



CH. QUINEL ET R. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES
DU MAROCC

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR, PARIS

**CHARLES. QUINEL ET
ADHÉMAR. DE MONTGON**

**CONTES ET LÉGENDES
DU MAROC**

FERNAND NATHAN,
ÉDITEUR - PARIS 1940

COLLECTION CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

Quand Atlas se réveillera



DEUX Français avaient passé la nuit dans ce rudimentaire refuge de montagne. Toute la journée de la veille, sur le dos de solides mulets, ils avaient grimpé à travers maintes difficultés ; ce n'étaient pas des « tajers », des marchands, ils étaient de ces gens qui consacrent leur vie à voir de nouveaux pays, à lever des croquis de régions lointaines et à meubler les blancs que présentent encore les cartes de géographie. Le Grand Atlas faisait en ce moment l'objet de leurs études.

Par Asni et Tachdirt, ils avaient gagné le refuge de Timichi. Leur objectif était d'atteindre Ighef par Tizi-Chéker à deux mille six cents mètres d'altitude. Il y avait encore ce jour-là sept heures de marche à faire dans la neige.

Jusqu'à présent, l'ascension avait été merveilleuse ; les voyageurs avaient joui d'admirables échappées sur l'immense plaine du Sud et de coups d'œil féeriques sur les pics sauvages, les gorges inexplorées ; voici que, ce matin, au moment de se mettre en route, ils s'étaient trouvés enveloppés d'un épais brouillard, des nuages s'étaient accumulés autour d'eux ; de temps à autre la masse opaque s'illuminait de l'éclat insupportable d'un éclair, le tonnerre grondait, terrifiant, et on eût dit qu'il sortait des entrailles mêmes de la terre. Les guides, Sellam et Haddou, deux Chleuh, paraissaient en proie à une terreur panique.

Tout le long de la route, les Français, bien que ces hommes leur eussent été recommandés par le pacha de Marrakech, n'avaient guère été rassurés, tant la physionomie de ces indigènes était farouche et leur aspect hostile, et maintenant, ils étaient là tremblants et défaits, comme désesparés et sans volonté.

Dufort, l'un des deux Français, dit :

— Un simple orage ; nous ferions mieux de continuer notre route afin d'arriver à Ighef avant la nuit.

— Ce n'est pas prudent, répliqua son compagnon Habert, un passionné de l'alpinisme qui avait fait ses preuves dans le massif de l'Everest. Il faudrait admirablement connaître les sentiers pour se diriger dans ces brouillards qui s'étendent peut-être très loin et je doute que nos guides soient en état de nous bien conduire. Nous avons des provisions, il vaut mieux passer la journée dans ce refuge inconfortable et nous ne partirons que demain matin. Tant pis si nous perdons un jour.

Les guides, consultés, approuvèrent sans restriction ce projet. Qu'ils étaient donc différents, ces guides, des intrépides montagnards de la veille qui avaient considéré ces Roumis avec un peu de pitié ! Ils ne cessaient d'invoquer le Très-Haut, le Prophète, les saints et de pousser des petits gémissements d'enfants.

— Aller plus loin, Sidi ! balbutia Sellam qui s'exprimait un peu en arabe. Il n'y faut pas songer. Tu n'entends pas gronder le géant ?

— Le géant ! s'écria en riant Dufort qui était sceptique.

Ce rire, dont il ne devinait pas la cause, offensa Sellam au plus intime de ses convictions, il darda sur les Français des regards de colère.

— Vous croyez-vous plus savant que les ouléma de la Karaouyne de Fez ? lança-t-il. Ils savent, eux, que l'histoire du géant Atlas est vraie et que, s'il est actuellement changé en pierre, il reprendra un jour sa forme primitive ; alors, malheur à qui il rencontrera sur son chemin.

Pour apaiser le Chleuh, Habert s'empressa de faire amende honorable. Mettant de côté sa dignité, il affecta un air bonhomme.

— Il faut pardonner à mon ami, Sellam, dit-il, nous ne savions pas de quoi tu voulais parler et aussi bien serions-nous heureux de connaître l'histoire du géant Atlas.

Dufort, incorrigible, ajouta :

— Cela pourrait nous être utile si par hasard nous le croisions.

Mécontent, Habert donna un vigoureux coup de coude à son compagnon pour le faire taire. Par bonheur, les Chleuh ne comprenaient pas l'ironie et d'ailleurs ils étaient préoccupés d'un grondement particulièrement sinistre qui ébranlait la montagne.

On mit les mules dans l'abri en ruines qui leur était destiné et les hommes rentrèrent dans la pièce unique du refuge où Haddou s'évertua à allumer du feu, tâche difficile, car la cheminée tirait mal.

— Conte-nous l'histoire du géant, Sellam, insista, le plus sérieusement du monde, Habert.

Le Chleuh, après les compliments d'usage, entama un récit que nous sommes au regret de devoir priver d'une partie de son pittoresque.

« Un jour d'entre les jours, le Maghreb et tout le pays du Sud et même, dit-on, une terre qui se prolongeait vers l'ouest dans la mer, avait pour roi un géant colossal nommé Atlas. Son pouvoir s'étendait jusque sur la contrée qui est aujourd'hui l'Espagne et qui, dans ce temps-là, n'était pas séparée du Maghreb par le détroit. Cet immense empire était celui de Mauritanie.

Or, il advint que d'autres géants amis d'Atlas, mais beaucoup moins grands et moins forts que lui, eurent l'idée de faire la guerre au dieu que l'on adorait à l'époque et que l'on appelait Joupiter. Ces païens – qu'ils soient maudits ! – ne savaient pas encore que Dieu seul est Dieu.

Le dieu Joupiter – qu’il soit confondu ! – avait beau n’être qu’un faux dieu, il n’en battit pas moins, avec ses mehallas heureuses, les harkas d’Atlas et des autres géants. Ceux-là furent précipités dans l’Océan. Pour Atlas, leur chef, il fallait un châtement plus cruel, partant plus durable. Il fut donc condamné à demeurer au milieu de son royaume en portant le ciel sur ses épaules. Même pour un géant, porter nuit et jour un tel fardeau pendant des semaines, des mois, des années et des siècles est un dur supplice.

Dans le sud de ce pays, au cœur de ce que l’on appelle le Soudan, le royaume des noirs, existait, dans ces temps, un jardin fameux qui était celui des Hespérides. La température y était toujours égale, l’ardeur du soleil étant tempérée par la fraîcheur des ruisseaux d’eau vive qui le traversaient en tous sens dans de petits canaux de céramique, des arbres touffus y poussaient et, dans leurs branches, chantaient inlassablement des oiseaux au plumage magnifique.

Parmi ces arbres de toutes les essences, il en était dont les fruits étaient des figues, d’autres des dattes, d’autres des pêches, d’autres des poires ; il y en avait même dont les fruits étaient des pommes d’or.

Ces pommes d’or étaient célèbres ; on en parlait non seulement dans l’empire du Maghreb, mais dans toutes les nations qui se trouvent au nord, au sud et à l’est. Tout le monde aurait voulu venir cueillir ces fruits merveilleux, aussi avait-on entouré le jardin d’un mur très épais et très haut, si haut qu’il était impossible de songer à le franchir et si épais que nulle force ne pouvait l’abattre. Une lourde porte d’airain défendait l’entrée de ce lieu de délices. Une seule clé permettait d’en ouvrir les battants, c’était une clé d’or que possédait Atlas et qu’il avait pendue au cou par une chaîne d’or.

Parfois, un étranger venait de très loin, surmontait tous les périls, bravait la fatigue et la soif, dans le dessein d’atteindre les arbres à fruits d’or ; mais lorsqu’il se trouvait au pied des murs énormes et devant la porte

infranchissable, voyant que ses peines étaient inutiles, il se lamentait, découragé. Brisé de fatigue et de désespoir, il se couchait dans la poussière et était la proie des bêtes sauvages qui erraient aux environs.

Un voyageur d'entre ces voyageurs fut un Grec qui se nommait Erkoule. Si jamais un homme fut digne et capable de conquérir les pommes d'or, il était cet homme. Ses membres avaient une puissance prodigieuse, son cerveau était fertile en ruses et, dans sa poitrine, battait un cœur plus courageux et plus fier que celui des lions du désert.

Pour vous donner une idée de la force d'Erkoule, que l'on s'imagine que, de sa propre main, il avait séparé les monts Calpé et Abyla, faisant communiquer l'Atlantique et la Méditerranée et creusant entre l'Europe et l'Afrique le détroit qui divise encore ces continents.

Erkoule savait qu'aucun homme ne pouvait pénétrer dans le jardin des Hespérides sans l'aveu d'Atlas ; c'est pourquoi, au lieu d'aller secouer inutilement l'huis qui défendait les pommes d'or, il vint trouver le géant immobilisé par le poids qui chargeait son épaule.

— Sur toi le salut ! dit-il en l'abordant courtoisement.

— Le salut sur toi ! répliqua le géant. Quelle affaire t'amène en ces lieux et que désires-tu de moi ?

— Ô Atlas, répliqua le Grec, je pourrais te dire que le destin cruel qui te frappe et t'oblige à prêter ton dos pour soutenir la maison des faux dieux – qu'ils soient lapidés ! – a ému mon cœur et que mon but était de t'apporter des paroles de consolation. Je ne le dirai point cependant, sachant que tu es trop perspicace pour ne pas lire ma pensée. Je t'avouerai franchement que j'ai formé le projet de rapporter à ma chère épouse quelques-unes des pommes d'or du jardin des Hespérides. Toi seul as le pouvoir de les atteindre, je te demande donc, comme service d'amitié et puisque tu n'en fais rien, de m'en donner quelques-unes. Afin de reconnaître ce bienfait, je te promets d'user des accointances dont je dispose parmi les faux dieux – qu'ils

soient maudits ! - pour obtenir un adoucissement à ton châtiment. Je serais fort surpris si j'échouais.

— Étranger, riposta Atlas, tes paroles sont douces et tes manières honnêtes, je ne doute pas que tu n'agisses selon ta promesse. Seulement pourrais-je te satisfaire ? Il m'est impossible de quitter ce lieu et de déposer la charge qui m'est assignée.

Erkoule montra du doigt la clé d'or qui pendait à une chaîne d'or au cou du géant et il suggéra :

— Il te serait facile de me prêter un instant la clé et je te jure que je te la rapporterai.

— Ceci ne se peut pas non plus, répartit Atlas. La serrure est à secret et moi seul puis la faire jouer.

— En ce cas, je te propose autre chose, va toi-même au jardin ; pendant ton absence, je prendrai ta place et je porterai le ciel. La promenade te fera du bien et te procurera l'occasion de te délasser les épaules et les reins.

Le géant eut un sourire de satisfaction, car il était très las, et il accepta la proposition de l'étranger. Il passa son fardeau au Grec et il s'ébroua joyeusement comme un âne à qui on enlève son bât. Puis il partit.

Tout guilleret, Atlas se rendit au jardin des Hespérides, pénétra dans l'enclos merveilleux, cueillit des pommes d'or, ressortit, referma sa porte et revint vers l'endroit où Erkoule, le ciel sur le dos, l'attendait.

En route, pourtant, il fit une réflexion :

— J'ai la chance d'être momentanément débarrassé de ma charge, pourquoi irais-je la reprendre ? Je n'ai jamais promis à cet étranger de le délivrer du fardeau qu'il avait assumé, je lui ai dit simplement que je rapporterais des pommes et je tiens mon engagement.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où se trouvait Erkoule avec le ciel sur le dos, Atlas lui montra les fruits d'or, douze pommes grosses et jaunes comme des citrouilles.

— Voici, dit-il, ce que j'ai fait pour toi. Tu vois que je n'ai pas lésiné.

— Tu es un véritable ami, répondit le Grec, maintenant je te rends ta charge et je retournerai à ma maison avec tes présents. Je ne manquerai pas, selon la parole que je t’ai donnée, d’intercéder auprès des faux dieux – qu’ils soient honnis ! – en ta faveur.

— Excuse-moi, mon ami, répliqua le géant, mais il n’est pas dans mon intention de reprendre le faix que tu portes si aisément. J’ai beaucoup de choses à surveiller dans mon royaume ; quand j’aurai fini de faire ce que j’ai à faire, peut-être reviendrai-je, s’il plaît à Dieu, te soulager de cette charge ; pour l’instant, je te salue.

On devine combien Erkoule était marri de se trouver ainsi pris au piège. Il voyait le géant folâtrer comme un jeune faon et cela lui donnait une envie furieuse de courir par les chemins du monde.

— Ô Atlas, dit-il, le tour est habilement joué, je n’ai donc rien à dire. Cependant, avant de t’en aller, permets-moi de te demander un conseil : comment dois-je porter le fardeau que tu me laisses ? Je t’avoue qu’il n’est pas tout à fait en équilibre et il pourrait bien tomber. Ce serait une mauvaise affaire pour toi, car les faux dieux – qu’ils soient détestés ! – s’en prendraient à toi et, dans leur ingéniosité, trouveraient un autre supplice à t’infliger.

Ces paroles arrêtaient le géant qui se disposait à partir. Il réfléchit un instant et il se convainquit que le Grec avait raison ; il frémit en pensant à la colère de Joupiter si sa demeure venait à s’écrouler.

— En effet, répliqua-t-il en riant, tu me parais assez emprunté. Le fardeau doit se porter en soulevant l’épaule droite et en s’arc-boutant sur les jambes. Quand tu es fatigué, tu changes d’épaule.

Erkoule fit une tentative pour se conformer aux indications du géant.

— Est-ce mieux ainsi ? s’enquit-il.

— Point du tout, répondit Atlas, cette position est moins stable que la première.

— Et comme ceci ?

— Pas davantage.

— Et comme cela ?

— Encore pire.

Le Grec poussa un profond soupir.

— Décidément je n'ai pas ton intelligence. Montre-moi comment il faut faire, l'exemple seul peut m'éclairer.

Atlas eut un geste de pitié pour son incompréhension.

— Regarde, dit-il simplement.

Il prit le ciel, le posa bien en équilibre sur son dos et s'écria :

— C'est ainsi ; as-tu exactement noté ma posture ?

— Parfaitement, riposta Erkoule, et je t'admire jusqu'à la limite de l'admiration. Tu es si merveilleusement placé que je me ferais scrupule de te déranger, d'autant que je crains que tous ces transbordements de leur logis ne procurent aux faux dieux - sur eux la malédiction ! - des secousses désagréables. Je songe d'ailleurs qu'il me reste encore plusieurs travaux à accomplir et que je dois retourner d'où je viens. Je te salue.

Ayant ainsi parlé, le Grec prit les pommes d'or que le géant avait déposées par terre et il s'en alla vers son pays.

Et voilà pour lui.

Le pauvre Atlas, peinant sous sa charge, se mit à maudire le Grec et tous les Grecs et tous les étrangers et tous les hommes.

— Si jamais un autre parmi ces maudits vient à ma portée, il verra ce qu'il lui en coûtera.

Des années et des années passèrent ; personne ne vint visiter l'infortuné géant accablé sous le faix. Et voici qu'un jour d'entre les jours Atlas aperçut de très loin un cavalier qui accourait dans sa direction. Ce cavalier ne soulevait aucune poussière, ce qui étonna le géant. Quand il fut plus près, Atlas se rendit compte que le coursier était un coursier ailé et que ses pieds ne touchaient pas le sol.

Déjà l'étranger était à ses côtés et sautait de cheval.

— Je suis Persée, prononça le cavalier avec un gracieux sourire, je viens de la terre des Hellènes monté sur Pégase, le cheval ailé, et je te prie de m'accorder l'hospitalité dans ton royaume.

— Vil Grec, rugit le géant, j'ai eu trop à me plaindre d'un homme de ta nation. Je ne te donnerai pas l'hospitalité. Ni la terre de ce pays, ni l'eau de ses ruisseaux, ni les fruits de ses arbres ne te seront favorables. Je...

Atlas ne put continuer ; il sentit sa langue se paralyser dans sa bouche, le geste de menace qu'il esquissait de sa main libre s'arrêta net. Il voulut, comme il le faisait machinalement et à espaces réguliers, changer de posture pour diminuer sa fatigue, mais tout mouvement lui était interdit.

Le Grec avait sorti de sous son manteau une tête coupée, une tête affreuse au regard flamboyant et aux cheveux faits de serpents ; c'était la tête de la Gorgone qui avait le pouvoir de changer en pierre quiconque la regardait. Le prodige s'accomplissait ; Atlas sentait ses pieds se souder au sol, ses membres se raidir, il était devenu montagne.

C'est cette montagne qui ferme au sud l'empire fortuné du Maghreb, c'est elle qu'exploraient les voyageurs français.

Mais le sortilège n'aura qu'un temps, les faux dieux - qu'ils soient exécrés ! - qui avaient donné à la tête de la Gorgone le pouvoir de pétrifier géants et humains verront leur pouvoir effacé par le Dieu véritable - qu'il soit béni ! Un jour viendra où le géant cessera d'être montagne et reprendra sa forme primitive, et alors que l'on tremble, car sa vengeance s'exercera sur toute la race des hommes. »

Sellam avait fini de parler ; l'orage n'était pas dissipé, les grondements sinistres éveillaient toujours l'écho des vallées. Les Français prirent leurs dispositions pour passer, dans le mauvais abri, le restant de la journée.

Sellam et Haddou, les guides, se mirent à discuter âprement. Sans doute parlaient-ils de ce qui se produirait si Atlas s'éveillait.

Pourquoi s'en inquiéter ? Il n'arrivera que ce qui est écrit.



L'ogre et le saint homme



UNE tribu berbère, bien connue dans toute l'Afrique du Nord et dont on rencontre des membres même en Europe, est celle des Ouled-Sidi-Hamed-Ou-Moussa. Presque tous ceux qui composent cette tribu sont montreurs de singes, charmeurs de serpents, bouffons, prestidigitateurs, acrobates ou équilibristes. On les reconnaît aisément : ils portent, rejetée en arrière, une longue chevelure ; leur lèvre supérieure et leur menton sont rasés ; ils se parent d'un grand anneau d'argent qui pend à leur oreille gauche et ils sont vêtus d'une djellaba à larges rayures blanches, noires ou rouges.

L'ancêtre de ces hommes, Sidi-Hamed-Ou-Moussa, fut un grand saint dont les exploits ne sont pas oubliés ; ses descendants les racontent d'ailleurs avec complaisance quand ils ont la chance de rencontrer quelqu'un qui ne les connaît pas. Un volume entier ne suffirait pas à les consigner ; nous n'en rapporterons qu'un qui est le plus typique et l'on comprendra bientôt pourquoi.

Sidi Hamed-Ou-Moussa et Driss, son compagnon, son serviteur et son disciple, partirent un jour pour une grande randonnée, afin de connaître les nations les plus éloignées et de leur annoncer la loi du Prophète - qu'il soit béni ! Ils marchèrent des jours et des semaines, des mois et des années, traversant les régions les plus étranges, fréquentant

les peuples les plus divers. Enfin, ils arrivèrent au bout du monde, là où la terre rejoint le ciel. Ils étaient las et, ne pouvant aller plus loin, puisqu'il n'y avait rien au-delà, ils s'arrêtèrent pour dormir.

Hamed-Ou-Moussa et Driss, son compagnon, n'avaient pour tout bagage qu'un sac dans lequel ils entassaient ce qu'il faut pour la vie. Ce sac unique, ils le portaient, tantôt l'un, tantôt l'autre, et, sans lui, ils eussent été bien embarrassés : ne renfermait-il pas la théière, le bol, le plat à couscous, le Livre et des provisions ?

Avant de s'étendre sur la terre et de goûter le repos, Sidi Hamed-Ou-Moussa dit à Driss :

— Nous ne devons pas laisser notre sac sur le sol, car, pendant que nous dormirons, les bêtes pourraient venir le souiller.

— Maître, en ton cœur réside la sagesse, répliqua Driss, voici une étoile qui me semble fort commode ; je vais y accrocher le sac.

Il fit comme il avait dit et il vint s'étendre auprès de son maître. Le sommeil ne tarda pas à les visiter.

Lorsqu'ils se réveillèrent après bien des heures et qu'ils voulurent faire le thé, ils cherchèrent le sac et l'étoile à laquelle il était accroché, mais il n'y avait ni sac, ni apparence de sac, ni étoile, ni apparence d'étoile. Driss se désola.

— Il est venu quelqu'un pendant que nous dormions qui a volé le sac et l'étoile, comment ferons-nous désormais ? Dans quoi confectionnerons-nous notre thé ? Et nous faudra-t-il manger le couscous dans des plats impurs ?

— À cela, répliqua Sidi Hamed-Ou-Moussa, Dieu pourvoira ; ce qui me chagrine, c'est d'avoir perdu le Livre ; où puiserons-nous la Force et la Science ?

Tandis qu'ils se lamentaient, un étranger, qui justement passait, s'informa de l'objet de leur chagrin et il leur dit :

— Ne soyez pas en peine, restez ici jusqu'à l'heure où, hier, vous accrochâtes votre sac à l'étoile ; elle ne manquera

pas de reparaître.

Sidi Hamed-Ou-Moussa, qui savait qu'il n'y a pas que mensonge dans la poitrine des hommes, écouta cet avis. Les voyageurs s'assirent et attendirent paisiblement. À l'heure marquée, l'étoile reparut et vint se placer à l'endroit où elle se trouvait la veille. Le précieux sac y était toujours accroché ; les voyageurs s'en emparèrent et reprirent leur pérégrination.

Quelques semaines plus tard, ils n'étaient pas encore sortis des régions désertiques qui sont au bout du monde ; ils commencèrent à souffrir de la faim. Leurs provisions étaient épuisées et ils ne savaient pas comment les renouveler, car ils n'avaient rencontré aucune demeure humaine.

Voici qu'en atteignant le sommet d'une petite éminence, Driss poussa une exclamation de joie. Il venait d'apercevoir au loin un grand troupeau de moutons. Derrière le troupeau était un berger. Ce berger, même à cette distance, paraissait un être singulier ; il était d'une taille très au-dessus de celle que Dieu a fixée pour limite à la stature des hommes ; il était vêtu de peaux de bêtes et portait à la main un gros épieu. Sous les rayons obliques du soleil couchant, son ombre s'étendait sur la plaine comme celle d'une tour.

— C'est un homme cependant, prononça Sidi Hamed-Ou-Moussa ; puisqu'il est homme, il a un cœur, puisqu'il a un cœur, il compatira aux difficultés de pieux pèlerins.

— Il a l'air bien féroce, rétorqua Driss.

Il n'y avait pas le choix. Nos voyageurs, hâtant le pas, se dirigèrent vers le pasteur et son troupeau. À mesure qu'ils approchaient, ils voyaient mieux les singularités du personnage ; il leur paraissait plus grand encore ; chacun de ses bras avait la grosseur du tronc d'un homme ordinaire. Il tourna la figure du côté des voyageurs et ceux-ci remarquèrent avec stupeur qu'il n'avait qu'un œil placé au milieu du front. Cet œil unique brillait de méchanceté. Driss trembla.

— Je t’assure, maître, que celui-ci est un agerzam(1) et qu’il nous fera certainement du mal.

Le cœur de Sidi Hamed-Ou-Moussa ignorait la crainte, il répliqua sévèrement à son disciple :

— Ceux qui suivent la loi du Prophète, Dieu les guide par la main et ils n’ont rien à redouter d’une créature quelle qu’elle soit, fût-elle un agerzam. Du reste, il est trop tard pour fuir. Si le géant désire nous rattraper, j’estime, en comparant la longueur de ses jambes avec celle des nôtres, qu’il n’aura point de peine.

Sidi Hamed-Ou-Moussa avait dit la vérité ; ils étaient tout près de l’homme à l’œil unique, si près que celui-ci eût pu, s’il l’avait voulu, les frapper de son épieu. Pourtant, il ne le fit pas et, même, une sorte de sourire éclaira sa face horrible, ce qui fit penser à Sidi Hamed que l’ange Gabriel - gloire à lui ! - avait secrètement inspiré au barbare des sentiments de douceur et de mansuétude comme il en insuffle parfois aux lions qu’il rend aussi inoffensifs que des agneaux.

Sidi Hamed-Ou-Moussa s’inclina respectueusement, ainsi que le veulent la politesse et la prudence devant un homme plus grand et plus fort que vous.

— La paix sur toi ! dit le saint homme.

— Qui êtes-vous ? répliqua le géant dans son ignorance des formules rituelles du salut.

— Nous sommes deux paisibles voyageurs qui parcourons le monde. Il y a longtemps que nous marchons sans avoir rencontré le moindre gîte. Nos provisions sont épuisées et nous venons te demander pour un soir l’abri et la nourriture.

L’œil du géant s’éclaira. Son sourire se fit plus large, il passa sa langue sur ses lèvres. Évidemment il était touché par la grâce.

— Soyez les bienvenus ! prononça-t-il d’une voix qu’il s’efforçait sans succès d’adoucir. J’ai près d’ici mon logement qui est cette caverne dont vous apercevez

l'ouverture. Elle est vaste ; j'y habite avec mes moutons et il y aura largement de la place pour vous.

Aimable, le géant ajouta :

— Il y a fort longtemps que je n'ai eu le plaisir d'avoir des hommes à souper.

On ne pouvait imaginer accueil plus bienveillant. Driss lui-même, quoique poltron, sentit s'évanouir ses terreurs et Sidi Hamed-Ou-Moussa remercia le Très-Haut de leur avoir procuré un tel hôte.

Les voyageurs suivirent le géant qui se dirigeait vers la grotte en poussant devant lui ses moutons ; ils étaient obligés de courir pour se maintenir à la hauteur de leur guide qui cependant modérait ses enjambées.

La caverne était immense, les plus grands édifices que nous connaissons n'en donnent qu'une faible idée.

— Asseyez-vous, dit le géant en montrant aux voyageurs des bottes d'herbe sèche ; reposez-vous tandis que j'allumerai le feu.

Lorsqu'une joyeuse flambée crépita au point central de la grotte, sous une ouverture qui paraissait faite exprès pour que la fumée pût s'échapper, l'homme à l'œil unique demanda :

— Que désirez-vous manger ?

— Ce que tu nous offriras, répondirent-ils ; ce n'est pas aux invités à dicter le menu du festin.

— Je vous donnerai de la viande, dit le géant, mais vous m'en donnerez aussi. Je ne trouve pas juste que l'un offre tout et l'autre rien.

Ces paroles surprirent les voyageurs. Driss tira son maître par la manche de sa djellaba et lui dit tout bas :

— De la viande ? Où en trouverons-nous ?

Sidi Hamed répliqua sur le même ton :

— Que ton cœur se rassure. Mangeons d'abord et, pour le reste, Dieu fera le nécessaire.

Le géant avait été prendre deux moutons dans le fond de la grotte, des moutons de belle taille ; il les avait égorgés,

dépouillés et mis leurs corps à rôtir au-dessus du feu.

Une délicieuse odeur remplissait la caverne, réjouissant les hommes affamés jusqu'à la limite de la joie ; leurs narines leur donnaient un avant-goût du plaisir qu'éprouverait leur estomac et Sidi Hamed louait le Créateur d'avoir créé le fumet annonciateur de la viande.

Lorsque le méchoui fut cuit à point, que la peau des moutons, luisante de graisse, parut croustillante et dorée, le géant retira la viande du feu et la plaça sur une large pierre plate devant les pèlerins.

— Rassasiez-vous, étrangers, dit-il.

— Bismillah ! prononcèrent d'une même voix Sidi Hamed et Driss, mettant, comme il se doit, la nourriture sous l'invocation du Très-Haut.

Le géant plongea sa main dans le corps des bêtes, en tira les rognons qu'il offrit fort civilement à ses hôtes.

Pendant un temps, on n'entendit plus que le bruit des mâchoires qui broyaient la chair ; Driss faisait preuve d'admirable célérité à arracher les morceaux de nourriture de la carcasse des moutons, comme s'il eût craint qu'on ne lui enlevât sa part du souper.

Bientôt il ne resta plus sur la pierre que des os complètement nettoyés ; une pesanteur agréable alourdissait les membres des voyageurs et une somnolence exquise les envahissait. Le géant se pencha vers eux.

— Avez-vous mangé ? leur demanda-t-il.

— Oui, fut leur réponse.

— Et moi, non, répliqua l'homme à l'œil unique bien qu'il eût englouti, à lui seul, plus qu'un des deux moutons. Je me suis jusqu'ici amusé seulement avec la nourriture, et le peu que j'ai avalé n'a fait qu'aiguïser mon appétit. Vous m'avez promis de me donner de la viande en échange de celle que je vous servais ; le moment est venu de vous exécuter.

Sidi Hamed sourit.

— Hôte généreux, dit-il, tu vois que, de la viande, nous n'en avons pas, étant dans la disette complète quand nous

avons réclamé ton hospitalité. Où en trouverions-nous ?

Le rire du géant éclata terrible et fit retentir les échos de la caverne.

— Tu m'en as promis cependant et, chez tous les peuples de la terre, une promesse est une promesse. Je t'ai dit qu'il y avait longtemps que je n'avais eu le plaisir d'avoir des hommes à souper. C'est vrai, j'en suis réduit à manger du mouton, qui est une viande fade que mon estomac digère mal. Je ne suis pourtant pas exigeant ; l'un de vous deux me suffira, vous allez tirer au sort, et celui que le hasard désignera, je le mangerai.

— C'est bien ce que je disais, soupira le pauvre Driss tremblant d'effroi, nous sommes chez un agerzam.

L'ogre, négligeant cette interruption, continuait son idée :

— Voici un caillou plat ; un côté est blanc, l'autre est noir ; je vais le jeter en l'air ; s'il tombe avec la face blanche en l'air, c'est toi, le plus ancien, dont je me régalerai ; si c'est le côté noir, je me rassasierai de ton compagnon. J'ai dit.

Il prit la pierre, la lança en l'air et elle retomba. Le côté blanc était dessus. Sidi Hamed-Ou-Moussa était, par là, désigné pour le repas.

Pas un muscle du visage du saint homme ne tressaillit en constatant qu'il était condamné. Driss, au contraire, que le sort épargnait, se jeta en pleurant aux pieds de son maître.

— Ô toi, dont la sagesse est si grande, toi qui connais le Livre de si merveilleuse façon qu'il t'est possible de le réciter en partant du dernier verset et en remontant jusqu'au fatiha qui est le premier de tous, ce serait un grand malheur pour les Croyants si tu devais périr et le Très-Haut - qu'il soit exalté ! - perdrait en toi une des lumières de la Foi. Mieux vaut-il que ce soit moi que mange ce suppôt de Satan - qu'il soit lapidé !

— Permets-moi de m'offrir à ta place et pourtant, je te le dis en vérité, il m'est bien désagréable d'être mangé.

— Paix, paix et trois fois paix sur toi ! C'est le fait d'un bon disciple et d'un zélé serviteur de vouloir être mangé à la

place de son maître, néanmoins je refuse ton sacrifice. Il n'est pas dit, du reste, que ce fils de Satan – qu'il soit éternellement brûlé en enfer ! – eût consenti à la substitution. Je te ferai remarquer que, quoique plus âgé que toi, j'ai plus de chair sur les os. Je te le dis, non pour t'humilier, mais parce qu'il faut toujours confesser la vérité. Au demeurant, que ton cœur se rassure, si Dieu le veut, nous ne serons mangés ni l'un ni l'autre.

L'ogre, qui avait laissé conférer entre eux les étrangers afin de se conformer à l'usage qui exige que l'on accorde aux condamnés à mort un court répit pour prononcer des phrases que se répéteront leurs héritiers, trouva qu'il avait assez attendu et il s'approcha des deux Croyants, le coutelas à la main.

— Mon ami, prononça avec une fermeté souriante Sidi Hamed-Ou-Moussa, sur le droit que tu as de me mettre à mort et de me manger, je ne discuterai point ; je me permettrai seulement de te faire remarquer qu'il est écrit : « Celui qui tuera un Croyant volontairement aura l'enfer comme récompense ; il y demeurera éternellement. Dieu, irrité contre lui, le maudira et le condamnera à un supplice terrible. »

— Trêve de discours que je ne comprends pas, gronda le géant, je ne sais qu'une chose, c'est que j'ai faim et que j'entends t'immoler sur l'heure.

— Ce que je t'en disais, répliqua Sidi Hamed, n'était que par souci de ton bonheur éternel ; du reste, puisque tu n'es pas un Croyant, tu seras maudit de toute façon et il ne s'agit guère que d'une différence de degré. Cependant, tu ne peux être indifférent au bien de ton corps ; je suis versé dans les sciences médicales et je dois te prévenir que rien n'est plus mauvais que de manger de la chair après le coucher du soleil ; on y gagne des lourdeurs d'estomac et parfois cela fait naître certaines humeurs malignes qui peuvent provoquer la mort.

Le géant était cruel et affamé, mais il était douillet et crédule.

— Es-tu sûr de ce que tu avances, ô étranger ? demanda-t-il.

— Absolument certain. Si je pouvais te donner un conseil, ce serait d'attendre à demain matin et, lorsque le jour serait levé, tu te régalerais de moi sans craindre une fausse digestion.

La méfiance se glissa dans le cœur de l'homme à l'œil unique.

— Ne cherches-tu pas, grogna-t-il, à me tromper dans l'espoir de gagner du temps et de tenter de t'évader durant la nuit ?

— En aucune façon, ô ami trop ombrageux. Il t'est extrêmement facile d'empêcher mon évasion, tu n'as qu'à te coucher en travers de l'entrée de la grotte tandis que mon compagnon et moi nous reposerons dans le fond. Pour sortir, il nous faudrait escalader ton corps et cela te réveillerait. À nous deux, tu le reconnaîtras, nous ne sommes pas de taille à lutter contre toi, d'autant plus que nous n'avons pas d'armes.

Ce raisonnement convainquit le géant qui daigna rire et déclarer :

— Ce que tu dis, ô étranger, semble judicieux. Je vais dormir et le repas que je ferai de toi demain matin me paraîtra d'autant plus succulent que je l'aurai plus attendu.

Par excès de précaution, l'ogre tâta par tout le corps Sidi Hamed-Ou-Moussa et Driss, afin de s'assurer qu'ils n'avaient sur eux aucune arme cachée. Ainsi tranquilisé, il alla s'étendre en travers de la porte. À côté de lui était son épieu, un énorme bâton gros comme le tronc d'un petit arbre et pointu à l'une de ses extrémités ; sur son ventre, à portée de sa main, était son grand coutelas passé dans sa ceinture. Il ne tarda pas à s'endormir.

Le ronflement du géant remplissait la caverne d'un mugissement terrible et régulier ; on eût dit le roulement du

tonnerre dans une vallée de montagnes. Si les voyageurs avaient voulu dormir, cela leur eût été impossible, mais ils ne songeaient pas à cela.

Agenouillé, la face tournée dans la direction de La Mecque, Sidi Hamed-Ou-Moussa invoquait le Très-Haut, l'ange Gabriel, le Prophète, Sidi Aïssa, fils de Myriam – celui que les chrétiens nomment Jésus, fils de Marie – Sidi Okba – qu'ils soient tous bénis selon leurs mérites ! Driss se contentait de trembler et de gémir à voix basse.

Lorsque l'un des voyageurs eut bien prié et que l'autre eut bien gémi et que des heures eurent passé pendant lesquelles l'ogre n'avait cessé de ronfler, Sidi Hamed se leva sur ses pieds et, touchant l'épaule de Driss, il l'invita à le suivre. La grotte n'était pas entièrement plongée dans l'obscurité ; le feu brûlait encore et il éclairait fort suffisamment pour que l'on pût se diriger.

Le saint, marchant silencieusement sur ses pieds nus, s'approcha de l'ogre endormi ; il prit son énorme épieu et le porta sur le feu où il le laissa un moment pour en durcir la pointe ; puis – certainement aidé par l'ange Gabriel qui lui procurait une force supplémentaire – il plongea cette pointe dans l'œil unique de l'ogre.

La douleur fit subitement se dresser le géant. Il poussa un rugissement effroyable qui, dit-on, fut entendu jusque dans l'empire du Maghreb et jusqu'au-delà des Colonnes d'Hercule.

— Où est le chien, fils de chien, qui m'a ainsi blessé ? hurlait-il en courant de droite et de gauche à travers la caverne, les mains étendues pour saisir les étrangers. Les infâmes ne sortiront pas d'ici vivants et je prendrai leur sang pour laver ma plaie.

L'ogre, tout barbouillé du sang qui coulait de son œil crevé, était épouvantable à voir, tellement que Sidi Hamed-Ou-Moussa lui-même en tremblait. Afin d'être hors d'atteinte des poings invincibles du géant aveugle, les deux voyageurs s'étaient réfugiés parmi les moutons et ils

faillirent être étouffés au milieu de ces pauvres bêtes qui, terrifiées par les hurlements de leur maître, se serraient, en bêlant, les unes contre les autres.

La fin de la nuit s'écoula ainsi dans l'angoisse. L'aube parut, versant dans l'ancre un jour blême que ne pouvait plus voir l'ogre. La fraîcheur du matin cependant l'avertit qu'il était l'heure d'envoyer ses moutons au pacage. C'était ce moment-là qu'attendait Sidi Hamed pour brûler la politesse à l'agerzam et pour fuir la grotte.

Pourtant voici que le géant se chargea lui-même de tuer cet espoir dans le cœur des malheureux :

— Ne croyez pas, misérables, que vous m'échapperez. Si, par vous, j'ai perdu la vue, le sens du toucher ne m'a pas été ravi !

Les moutons, à l'appel de l'aurore, mus par cet instinct que le Créateur donna aux bêtes, se dirigèrent vers l'issue de la caverne. Près de l'ouverture, le géant s'était mis à genoux, ne laissant de passage que pour un animal à la fois. Comme celui-ci sortait, il lui passait a main sur le dos et reconnaissait à sa toison qu'il avait bien affaire à un mouton.

— À présent, nous sommes immanquablement perdus, sanglota Driss, car je ne crois pas que l'ange Gabriel - qu'il soit glorifié ! - nous fasse pousser de la laine sur le dos.

— Tiens ta langue calamiteuse, dit sévèrement Sidi Hamed, et ne doute jamais de la protection du Très-Haut - qu'il soit exalté ! - qui fait naître des idées ingénieuses dans l'esprit de ses serviteurs.

Ayant parlé, Sidi Hamed alla décrocher les peaux des deux moutons dont ils avaient la veille fait leur repas. Il s'enveloppa dans l'une, donna l'autre à Driss et, tous les deux, à quatre pattes, se mêlant encore une fois aux béliers, aux brebis et aux agneaux pacifiques, prirent part à la ruée vers la sortie.

Que celui dont le cœur compatissant sait palpiter à la pensée des tribulations d'autrui s'imagine quelle fut

l'angoisse des deux serviteurs de Dieu tandis que le fils de Satan – qu'il soit lapidé ! – leur passait la main sur le dos !

Le géant n'éventa pas la supercherie ; et, avec une joie impossible à décrire, les voyageurs se retrouvèrent libres sur la vaste terre.

Ils se débarrassèrent de leurs peaux de mouton et, à peine avaient-ils repris leur posture normale, qu'ils virent le géant titubant émerger comme ivre de sa caverne. Désormais ils n'avaient plus rien à craindre de lui ; pourtant – car on ne saurait jamais prendre trop de précautions – Sidi Hamed et Driss s'écartèrent précipitamment. Quand ils furent arrivés à bonne distance, ils ramassèrent des pierres, de grosses pierres pointues dont le terrain était jonché, et, de toutes leurs forces, ils les jetèrent contre l'agerzam.

— Sois puni, maudit ! toi qui traites comme tu l'as fait les hôtes de Dieu qui passent une nuit chez toi.

Ainsi parla Sidi Hamed-Ou-Moussa, le sage, le disciple du Prophète, le voyageur, le pèlerin, puis, accompagné de Driss, il prit ses jambes à son cou et s'enfuit...

Ce conte, que narrent encore aujourd'hui les descendants du saint, montreurs de singes, charmeurs de serpents, bouffons, prestidigitateurs, acrobates et équilibristes, rappelle étrangement l'aventure d'Ulysse dans la caverne de Polyphème ; il n'y a guère qu'à remplacer le nom de Sidi Hamed-Ou-Moussa par celui d'Odysseus, à donner à l'agerzam le nom de Kyklops pour que la ressemblance soit parfaite. Qu'on se souvienne du trait final du récit homérique :

« Kyklops, dit Odysseus, quand il fut éloigné de la distance où porte la voix, Kyklops... le châtiment devait te frapper, malheureux, toi qui voulais manger tes hôtes dans ta demeure ! C'est pourquoi Zeus et les autres dieux t'ont châtié. »

L'aspect même du monstre avec son œil unique au milieu du front ; l'instrument de sa mort : l'épieu à la pointe durcie au feu et jusqu'à l'histoire des moutons, tout se retrouve ici

transposé simplement afin de servir à la gloire d'un des plus saints personnages de l'Islam - sur lui la bénédiction.

Par quelle voie mystérieuse l'écho du vieux chant des Hellènes est-il venu jusqu'aux Berbères ?



Le chien de Volubilis



ON loin du bourg de Moulay-Idris, situé dans la belle et sauvage région du Zerhoum, remarquable par le sanctuaire et la zaouïa de Moulay-Idris, fondateur de la première dynastie arabe, se trouve Volubilis que les indigènes appellent Ksar-Pharaoun.

Volubilis, une des cités les plus intéressantes qui nous restent de l'Afrique romaine, fut fondée dans les premiers temps de l'empire des Césars ; c'était une ville militaire en même temps que commerçante. Élevée à l'extrême sud de la Mauritanie Tingitane, elle recevait les produits de la riche contrée d'alentour et elle servait de base aux légions qui protégeaient la province contre les incursions des tribus insoumises de l'Atlas.

Après la chute de l'empire romain, après le recul de la civilisation, après la conquête musulmane, Ksar-Pharaoun fut la carrière ouverte dans laquelle on venait puiser les pierres, les marbres, les colonnes ouvragées, dont les simples Marocains firent leurs demeures et les sultans leurs palais. Combien le grandiose édifice de Moulay-Ismaël à Meknès ne doit-il pas à la cité romaine ? Malgré tant de siècles de dévastations, Volubilis nous émerveille, comme il émerveilla le voyageur anglais Windus lorsqu'il visita le pays en 1721. La France, depuis l'établissement de son protectorat, y a fait conduire les fouilles par des savants

dévoués et compétents dont M. Louis Châtelain fut l'un des plus habiles.

Détail à noter : c'est au cours de la Grande Guerre, alors que la France était aux prises avec l'ennemi du dehors, que les ruines de Volubilis furent en majeure partie dégagées et Lyautey voulut que les prisonniers allemands fussent employés à cette œuvre pacifique. Les Berbères, témoins de ces travaux, en conçurent une plus haute idée de la Nation protectrice, assez sûre d'elle-même, assez confiante en sa force, pour porter son attention sur des reconstitutions purement historiques en terre africaine tandis qu'elle avait à se défendre sur son propre sol.

Les vestiges présentent dans toute sa pureté le plan de ce que fut la ville ; par-ci, par-là, des pierres gravées et des stèles, quelques colonnes encore debout, un arc dédié à l'empereur Hadrien, un autre à Caracalla, des fragments de temples, rappellent les fastes de la colonie romaine. Quant au reste, on voit, inscrites dans l'enceinte dont le développement a plus de trois kilomètres, les rues qui se croisent à angle droit et dont les principales ont pour carrefour le Forum, centre des plaisirs et des affaires.

À droite du Forum, près de l'arc de triomphe de Caracalla, élevé en l'an 217 par le procurateur impérial Marc-Aurèle Sébastène, on a exhumé une statue de Marcus Valerius Severus ; à quelques pas de là, on remarque la « maison aux colonnes » dont le péristyle est orné d'un bassin de forme circulaire et où l'on trouva le fameux chien de bronze aujourd'hui exposé dans le musée de Volubilis. La jolie bête, d'un réalisme remarquable, est si vivante, si ramassée que l'on a l'impression qu'elle va bondir en avant. Le modèle qu'immortalisa le sculpteur n'est pas un chien anonyme ; il appartenait, semble-t-il, à Marcus Valerius Severus dont nous avons rencontré la statue, et cela nous permet d'affirmer que la maison du chien était la demeure de ce jeune Romain.

Marcus Valerius Severius était, on s'en rend Compte, un jeune et beau guerrier. D'origine carthaginoise, instruit à la romaine, il exerçait à Volubilis le commandement militaire. Ce n'était pas une petite affaire. À l'époque de l'empereur Claude, qui est celle à laquelle vivait notre héros, la Mauritanie Tingitane était loin de jouir des bienfaits d'une paix continuelle. Constamment, des tribus insoumises, campées dans l'Atlas ou cachées dans l'immense forêt de la Mamora, s'avançaient dans la plaine ; elles détruisaient les maisons des paisibles laboureurs, ravageaient leurs récoltes, enlevaient leurs bestiaux, tuaient les hommes, réduisaient les femmes en esclavage.

Si ces tribus berbères évitaient de se montrer sous les murailles de Volubilis, elles ne manquaient pas, au début de l'occupation romaine, de profiter des jours de marché dans les petites bourgades ou les villages environnants pour opérer leurs expéditions. Aussi les Romains avaient-ils soin, quand devait se tenir un marché, d'envoyer quelques détachements de légionnaires afin d'assurer la tranquillité des transactions, de protéger les marchands et de convoier les charges de céréales, les bœufs, les porcs, les moutons, qui étaient acheminés vers Volubilis, la journée terminée.

Marcus Valerius, très attaché à son devoir et en outre curieux, commandait souvent en personne ces détachements. Cela constituait pour lui une distraction ; célibataire, il ne s'amusait guère dans la ville, si loin de tous les plaisirs auxquels il avait été accoutumé dans sa jeunesse.

C'est ainsi qu'il se trouva un matin de marché dans un petit bourg situé juste au pied des montagnes. La présence des légionnaires y était bien utile, car plusieurs fois déjà l'endroit avait subi des attaques. Il n'en était plus question depuis que l'on savait que les Romains prenaient leurs précautions.

Les opérations mercantiles avançaient vite ; les gros négociants de Volubilis commençaient à charger leurs ânes

et leurs chameaux des sacs de blé, d'orge, d'avoine, vendus par les cultivateurs des environs. Dans un coin de la place, ils avaient rassemblé les animaux qu'ils devaient ramener. Marcus Valerius suivait d'un œil blasé ces diverses opérations qui n'avaient plus pour lui l'intérêt de la nouveauté ; il s'était assis sur le boni d'une fontaine et se rafraîchissait de temps en temps les mains et les bras au filet d'eau qui coulait limpide, car il faisait très chaud et le soleil dardait déjà cruellement ses rayons.

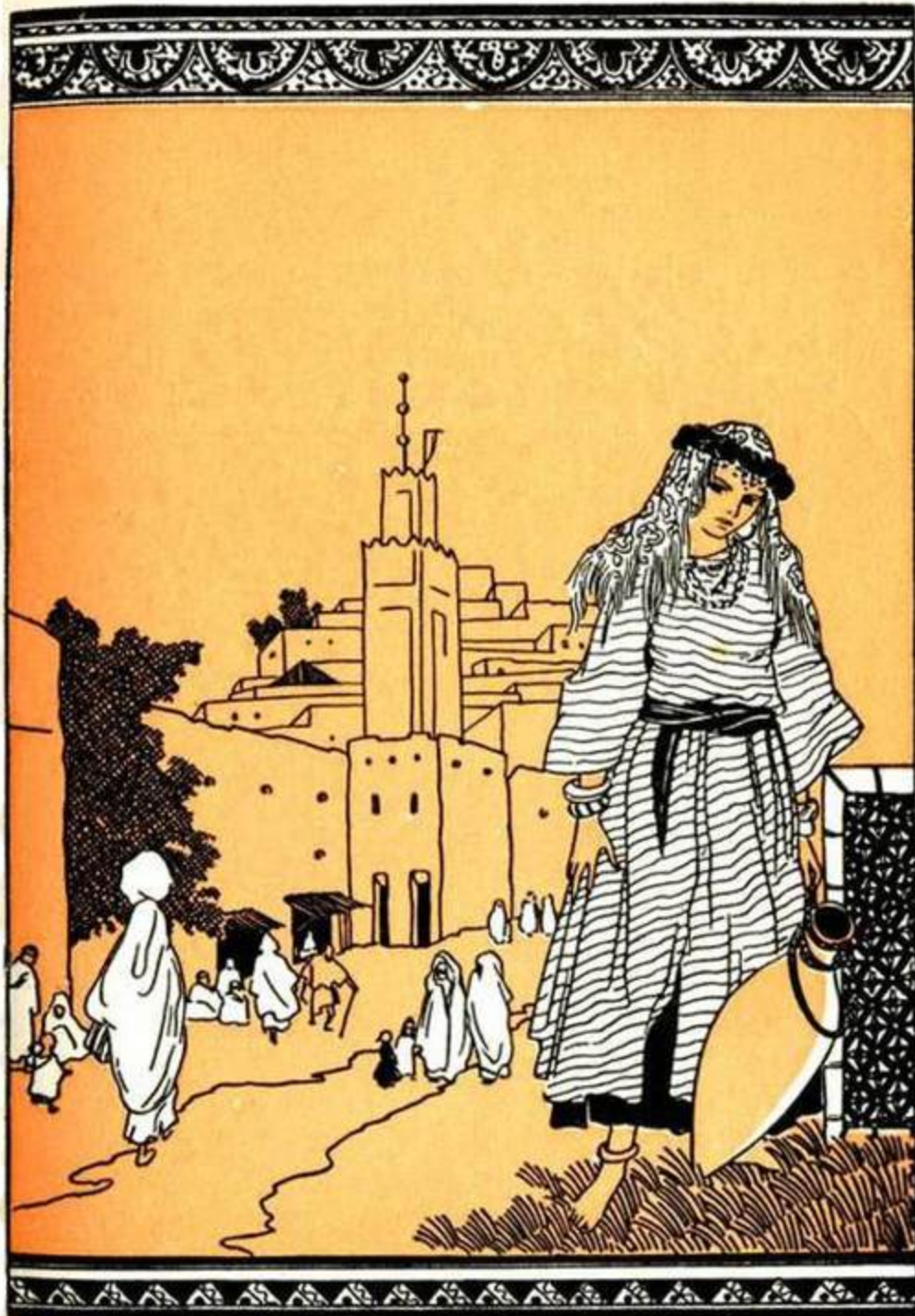
Soudain le jeune homme tressaillit ; il venait de voir s'avancer, la cruche à l'épaule, une ravissante jeune fille. Dans sa robe blanche relevée par un cordon en poils de chameau, elle avait la grâce des statuettes grecques qui faisaient la joie des connaisseurs. Son beau visage, éclairé par des grands yeux couleur de nuit, était abrité sous un large chapeau de paille.

— Salut, dit-elle au jeune officier.

La réponse resta dans la gorge de Marcus, tellement il était ému.

Lorsque la belle adolescente eut quitté la fontaine, l'officier romain s'enquit de sa personne ; il sut qu'elle s'appelait Tigra et qu'elle était issue de notables habitants de la localité.

Valerius profita de toutes les occasions pour visiter le bourg qu'habitait Tigra, bientôt il vint sans prétexte et, un soir, près de la fontaine, il lui déclara qu'il l'aimait. Ce fut une révolution dans la petite cité ; les parents de Tigra étaient ravis de voir leur fille s'allier avec un chef de la nation conquérante ; Tigra n'était, de son côté, pas indifférente à la mâle beauté de l'officier et, un jour, celui-ci emmena à Volubilis celle qu'il avait distinguée. Il la conduisit dans sa demeure près du Forum, la maison au péristyle harmonieux et au joli bassin rond. La porte du logis avait été garnie de feuillage et, devant l'autel de ses ancêtres, selon les rites de Rome, Valerius prit solennellement Tigra pour épouse.



Elle avait la grâce des statuette grecques.

Les jeunes mariés vécurent des jours et des semaines de félicité ; rarement ils quittaient leur demeure où tout était gracieux et en accord avec leur rêve. Ils aimaient s'asseoir dans le jardin sur un banc de pierre ombragé par une vigne grimpante. Ils avaient mille et mille choses à se dire et ils n'étaient jamais las d'échanger des baisers. Si absorbante était leur tendresse l'un pour l'autre, que Valerius en venait presque à négliger ses devoirs ; il laissait à ses lieutenants le soin de commander la légion ; il ne se rendait plus en personne avec les détachements qui parcouraient le pays et protégeaient les convois et les marchés.

S'il était retourné dans la patrie de Tigra, il eût pourtant constaté que son bonheur y avait fait des ravages. Les parents de la jeune Berbère avaient depuis longtemps promis la main de leur fille à Massipsa qui possédait des troupeaux aux portes de la bourgade. Sans doute Massipsa aimait-il Tigra ; cependant il fut surtout exaspéré par l'injure qui lui était faite, par la brusque rupture de la parole donnée.

— Cet outrage, dit-il à un groupe de jeunes Berbères dont il était écouté, ne m'atteint pas seul ; il s'adresse à nous tous. La responsabilité n'en incombe pas au père de la jeune fille, mais à ces Romains qui prétendent être nos maîtres. Aujourd'hui, ils forcent des parents à renier des engagements envers nous et ils enlèvent nos fiancées ; demain nous serons réduits en esclavage.

— Tu as raison, crièrent les auditeurs.

Au marché suivant, les jeunes gens se tinrent à l'écart des soldats romains ; ils ne plaisantèrent pas avec eux comme ils le faisaient jadis. Les légionnaires n'y firent pas attention, habitués qu'ils étaient aux caprices des indigènes.

Massipsa - n'était-il pas obligé de courir le pays afin d'acheter des bêtes pour grossir son troupeau ? - multiplia ses déplacements. Il allait dans les villages et, sous les tentes, il racontait son histoire, répétait ce qu'il avait dit des Romains. Les vieilles rancunes, assoupies par les bienfaits

de la pénétration romaine, par la richesse qu'elle apportait, se réveillèrent contre l'envahisseur. De proche en proche la colère gronda. Des poings se tendaient dans la direction de Volubilis ; des menaces, des malédictions étaient proférées.

Tout cela les Romains l'ignoraient, attentifs uniquement aux faits et gestes des tribus insoumises, veillant simplement à écarter les pillards. Devaient-ils supposer que les populations qui bénéficiaient de l'abondance et de la tranquillité que leur occupation avait instaurées, pussent, au mépris de leurs intérêts, tramer quelque chose contre eux ? Valerius et Tigra continuaient à se promener dans leur jardin n'ayant comme compagnon que Xixo, le grand chien qui avait suivi la jeune Berbère dans la maison du Romain. Xixo était le seul lien qui rattachait encore Tigra à sa maison.

Il avait beau remplir moins exactement les devoirs de sa charge, il en était pourtant auxquels Valerius ne pouvait se soustraire. Il lui était impossible, par exemple, de ne pas tenir un jour prescrit son tribunal, devant lequel les colons romains et les indigènes venaient exposer leurs requêtes, étaler leurs différends. Un jour tout semblable aux autres jours, un Berbère de la montagne, vêtu de lambeaux d'étoffe bleue, se présenta au prétoire.

— J'ai des choses graves à te dire, prononça l'homme avec cette dignité qui caractérisait ses compatriotes.

— Parle, répliqua le Romain.

— Mes paroles ne doivent être perçues que de toi seul.

Malgré son impatience de rentrer dans sa demeure et de retrouver sa chère Tigra, l'officier accepta d'entendre le Berbère en particulier. Cela l'agaçait, car il était persuadé qu'il s'agissait encore de quelque ragot de village comme ces gens en racontaient trop souvent.

— Viens, dit-il à l'inconnu lorsque l'audience fut terminée, et il l'entraîna à l'écart. Dis vite ce que tu as à dire.

— Seigneur, prononça le Berbère, fais attention à toi et à ceux que tu commandes ; tu as gravement offensé quelqu'un des nôtres et les tribus veulent une vengeance.

— Qui donc ai-je offensé ? s'écria Severus de mauvaise humeur. J'ai toujours agi avec justice vis-à-vis des tiens ; j'ai veillé à ce qu'ils ne fussent pas molestés ; nous protégeons contre leurs ennemis ceux qui ont accepté notre autorité ; vous vivez bien de votre labeur ; la richesse a remplacé la pauvreté ; le fort ne dépouille plus le faible et la paix romaine vous est assurée. Que voulez-vous de plus ?

— Tu as outragé l'un des nôtres, insista le Berbère. Ils veulent du sang pour laver l'outrage.

Ayant ainsi parlé, l'indigène resserra autour de lui ses loques bleues et quitta le prétoire sans que le Romain eût pu tirer de lui d'autres éclaircissements. Valerius savait que l'on ne fait pas dire à un Berbère plus qu'il ne veut dire, et, au surplus, il n'attachait pas à cet avertissement grande importance. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était l'intérêt que pouvait avoir cet indigène à éveiller de la méfiance contre ses compatriotes dans le cœur des Romains. Bah ! Il y a partout et toujours des gens qui veulent se rendre intéressants ; il y en a aussi qui prennent leurs rêveries pour des réalités et, enfin, il n'était pas impossible que ce Berbère eût désiré tout simplement troubler les conquérants dans leur quiétude et les alarmer sans motif.

Durant le court trajet qui séparait le tribunal de sa maison, Valerius songea à ces choses, mais elles lui sortirent complètement de la tête lorsqu'il fut à la porte de son logis. Il remarqua que son seuil était fleuri ; il vit sur le visage de son portier nègre un sourire plus large que d'habitude ; il lui sembla que les jappements du chien Xixo accouru à sa rencontre étaient plus joyeux et dès qu'il eut pénétré dans l'atrium dont les piliers avaient été, pendant son absence, ornés de guirlandes de verdure, il sentit la douce caresse des bras de son épouse bien-aimée et, avant de se joindre aux siennes, les lèvres de Tigra glissèrent dans son oreille des mots de bon augure.

Lorsqu'il put enfin parler, il demanda :

— Que signifie, ma chérie, toute cette ornementation et pourquoi la maison est-elle en fête ?

Tigra eut une petite moue contrariée qui se changea en un rire perlé.

— As-tu donc oublié, ô mon Marcus, qu'il y a six mois aujourd'hui que j'entrais dans ta demeure ? La joie habite mon cœur, j'ai voulu qu'elle déborde dans tout le logis.

Un exquis repas préparé en secret par Tigra fut servi et les deux époux mangèrent et burent gaiement en tête à tête.

Le soir, après une douce journée d'intimité, on vint annoncer au commandant de la légion que Pulcher, un négociant romain de Volubilis, devait partir pour Tingis Colonia(2) où il allait s'embarquer à destination de Rome. Le voyage du négociant, prévu pour la semaine suivante, avait été avancé en raison de circonstances fortuites, et il était obligé de se mettre en route le lendemain, à l'aube. Les communications n'étaient pas fréquentes entre Volubilis et la métropole, aussi Valerius devait-il profiter de cette occasion pour expédier à l'empereur un rapport sur la situation de la colonie. Il lui fallait rédiger hâtivement ce document et une partie de la nuit ne serait pas de trop pour ce travail.

Enfermé dans le tablinium, Valerius inscrivait sur un papyrus les phrases et les chiffres. Tigra n'avait pas voulu aller reposer sans lui ; elle se tenait bien sagement sur une chaise, ne se lassant pas de considérer avec amour les traits de son mari contractés par l'effort. Le chien Xixo, repu des excellents reliefs du repas de fête, dormait allongé aux pieds de sa maîtresse. Il devait rêver à des agapes sans fin car, de temps à autre, sans se réveiller, il tirait la langue et se purléçait les babines.

La nuit s'était étendue sur Volubilis. Tout le monde dormait dans la quiétude et la sécurité ; la seule lumière qui brillât encore était celle de la lampe sur la table de l'officier.

Les heures passèrent.

Le travail de Valerius touchait à sa fin, il en était au résumé, un résumé qui ferait certainement plaisir à César, où il notait les progrès réalisés durant ces derniers mois, où il constatait la soumission de tribus de plus en plus nombreuses, les rapports excellents entre les légionnaires et les indigènes, la prospérité croissante de la région, l'étendue des nouveaux terrains consacrés à la culture.

Tout à coup Xixo se mit à grogner. Rêvait-il qu'on lui arrachait son plat ? Non, il ne rêvait pas ; il s'était à demi dressé, pointait ses courtes oreilles.

— Paix, Xixo, murmura Tigra, tu empêches le maître de travailler.

Xixo ne fit aucune attention à cette exhortation ; des grondements de colère sortaient de sa gorge, puis ce furent des aboiements que rien ne pouvait arrêter. Avec la rapidité d'une flèche, l'animal bondit par une fenêtre et s'élança dans la nuit. Comme si les aboiements de Xixo avaient été un signal, tous les chiens de Volubilis se mirent à lui répondre ; des voix pointues, des voix sourdes, hurlaient par toute la ville.

— Il se passe quelque chose d'anormal, dit Valerius qui se souvint alors de l'avertissement donné ce matin par le Berbère.

Vivement il ceignit sa cuirasse, coiffa son casque, prit son glaive.

— Je vais aux nouvelles, dit-il à Tigra. Ne bouge pas, je reviendrai le plus vite possible. Il ne peut s'agir que de quelques rôdeurs qui seront facilement châtiés.

Il sortit dans la rue.

Volubilis, alerté par les chiens, était en rumeur. Les légionnaires avaient pris les armes. En quittant leur caserne, ils tombèrent sur des partis d'indigènes qui s'étaient glissés dans la ville à la faveur de la nuit. Déjà on se battait un peu partout. Valerius rassembla une cohorte qu'il rencontra ; avec elle, il battit méthodiquement les rues de la cité ; les Berbères qui croyaient surprendre furent surpris à leur tour ;

ils se défendirent désespérément, mais leur résistance fut brève. À la lueur des torches, on distinguait, sur les places et aux carrefours, les soldats occupés à exterminer les indigènes qu'ils avaient désarmés. On ne faisait grâce à personne. Les Berbères cherchèrent à gagner les remparts pour s'enfuir ; au pied des murs eut lieu un terrible massacre et rares furent les insoumis qui atteignirent leurs montagnes.

Valerius établit des sentinelles aux murailles pour parer à un retour possible des ennemis, puis il se hâta vers sa maison afin de rassurer Tigras que ce tumulte avait dû effrayer.

Arrivé à la vue de sa porte, un cri s'échappa de la poitrine de l'officier : le battant était rompu. Il s'élança, buta sur le cadavre du portier ; un bruit de lutte venait de l'intérieur du logis. Haletant, l'épée à la main, Valerius courut à travers l'atrium. Dans le tablinium deux hommes, deux indigènes, essayaient d'entraîner Tigras qui résistait de toutes ses forces, griffant ses adversaires ou les frappant de ses poings ; les Berbères auraient eu depuis longtemps raison de la jeune femme, s'ils n'avaient dû combattre un terrible antagoniste : le chien Xixo qui était revenu et qui vaillamment défendait sa maîtresse.

D'un bond, Valerius fut dans la mêlée, il transperça l'un des barbares de son glaive. Comme il dégageait son fer du corps, l'autre homme se jeta sur lui, le couteau levé. Le Romain éprouva l'impression que sa dernière heure était venue ; Xixo aussi avait vu le geste, il sauta au cou du Berbère. Valerius put faire face ; il fendit le crâne de l'indigène. Celui-ci s'écroula mais, en tombant, il enfonça jusqu'à la garde son couteau dans le flanc du chien.

Tigras, toute couverte de sang, s'élança dans les bras de son mari ; elle lui montra l'homme qu'il venait de tuer et lui dit :

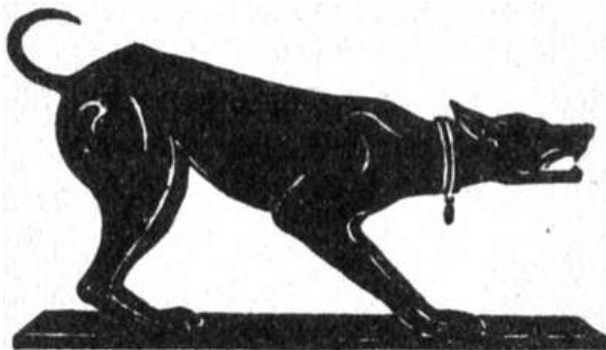
— C'est Massipsa, celui que mes parents voulaient me donner pour époux.

Alors Valerius comprit.

Dès le lendemain des patrouilles furent envoyées à travers les villages et l'on punit sévèrement ceux qui paraissaient être complices de la révolte. Maintenant que Massipsa n'était plus là pour souffler la haine, celle-ci s'apaisa bien vite.

Dans sa maison, Valerius voulut perpétuer le souvenir du bon serviteur qui, au prix de sa vie, avait préservé Tigra des entreprises des barbares, qui l'avait sauvé lui-même, et qui, par sa vigilance, avait donné l'éveil à Volubilis et empêché le massacre de tous les Romains. Le chien Xixo fut représenté en bronze, prêt à bondir à la gorge de l'ennemi et c'est ainsi que nous le voyons encore.

Lorsque l'empereur Claude connut la vaillante défense des légionnaires de Volubilis et de leur chef, il ordonna qu'une statue fût élevée sur le Forum à Marcus Valerius Severus, et, de plus, il accorda aux habitants de Volubilis le droit de cité. Cette faveur impériale a été consignée en une inscription que nous pouvons lire aux abords du Forum de la grande ville de la Mauritanie Tingitane.



L'or de Chella



OUT en haut de Rabat, la riante, après le beau quartier européen, lorsque l'on a franchi le mur bâti il y a huit siècles par Yakoub-el-Mansour pour défendre la ville, on se trouve devant une vaste étendue poussiéreuse et aride qui s'en va jusqu'à l'orée de la forêt de la Mamora.

À gauche, pourtant, s'ouvre un ravin qui descend vers le Bou-Regreg et, au-delà de ce ravin, se dressent de fières murailles dont l'épaisseur a nargué les injures du temps, car la date de leur construction se perd dans la mémoire des hommes.

Ce rempart est celui de la cité de Chella, cité fondée, dit-on, par des marchands de Carthage qui venaient embosser leurs navires dans l'estuaire de la rivière. Les Romains y succédèrent aux Carthaginois, les Vandales destructeurs passèrent par là, les Byzantins en relevèrent les ruines et les Wisigoths y dressèrent leurs tentes.

Chella, où l'on avait adoré Jupiter, Wotan, et le Dieu des chrétiens, devint une des capitales des sultans musulmans avant que Yakoub-el-Mansour n'eût décidé de fonder Rabat, la ville blanche, que domine la fière tour Hassan, sœur de la Koutoubia de Marrakech et de la Giralda de Séville.

Si nous pénétrons par la porte si délicieusement sculptée de Chella, après avoir admiré les ornements délicates qui l'encadrent, nous éprouvons une stupéfaction et une

tristesse. Dans l'enceinte des murs altiers, il ne reste plus rien qu'un enchevêtrement d'arbustes, de rochers, de palmiers nains, de broussailles. Par-ci, par-là, on aperçoit une tache blanche : des tombes. Des koubas(3) marquent les plus importantes.

Là sont enterrés le grand Abou-Youssef et Abou-Yakoub le conquérant, et Abou-Amer et Abou-Hassan le magnifique ; là dort la douce Lalla-Chella, là reposent auprès d'elle d'autres sultanes.

En vous promenant à travers la solitude, votre pied heurtera des débris de pierres sculptées, vous relèverez, en écartant les buissons, des inscriptions à demi effacées ; vous ne trouverez pas, ce qui cependant est ici, l'or, les pierreries, les trésors sur lesquels la terre a grandi, puisque la terre, comme tout ce qu'elle porte, herbes, arbres, animaux, hommes, croît et grandit, puis dépérit et meurt.

La solitude néanmoins n'est pas complète à Chella ; tout le long du jour, vous voyez des petits ânes que leurs âniers, à grands coups de bâton, poussent dans la descente vers le Bou-Regreg, qui coule au bas de la cité, ou qui remontent chargés, jusqu'à la limite de leurs forces, d'outres pleines et suintantes. Ce n'est pas au Bou-Regreg saumâtre que ces outres ont été remplies, mais à une source qui jaillit au milieu d'un nid de verdure et qui n'a pas sa pareille dans la région ni à bien des lieues alentour. Cette eau est destinée aux riches Rebatî, qui n'en veulent point goûter d'autre.

Le vendredi, jour où le Créateur ordonne à la créature de se reposer, on peut voir, autour de la source, des familles venues en savourer la fraîcheur et profiter de l'agrément de ses ombrages. Assis en rond, les hommes boivent le thé en mangeant des « cornes de gazelle » ou d'autres fines pâtisseries ; à portée de leurs mains est le basilic odorant dans son petit pot et le serin dans sa cage, car la fraîcheur et l'ombrage ont été faits pour toutes les créatures de Dieu.

Les femmes, réunies entre elles, se tiennent de préférence auprès des tombeaux des sultanes, leurs patronnes. De loin,

on les entend bavarder et caqueter, et elles sont toutes pareilles, sous leurs voiles, à des paquets de serviettes-éponge d'où n'émergerait qu'un œil noir soigneusement maquillé de kohl.

Les histoires que racontent ces femmes doivent être semblables à celles que leurs sœurs échangent sur tous les points du globe, il y est sans doute question de toilettes, de secrets de beauté et des défauts des voisines.

Les hommes, au contraire, évoquent des souvenirs ; il y a toujours parmi eux quelqu'un qui narre les légendes extraordinaires dont ce lieu fut le théâtre. En voici une que nous avons recueillie et dont l'enseignement peut être profitable même à ceux qui ne virent pas le jour sur les bords du Bou-Regreg.

Jadis, au temps où Chella était une ville florissante et prospère, où elle s'enrichissait de son commerce de la rivière, où ses environs fertiles portaient d'abondantes récoltes, tellement que peu de cités pouvaient rivaliser avec elle, il arriva un homme d'entre les hommes qui s'appelait Mohammed-ben-Daoud. Cet homme ne disait ni quel était son pays ni quels étaient ses ancêtres ; il s'installa dans une modeste maison d'où il ne sortait que rarement.

Bientôt l'on s'aperçut que l'étranger était riche. Il acheta, sans en discuter le prix, une mule qui n'eût pas été déplacée parmi celles du Sultan ; il acquit des esclaves de valeur ; il orna et agrandit sa demeure.

D'où lui venait cet argent ? Quand il était apparu à Chella, on eût pu le prendre pour un meskine, un de ceux qui, à la porte des mosquées, tendent la main aux Croyants en invoquant Sidi-Okba. Il n'était vêtu que de loques sales et plus trouées qu'une écumoire. Aujourd'hui, il se pavanait dans des djellabas de mousseline impalpable, ses cafetans étaient de soie brodée d'or et il ne s'enveloppait que dans des burnous de laine fine que lui enviaient les plus opulents bourgeois.

Afin de se renseigner sur l'origine de sa fortune, les gens de Chella interrogeaient ses esclaves lorsqu'ils s'en allaient le matin au marché ou qu'ils descendaient puiser de l'eau à la source. On ne put tirer d'eux aucun éclaircissement. Ils ne savaient rien. Tout ce qu'ils pouvaient dire, c'est que leur maître s'enfermait une grande partie de la journée dans une chambre retirée de sa maison où nul n'était admis à pénétrer ; ils ajoutaient que ceux d'entre eux qui possédaient l'art d'écouter aux portes avaient surpris, venant de cette pièce, des bruits bizarres, celui d'un soufflet de forge, d'un marteau et le tintement de métal sonore.

À côté de la demeure de l'étranger, vivait un homme de nature curieuse qui s'appelait Cham-ed-Dohah, et qui souffrait de ne pas découvrir le secret de son voisin.

— Faut-il que je devienne malade, dit-il, à force d'imposer à ma curiosité une telle contrainte ? Il est indispensable que je sache ce que fait Mohammed, mon voisin, et je le saurai.

Un jour donc d'entre les jours, Cham-ed-Dohah, le curieux, monta sur sa terrasse, se hissa sur celle, plus élevée, de Mohammed et épia. L'heure était la plus chaude de la journée, les serviteurs de l'étranger dormaient étendus à l'ombre, le maître seul travaillait. Avec mille précautions, Cham-ed-Dohah se laissa glisser dans la cour de son voisin. Il put s'orienter, grâce aux renseignements fournis par les esclaves, et arriva à la petite chambre qui lui avait été désignée. Le bruit qui en sortait était bien tel qu'on l'avait dit : halètement de forge, choc de marteau et cliquetis de métal.

Cham était un homme de précaution ; il avait apporté avec lui ce qu'il fallait et c'était un instrument destiné à percer des trous. Tout doucement, il se mit à l'ouvrage, taraudant la légère cloison de la pièce. Quand le trou lui parut assez grand, il y appliqua l'œil.

Ce qu'il vit lui coupa la respiration : sur un fourneau de terre dont l'haleine puissante d'un soufflet avivait constamment la flamme, était posé un récipient de forme

bizarre à long col d'où se dégageait une épaisse fumée et dans lequel quelque chose bouillait. Penché sur le vase était Mohammed-ben-Daoud, qui actionnait du pied le soufflet et qui, de temps à autre, jetait dans le récipient une matière grisâtre à laquelle il ajoutait différents corps.

Passionnément, Cham suivait les opérations de l'étranger, lequel consultait fréquemment les indications d'un sablier. Sans doute l'heure était-elle révolue, car Mohammed souleva le récipient avec d'infinies précautions et en versa le contenu dans un moule de fer. Le liquide bouillonnant tomba en sifflant et en crachant sur le métal froid. Mohammed prit un marteau et, à tour de bras, frappa le contenu du moule placé sur une enclume. Au lieu de faire jaillir du liquide, le marteau provoqua un son métallique. L'étranger frappa encore ; il y mettait toute sa force, toute sa volonté.

Au bout d'un instant, il s'arrêta et retourna le moule. Cham vit alors un morceau de métal jaune brillant, de la forme d'un épais gâteau, et il reconnut que c'était un lingot d'or.

Cette constatation remplit le voisin curieux d'un prodigieux étonnement. Il savait bien qu'il existait de par le monde des hakim, des alchimistes, mais, ne les ayant jamais vus à l'ouvrage lui-même, il doutait un peu de leur talent. Voici donc qu'il avait devant lui un de ceux-ci. Le fait était assez grave pour mériter que l'on y réfléchît. Avec les mêmes ruses que celles qu'il avait déployées pour pénétrer dans la maison, Cham réintégra son domicile.

Un proverbe qu'il avait appris dans son enfance dit : « Ne demande pas au Rétributeur de te donner la richesse, demande-lui plutôt de te faire vivre à côté d'un homme fortuné. » Ce proverbe, pareil en cela à tous les proverbes, énonçait une vérité, ou plutôt une des faces de la Vérité qui est une. C'était un conseil de conduite, encore fallait-il savoir le mettre en pratique. Cham-ed-Dohah se demandait s'il n'attendrait pas Mohammed-ben-Daoud devant sa porte

et s'il ne l'interrogerait pas innocemment sur l'existence de gens capables de créer de l'or dont lui, Cham, avait grand besoin. Au contraire, irait-il le trouver et lui demanderait-il de but en blanc quelques lingots en lui avouant ce qu'il savait ?

La première méthode risquait de ne pas donner de grands résultats et Mohammed pourrait parfaitement lui répondre qu'il ne connaissait pas de hakim et que tout ce que l'on en disait n'était que contes de nourrices. La seconde méthode serait certainement plus fertile en effets, mais ces effets pourraient bien être des coups de bâton dont Mohammed régalerait son voisin.

Lorsqu'un problème a deux visages, il en a généralement trois ; ce fut le troisième qui séduisit Cham-ed-Dohah. Le lendemain, il attendit l'heure qui est celle qui convient aux visites et, ce jour n'étant ni de fête ni de jeûne, il se présenta chez le faiseur d'or.

— Sur toi le salut, fils de Daoud ! dit-il cérémonieusement.

— Sur toi le salut, fils de Dohah ! répliqua Mohammed en invitant Cham à s'asseoir près de lui sur un moelleux matelas chargé de tapis dans lesquels on enfonçait agréablement.

Devant son hôte, l'alchimiste fit placer des gâteaux délicats, d'exquises confitures, des fruits de belle couleur, de l'eau fraîche, des sirops et du lait d'amande.

— Expose-moi, dit Mohammed, ce que tu as dans le cœur et si j'y puis répondre à ton contentement, je le ferai volontiers.

— Ô toi que le Destin m'a donné pour voisin, excuse la liberté de ma démarche ; seul, le souci du salut de mon âme pouvait me décider à l'entreprendre.

— Et en quoi donc, moi pécheur, puis-je contribuer à sauver ton âme ? demanda Mohammed.

— Voici. Cette nuit, l'ange Gabriel - qu'il soit exalté ! - m'est apparu en rêve et il m'a dit : « Fils de Dohah ; il est mort la nuit dernière, à Chella, un pauvre des plus pauvres

qui soient dans l'islam ; tu le voyais chaque jour à la porte de la mosquée de Sidi-Moussa et sa vue te soulevait le cœur tellement il était malpropre. » L'ange disait la vérité, ô fils de Daoud, ce meskine était indiscutablement l'homme le plus merveilleusement sale que tu puisses te figurer.

— Continue, dit Mohammed placidement.

— « Or donc, poursuivit l'ange Gabriel - qu'il soit exalté ! - il est dans la volonté du Rétributeur que ce meskine, dont la sainteté était grande, reçoive une sépulture digne de lui, car, à vrai dire, c'était un marabout et particulièrement vénérable. » Ce sont les paroles de l'ange - qu'il soit éternellement glorieux !

— Continue, dit le faiseur d'or sans qu'un trait de son visage marquât l'étonnement devant un si noble prodige.

— Le Vigoureux(4) me dit encore : « La tombe de ce marabout doit être une kouba plus riche mille fois que celle de Moulay-Idris, il convient qu'elle soit intérieurement toute tapissée d'or et que la châsse même du saint soit d'or massif. » Ainsi me parla le Fort. Je te répète scrupuleusement ses propos.

— Continue, prononça Mohammed toujours impassible.

Cham commençait à s'énerver.

— Lorsque l'ange Gabriel - qu'il soit exalté ! - se fut tu, je me prosternai, la face contre terre, et je lui dis : « Je suis comblé, ô Vigoureux, que tu veuilles bien m'entretenir des intentions du Très-Haut concernant la tombe de ce marabout que déjà je vénère de toute mon âme, mais pourquoi est-ce à moi, indigne, que tu révèles la volonté du Rétributeur ? » L'ange se pencha sur moi : « C'est toi qui dois édifier cette kouba. » Voilà comment s'exprima l'ange.

— Continue.

— Je gémis lamentablement - ce matin, mon épouse m'a demandé si je n'avais pas éprouvé dans la nuit des crampes d'estomac - et je dis à l'ange : « Comment moi, qui ne jouis pas des biens de la fortune, puis-je entreprendre de construire une aussi merveilleuse kouba ? » Le Vigoureux

répliqua : « Tu as pour voisin Si Mohammed-ben-Daoud, lequel possède la hikma(5) ; s'il le veut, il te donnera autant d'or qu'il en faut et bien au-delà pour réaliser la volonté de Dieu - sur lui toutes louanges ! - Il se gardera de refuser, car la bénédiction descendra sur lui comme sur toi, il se fera autour de la tombe du saint de vénérables prodiges et vous serez tous les deux glorifiés jusque dans la vingtième génération. » Voilà pourquoi, ô fils de Daoud, j'ai franchi ton seuil respecté pour te prier de me permettre d'exécuter les ordres de l'ange Gabriel - qu'il soit exalté !

Après ce beau discours, Cham s'arrêta, les yeux fixés sur le visage de son interlocuteur. Celui-ci était toujours impassible.

— Je pense, insista Cham, que tu sens tout l'honneur que te fait l'ange en t'associant à une œuvre si noble et que tu me fourniras le moyen de la mener à bien.

— Non, dit laconiquement l'alchimiste.

Son voisin faillit s'écrouler parmi les coussins.

— Tu ne m'as pas bien compris, dit-il, je te demande quelle somme tu veux consacrer à l'édification de la kouba.

— Rien, laissa tomber Mohammed.

— Rien, balbutia Cham ; veux-tu dire que toi, à qui il est plus facile de fabriquer des lingots d'or qu'à ma bouche de manger ce gâteau, tu refuses d'en donner à moi qui n'en ai pas, pour obéir à la volonté du Rétributeur ?

— Je ne donnerai rien.

— Ne sens-tu pas que tu compromets irrémédiablement le salut de ton âme, car il est écrit : « Ceux qui refuseront de croire à nos signes, nous les approcherons du feu ardent. Aussitôt que leur peau sera consumée par le feu, nous les revêtrons d'une autre pour leur faire goûter le supplice. Dieu est puissant et sage. »

Mohammed secoua la tête. Cham revint à la charge :

— Tu n'as même pas besoin de t'imposer la peine de fabriquer cet or ; indique-moi seulement le secret et je ferai la quantité de métal précieux qu'exige la kouba. Pas un

grain de plus, je te le jure sur la tête de mon épouse qui m'est chère, quoiqu'elle soit bavarde et injurieuse dans ses propos, et tu seras cependant associé à l'œuvre pie que j'accomplirai.

Alors Mohammed-ben-Daoud daigna parler :

— Je te le répète encore et pour la dernière fois : je ne te donnerai rien, ni mon or, ni le secret de le fabriquer, à supposer que je le détiens. Si l'ange Gabriel - qu'il soit béni ! - a quelque chose à me dire, il n'a qu'à venir me trouver lui-même et nous en discuterons.

Cham-ed-Dohah quitta la maison de Mohammed, le cœur ulcéré de colère et de ressentiment. Pendant des jours entiers, il chercha comment tirer vengeance de ce ladre, de cet impie. Dès qu'il s'agit de malversation, les femmes ont toujours des ressources qui manquent aux hommes ; au bout d'une semaine, Cham s'ouvrit de sa rancune à sa loquace et fidèle épouse.

— Mon cher mari, dit celle-ci lorsqu'il eut raconté toute l'histoire sans rien celer, tu n'as qu'un moyen de tirer vengeance de ce voisin avaricieux : va trouver notre seigneur le sultan - que Dieu le protège ! - et révèle-lui ce que tu as appris ; il saura bien punir ce sordide égoïste d'oser fabriquer aisément de l'or, alors que lui-même, qui fait trembler les lions dans leurs repaires, a tant de mal à faire rentrer le tertib(6).

— La sagesse, ô femme, parle par ta bouche, dit Cham.

Il s'en alla donc trouver le sultan et lui dit ce qu'il avait à lui dire.

Pas plus d'une heure plus tard, des mokhasnis envahissaient la maison de Mohammed ; ils le chargèrent de chaînes et l'amènèrent devant le prince. Celui-ci était seul, sans un ministre, sans un courtisan, sans un serviteur.

— Tu connais le secret de la fabrication de l'or, dit à l'alchimiste le monarque doué de sagesse. Tu vas me le révéler sur-le-champ ou sinon je te ferai jeter en prison.

— Seigneur, répliqua Mohammed, le secret dont tu parles, je l'ignore.

Le sultan n'était pas de ceux qui font de vaines promesses et qui manquent à leur parole ; il frappa sur un timbre et, aux serviteurs accourus, il ordonna de jeter Mohammed dans la plus noire de ses prisons. L'alchimiste supporta sans se plaindre ce coup du sort, sachant qu'il n'arrive que ce qui est écrit. Il restait des journées entières étendu dans son cachot, indifférent à tout, même aux mauvais traitements de son geôlier à qui il avait été recommandé de se montrer particulièrement dur à son égard.

Le temps passait lentement, quand, un jour, Mohammed vit entrer dans sa geôle un pauvre diable qui paraissait accepter son destin avec moins de résignation que lui. Mohammed s'efforça charitablement de le consoler et, petit à petit, il eut la satisfaction de voir que l'homme séchait ses pleurs et mettait une sourdine à ses gémissements ; bientôt il lui fit des confidences :

— J'ai été jeté en prison par la volonté du grand vizir parce que je ne voulais pas lui donner ma pauvre bicoque qu'il convoitait pour agrandir ses jardins. Je ne possède rien d'autre que cette mesure et je ne sais quand je reverrai la lumière du jour.

— Nous sommes tous dans la main de Dieu, dit Mohammed.

— Et toi, continua le pauvre, pour quelle raison es-tu ici ?

— Moi, répliqua le fils de Daoud, je fabriquais de l'or et cet or a fait mon malheur.

— Mais si tu fabriques de l'or, s'écria le meskine, comment n'es-tu pas encore délivré ? Avec de l'or, on achète le geôlier et, par le geôlier, la clé des champs. Ah ! si je fabriquais de l'or, je ne serais pas en peine de ma libération.

Mohammed sourit en voyant la confiance de son compagnon dans la toute-puissance du métal jaune et il répliqua :

— Ce que tu dis est peut-être vrai ; malheureusement je ne puis fabriquer de l'or ici, n'ayant pas avec moi ce qu'il faut pour cela.

— Écoute-moi, dit l'autre tremblant de surexcitation joyeuse, je connais un peu notre gardien, non pas assez pour qu'il me laisse évader sans payer sa complaisance, suffisamment tout de même pour lui faire comprendre son intérêt. Si je lui explique qu'en te rendant tes outils tu fabriqueras de l'or et que tu lui en donneras, je puis affirmer qu'il se laissera convaincre. Où sont tes instruments ?

— Dans ma maison. Je me nomme Mohammed-ben-Daoud, et je suis bien connu dans la ville. Ces instruments se trouvent dans une chambre que t'indiqueront mes esclaves ; voici une liste de ce qui m'est indispensable.

Mohammed, sur un morceau arraché à sa chemise, griffonna à l'aide d'un bout de charbon de bois la liste de ce qu'il lui fallait avec un signe qui accréditait le porteur auprès de ses serviteurs.

Le pauvre, eut une conférence avec le geôlier et, le soir venu, ce dernier laissait pénétrer dans la prison le four, le soufflet, les vases, les matières brutes, le moule, le marteau, l'enclume, tout l'attirail de l'alchimiste.

Durant la nuit. Mohammed travailla et, au matin, un tas de lingots d'or resplendissait à la maigre lumière qui tombait de l'étroite ouverture qui servait de fenêtre.

Pendant tout le temps que besogna l'alchimiste, le pauvre avait paru sommeiller dans son coin. Ce n'était évidemment pas un homme curieux et il savait bien que pour profiter d'un si redoutable secret il faut avoir des connaissances qui lui manquaient. Il sembla surpris lorsqu'il vit le résultat de la fabrication d'une nuit. Mohammed s'amusa un instant de son étonnement et il lui dit :

— Puisque tu as pu obtenir qu'on m'apporte ici le matériel qui m'était indispensable, je te charge de négocier notre libération avec le geôlier, car, bien entendu, j'entends que tu profites comme moi de cet or que j'ai créé.

Le pauvre se répandit en remerciements ; il invoqua Sidi Othman et les autres compagnons du Prophète en les suppliant de daigner accorder leurs faveurs à Mohammed-ben-Daoud, le généreux, le noble, le magnanime ; il alla ensuite trouver le gardien.

Les heures passèrent sans que le meskine revînt et cette absence inquiéta l'alchimiste. Si encore il avait emporté de l'or, sa disparition aurait pu s'expliquer, mais il était parti les mains vides. Au moment de la journée où, d'ordinaire, on apportait au prisonnier sa mauvaise pitance, le geôlier fit son apparition... des mokhasnis l'accompagnaient. Ces hommes se saisirent de Mohammed et l'entraînèrent avec eux.

Pour la seconde fois, Mohammed-ben-Daoud se trouva en présence du sultan ; aujourd'hui, un homme, un seul, se trouvait debout près du trône de Sidna. L'alchimiste eut un mouvement de recul... Il venait de reconnaître le pauvre prisonnier, le meskine, qui avait partagé sa geôle et qui, maintenant, était revêtu d'habits presque aussi somptueux que ceux du maître.

Le sultan paraissait d'excellente humeur et disposé à la plaisanterie.

— Mon ami, dit-il, tu as refusé de me révéler le secret que tu possèdes et qui te permet de fabriquer de l'or. Comme je voulais le connaître à tout prix, j'ai envoyé mon grand vizir, que voici, déguisé en meskine, et il a appris en une nuit ce qu'il me convenait qu'il sût. Le tour n'est-il pas habile ?

— Il l'est en effet, répliqua l'alchimiste.

— Je suis donc satisfait et n'ai plus aucune rancune contre toi.

Le monarque se tut un petit instant afin de laisser à l'autre le temps de goûter sa bienveillance, puis il reprit :

— Cependant nous voici déjà trois à Chella qui savons le moyen de fabriquer de l'or ; il y en a un de trop, car l'or n'a de valeur que par sa rareté. Puisqu'il n'est pas question que je disparaisse, ni que je fasse disparaître mon vizir dont j'ai

besoin, ce sera toi qui resteras désormais enfermé dans ta prison ; néanmoins, tout le monde s'accorde à dire que je suis un monarque charitable et l'on a raison ; je veux que tu éprouves les effets de ma bonté : dans ta prison on te laissera ce qu'il te faut pour fabriquer de l'or ; tu en fabriqueras tant que tu voudras et jusqu'à ce que ton cœur soit rassasié.

Après un nouveau silence, Sidna daigna ajouter :

— J'oubliais seulement de te dire qu'on ne te donnera rien à manger, mais l'or n'est-il pas le plus précieux des biens terrestres ?

Le doux monarque éclata d'un rire joyeux auquel celui du grand vizir fit écho. L'infortuné Mohammed fut reconduit dans sa prison et, afin de mettre son geôlier à l'abri de la tentation, la porte de la cellule fut murée.

Assis sur son tas d'or, le misérable faisait de tristes réflexions ; il songeait à l'inanité des richesses, à la vanité de la fortune, il songeait surtout qu'il lui faudrait mourir là, du cruel supplice de la faim.

— L'or a fait mon malheur, murmura-t-il, je ne veux pas être seul à en pâtir.

Alors, arrachant sa chemise, il la déchira en une quantité de petits chiffons et, sur chaque chiffon, il inscrivit la recette, la recette sans prix, la recette de la transmutation des métaux ; puis il se hissa jusqu'à l'étroite ouverture, qui, parcimonieusement, laissait filtrer l'air et le jour dans le cachot, et il jeta dehors ces billets improvisés.

Et voilà pour lui.

Le lendemain, toute la ville savait comment changer en or fin le plus vil métal ; dans toutes les maisons les fours ronflaient, les soufflets ahaient, les marteaux battaient, les lingots s'empilaient. Tout le monde était riche.

D'abord, on ne vit plus de mendiants, personne n'invoquait plus aux portes de la mosquée le grand Sidi Okba en tendant la main aux passants ; puis il n'y eut plus de savetiers, plus d'âniers, plus de chameliers, plus de

navigateurs, plus de cultivateurs. Les bateaux pourrissaient dans le port, les charrues se rouillaient à l'endroit du sillon où on les avait laissées. Tous les habitants de Chella se promenaient en cafetans alourdis de broderies d'or ; les chiens portaient des colliers d'or et étaient attachés aux portes par des chaînes d'or. Avec cet or, on acheta des gemmes, des pierreries. Les doigts ne semblaient plus faits pour travailler, les bras pour œuvrer, les jambes pour marcher, mais uniquement pour porter des bagues et des bracelets.

Bientôt les prix de toutes choses montèrent ; on donnait des plats d'or et des pierres précieuses en échange d'un morceau de pain grossier ; il n'y avait plus de blé et personne pour aller le chercher au loin. Quelques étrangers, poussés par l'appât du gain, étaient venus pendant un temps apporter les choses indispensables à la vie ; eux-mêmes étaient promptement gagnés par la folie de l'or, ayant appris le secret de sa fabrication ; ils restaient là comme enchaînés.

Ce fut la disette. Une disette affreuse, totale, sans rémission. Il n'y avait plus de riches pour secourir les pauvres, parce qu'il n'y avait plus de pauvres ; il n'y avait donc pas de riches. La fille du sultan ayant voulu se procurer un bol de blé, offrit son propre poids en or et en gemmes, sans pouvoir obtenir le grain convoité. On en vint à ce point que l'on essaya de se nourrir de rubis et diamants pilés ; cette nourriture ne convient pas à l'estomac humain et c'est ainsi que les habitants de Chella, les hommes, les femmes et les enfants périrent d'une mort misérable.

Et voilà pour eux.

Non seulement les habitants de Chella étaient morts mais les maisons qui les avaient abrités s'étaient écroulées ; les broussailles, les arbustes avaient poussé, ensevelissant jusqu'au souvenir de ce qui avait été.

Comme dit le proverbe : « Des hommes sont partis, des hommes sont venus. » À côté de la ville morte s'était édifiée

une ville vivante : Rabat. À côté des tombes, les maisons blanches de la cité d'El-Mansour, le glorieux. La nouvelle ville prospérait, elle prospérait dans le travail et dans la peine, il y avait des pauvres à la porte des mosquées qui tendaient la main au nom de Sidi Okba - qu'il soit béni ! - il y avait des savetiers dans les échoppes qui tiraient l'alène jusqu'à ce que le fil eût usé leurs doigts ; il y avait des tailleurs aux souks qui cousaient jusqu'à ce que leurs yeux soient perdus ; il y avait dans le port des pêcheurs qui, pour rapporter du poisson, risquaient leur vie. Il y avait le sultan qui, pour que son vizir puisse le voler, pour que ses esclaves puissent le gruger, pour que ses soldats puissent le défendre, était obligé de se donner beaucoup de mal afin de pressurer le pauvre monde et de faire rentrer le terbib.

C'était en somme une ville semblable à toutes les villes où le pain et le méchoui ne se gagnent qu'à la sueur du front.

Or donc, le sultan de Rabat, petit-fils d'El-Mansour le magnifique, dont l'œil voyait toutes choses, apprit que vivait un homme très vieux, à la barbe blanche comme la neige qui couvre les sommets de l'Atlas et aux genoux tremblants comme les palmiers nains quand souffle le vent de la mer. À la démarche tordue et oblique du vieillard, on reconnaissait en lui un ancien porteur d'eau déformé pour avoir longtemps soulevé l'outre pleine sur son épaule droite.

Le vieil homme n'était pas un habitant de Rabat ; on disait qu'il était Fassi(7). Il ne venait d'ailleurs pas à Rabat, mais bien à Chella, la ville morte ; il y séjournait quelques jours, puis il repartait et on ne le revoyait de plusieurs années.

Lorsque le sultan apprit que l'antique porteur d'eau était de passage, il envoya des serviteurs à Chella afin de le lui amener.

— Qui es-tu ? demanda-t-il au vieillard.

— Je me nomme Habib et suis de Fez. Jadis, j'étais porteur d'eau.

— Tu es très vieux ?

— Je ne puis dire mon âge, car je l'ignore ; j'ai vécu sous le règne de ton père - qu'il soit béni ! - de ton grand-père - sur lui le salut ! - de ton arrière-grand-père - sur lui la paix ! - et de ton aïeul Yakoub-el-Mansour - qu'il soit glorifié ! J'ai connu d'autres sultans qui habitaient Chella, la magnifique.

— Je vois, ô vieillard, que tu as vécu bien au-delà des limites assignées d'ordinaire à l'homme. Ce sont des souvenirs de jeunesse que tu viens retrouver à Chella ?

Le vieux porteur d'eau eut un sourire.

— Des souvenirs, oui, seigneur. Des souvenirs du temps où j'étais un petit enfant et où j'aidais mon père qui, comme moi, était porteur d'eau. Il n'y avait plus personne qui voulût exercer ce métier dans la ville gorgée d'or, c'est pourquoi on faisait appel aux épaules des étrangers. Mais mon père ne désirait pas demeurer à Chella ; il s'en retourna dans son pays vivre de son travail.

— C'est un dur voyage que tu t'imposes, ô vieillard, de venir de Fez jusqu'ici. Si tu le veux, je te donnerai de quoi vivre sans peine parmi mes serviteurs dans le douar qui entoure le Méchouar.

— Seigneur, tu es généreux, dit Habib, cependant je n'ai pas besoin de tes bienfaits. Ceux de là-bas - de son doigt il pointait dans la direction de Chella - ceux de là-bas me donnent plus qu'il ne m'en faut pour subsister.

Le sultan fut surpris.

— Comment des gens qui sont morts donnent-ils de quoi subsister à un vivant ? Radoterais-tu, ô vieillard, par l'effet de ton âge



J'aidais mon père qui était porteur d'eau.

?

— Tu ne me crois pas, seigneur, et en effet l'œil ne croit que ce qu'il voit. Si tu veux venir avec moi, je te montrerai les présents que les morts me destinent.

Stupéfait, jusqu'à la limite de la stupéfaction, de ce qu'il entendait, le sultan résolut de s'assurer de la véracité des dires du vieillard.

— Va, ordonna-t-il, je te suis.

Ils partirent ensemble, le vieillard et le monarque. Ils étaient seuls, le prince ayant interdit à quiconque de le suivre, ne voulant pas exciter la risée de sa cour au cas où le vieux porteur d'eau lui aurait menti. Ils passèrent le rempart de Rabat, ils entrèrent dans Chella parmi les ronces, les roches, les arbustes et les broussailles ; le vieillard marchait devant d'un pas tremblant, mais en homme qui sait où il va. Parvenu à la source aux eaux pures, Habib s'écria :

— C'est ici.

Tout autour de lui, le sultan ne voyait que bouleversement et désolation et il dut se persuader que, volontairement ou non, le vieillard l'avait trompé. Celui-ci cependant écarta les broussailles, ménageant un chemin que suivit le monarque ; ils furent arrêtés par une grosse pierre ; Habib la poussa, la pierre tourna aisément sur un pivot. Il dit :

— Baisse-toi et tu verras ce que tu veux voir.

Machinalement, le prince obéit, il entra à la suite du vieillard dans une grotte obscure. Habib battit le briquet et enflamma un bouquet de brindilles qu'il avait apporté. Quand la flamme eut jailli, le sultan ne put retenir un cri d'admiration : la petite chambre voûtée où il se trouvait était pleine d'un entassement de plats d'or, de bracelets d'or, de ceintures d'or, de chaînes d'or, de vases d'or, de colliers d'or, et tout cela était enrichi de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes et de topazes. De toutes ses guerres, Yakoub-el-Mansour le Magnifique n'avait pas rapporté, dans le cours de sa vie, un tel trésor.

— À qui sont ces richesses ? demanda le prince, la gorge serrée d'émotion.

— À moi, répliqua simplement Habib.

— Et qui te les a données ?

— Les morts. Sache, ô seigneur, que lorsque les porteurs d'eau venaient travailler pour eux, les gens de Chella nous payaient deux plats d'or pour une outre pleine. Mon père a amassé tout ceci et l'a enfermé dans cette cachette ; il n'y puisait que selon ses nécessités et j'ai fait de même ; c'est ce qui t'explique pourquoi j'entreprends ces voyages et pourquoi j'ai pu te dire : Je n'ai pas besoin de tes bienfaits.

Le sultan réfléchit un instant, puis il tira le sabre recourbé, tranchant et léger, qui était passé à sa ceinture, et il coupa la tête du vieillard.

— Ces biens inestimables ne sauraient appartenir qu'à moi, prononça-t-il en manière de sentence.

À la nuit seulement, le prince quitta la cachette merveilleuse, emportant sa sacoche pleine de gemmes précieuses et se promettant de revenir puiser largement au trésor. Afin de dérouter ceux qui pourraient le voir rentrer et de ne pas donner l'éveil aux courtisans qui chercheraient à percer le mystère de sa promenade, il descendit jusqu'à la berge du Bou-Regreg. Par le bord de l'eau, il rentrerait dans Rabat et remonterait ensuite à son palais.

Tout en marchant dans les ténèbres, le sultan songeait à tout ce qu'il ferait avec ces richesses, à ses favoris récompensés, à ses gardes payés, à ses créanciers remboursés, à ses mehallas fortunées enfin réglées de leur solde en retard. Il songeait qu'il serait aisé d'emporter secrètement les bijoux par petits paquets, la difficulté naîtrait quand il s'agirait d'enlever les plats d'or, d'un poids énorme et incommodes à dissimuler.

Comme il croyait en avoir trouvé le moyen, son pied glissa ; il tomba dans la rivière ; sa sacoche, lourde de pierres précieuses, l'entraîna au fond ; ce ne fut que longtemps après que des pêcheurs retrouvèrent son cadavre.

Et voilà pour lui.

Ainsi l'or de Chella fit-il le malheur de tous ceux qui l'avaient possédé ; ainsi l'or fait-il le malheur des humains qui le convoitent.



La boule d'or de la Koutoubia



UR la grande place de Marrakech, le soleil tombe implacable, le sol rouge paraît justifier le nom que porte cette immense étendue poussiéreuse, le Djema-el-Fna, la place de la Destruction. Est-ce le sang des rebelles massacrés ici et dont les têtes furent accrochées à ce mur bas et croulant qui a teint cette étendue ? Pour l'instant ce n'est pas la mort, mais la vie qui triomphe en ce lieu qui s'appelle aussi la place du Trafic, une vie grouillante et bruyante surtout, paresseuse en même temps.

D'un bout à l'autre de l'esplanade qui donne une idée de l'infini à celui qui s'y engage à l'heure chaude du jour, il y a des groupes éparpillés. Il y a des cercles de dix individus, d'autres semblent de petites foules, cela dépend de la force d'attraction de celui qui en est le centre. Approchons-nous et regardons.

Tenez, ce gros homme propre qui, sur une table basse, a étalé quelques bracelets d'argent d'un travail curieux, c'est à peine si l'on s'arrête autour de lui et si on lui fait l'aumône d'un regard ; par contre, celui-là, qui débite, à même la poussière, de vieilles étoffes, des morceaux de ferraille, des boutons d'uniforme, des boîtes de conserve vides et des choses dont il serait impossible de dire la nature et la provenance, celui-là est le pivot d'une véritable cohue. Le travail de ce réparateur de babouches passionne au plus

haut point les populations, mais il n'y a que quelques vieilles femmes auprès de ce bossu qui rapetasse des cafetans d'hommes ; on se bouscule autour du vendeur de sauterelles, nul ne s'arrête devant le marchand de fèves grillées. Pourquoi ? Mystère, car ni à l'un ni à l'autre on n'achète rien, ce n'est donc pas au hasard du commerce qu'il faut attribuer ces engouements.

Un peu plus loin, voilà des bateleurs du Souss, des charmeurs de serpents ; il y a les danseurs chleuh, minces adolescents vêtus de longues robes bleues sous une sorte de chemise de mousseline retenue par une ceinture de femme ; à leur côté pend un poignard et une boîte d'argent ; ils sont fardés et leurs yeux sont agrandis par le kohl ; deux tresses noires leur descendent dans le dos ; sur une musique criarde, ils tournent en rond avec un léger mouvement des chevilles et des hanches et de brusques sursauts.

Près d'un mur bas, celui où jadis on fichait les têtes des condamnés, des gens de toute sorte se pressent, le cou tendu ; il y a des nègres, des chameliers, des juifs du mellah, des meskines, d'opulents marchands aux djellabas impeccables, aux turbans minutieusement plissés ; ces gens ne regardent pas, ils écoutent. En effet, accroupi à terre, un vieillard crasseux, à la barbe maigre nourrie de poussière, débite sur un ton de psalmodie un conte interminable.

Celui qu'il récite en ce moment est l'histoire de la boule d'or de la Koutoubia, une de ses narrations favorites, dont l'intérêt redouble d'être évoquée ici, au pied même du haut minaret qui domine Marrakech de ses trois boules rutilantes au soleil.

La Koutoubia est une tour carrée de sept étages qui mesure soixante-sept mètres cinquante de haut et douze mètres cinquante de côté. Trois minarets semblables existent de par le monde : ce sont, avec la Koutoubia, la Giralda de Séville et la tour Hassan de Rabat. Des trois

minarets, c'est celui de Marrakech qui a conservé le plus fidèlement son aspect primitif.

El-Géber, l'architecte de la Giralda, avait été amené comme captif à Marrakech par le sultan Abou-Yousouf, connu dans l'Histoire sous le nom de Yakoub-el-Mansour.

Il avait apporté avec lui les plans de la mosquée sévillane et de sa tour imposante ; ceux-ci lui furent volés par un favori du sultan qui s'adjugea l'idée et proposa à El-Mansour de lui construire une mosquée digne de lui. Le souverain accepta avec enthousiasme, mais voici qu'El-Géber parvint à s'échapper de sa geôle, il dénonça l'imposteur. Le souverain, qui était juste, confondit son favori, rendit les plans à l'architecte et le chargea de bâtir l'édifice.

L'inauguration donna lieu à de grandes réjouissances. El-Géber fut définitivement libéré et, afin d'ajouter à l'éclat de la solennité, le favori voleur fut pendu tout en haut de la tour ; on prétend même que la potence que l'on voit à l'étage supérieur du minaret est celle qui servit à cette exécution. Chacun est libre de le croire ou de supposer plutôt que ce n'est qu'une hampe pour accrocher les étendards aux jours de fête.

Le minaret de la Koutoubia - la mosquée s'appelle ainsi parce qu'elle était entourée de boutiques de libraires, les Kétébiin, qui l'enserraient de toutes parts - avait pour couronnement trois boules de cuivre doré percées d'une tige et dont le volume allait décroissant de bas en haut. Ce sont ces boules brillantes dont le vieux conteur de la place Djema-el-Fna débitait la légende devant un auditoire subjugué. Et voici à peu près ce qu'il disait :

À l'époque où Yakoub-el-Mansour, le puissant sultan, faisait édifier la Koutoubia et où cet édifice était presque terminé - il n'y avait plus qu'à placer sur le faîtage les trois boules de cuivre - une jolie femme pleurait dans le harem du souverain. Cette jolie femme était la sultane Aïcha. Aïcha était belle au-delà de toute expression humaine. S'il avait été donné à un homme de contempler son visage dévoilé, il

serait devenu fou d'admiration à la vue de tant de perfection. Sa peau avait la blancheur du lait, ses yeux, la douceur caressante de ceux des gazelles, l'arc de ses deux sourcils était dessiné d'un même trait pur, les roses de ses joues faisaient honte à celles que l'on cultivait dans les jardins du sultan.

Cette beauté ravit El-Mansour ; il avait aimé Aïcha jusqu'aux limites de la passion humaine. Il lui avait fait don de tout ce qui peut plaire à une femme, la parer et l'orner ; de lourds bracelets d'or encerclaient ses poignets et ses chevilles ; des bagues d'or scintillaient à ses doigts ; ses colliers en boules d'or descendaient en dix rangs sur sa poitrine ; d'or étaient les ceintures qui marquaient sa taille flexible ; d'or, les ornements qui rehaussaient sa chevelure d'ébène. Les pierres les plus rares, celles qui brillent comme des morceaux de feu durci, celles qui ont le doux éclat des lunes d'été, celles qui clignent comme des étoiles, étaient enchâssées dans ses bijoux.

Aïcha était heureuse. Elle ne se réjouissait pas tant de la beauté de ces présents que de la pensée que chacun d'eux était un gage de l'amour de son maître et seigneur. Et puis - car le cœur des hommes est aussi changeant que le vent qui soulève les sables du désert - une autre femme enchaîna sa tendresse. Il se prit à aimer Djama, à la face de suie, aux yeux vairons, à la démarche bancal.

La pauvre Aïcha se sentit abandonnée.

Sa vieille nourrice lui vint dire :

— Maîtresse, les mauvais génies ont détourné vers l'indigne Djama les pensées du seigneur ; il nourrit en son cœur le dessein de te répudier pour épouser cette fille de la nuit. Cette lune même verra se consommer ta disgrâce et son triomphe.

— Hélas ! sanglota la pauvre sultane, je suis résignée à mon triste sort ; lorsque mon maître bien-aimé le commandera, lorsque, par trois fois, ainsi que l'exige le

Livre, il m'aura répudiée, je retournerai confuse dans la maison de mon père.

— Ya Aïcha, continua la vieille, il ne suffit pas à cette mauvaise, à cette indigne, à cette fille de pourceaux de prendre ta place dans la demeure du seigneur ; elle exige encore que le maître lui donne les merveilleux bijoux dont il t'avait fait présent et dont elle veut parer sa laideur.

À ces mots, la résignation d'Aïcha fit place à la colère ; elle fut révoltée à l'idée que ces souvenirs de jours de bonheur seraient remis à une autre et elle calcula comment, tandis qu'il en était temps encore, elle pourrait les soustraire à cette profanation.

Elle s'aperçut très vite combien il serait difficile d'empêcher le sultan de réaliser ses projets. Aidée par sa nourrice, elle chercha en quelle cachette secrète elle pourrait les celer. Aucune ne lui parut suffisamment sûre. Les confier à quelqu'un ? Mais qui donc se chargerait d'un dépôt aussi compromettant ?

— Maîtresse, dit enfin la nourrice, il y a près de la nouvelle mosquée un homme plein de sagesse et qui certainement trouvera le moyen de te servir.

— L'âge te fait radoter, pauvre mère, dit tristement la sultane. En quel homme sur terre puis-je avoir confiance ? Il n'est pas un habitant de Marrakech qui ne sache que le fait de garder un pareil secret peut lui coûter la tête ; il s'empressera d'aller raconter à mon seigneur ce que je lui aurai révélé et ma vie ne tiendra plus qu'à un fil.

— Ya Aïcha, répliqua la nourrice, je sais ce que je dis, celui dont je te parle se nomme Bouchaïb, on l'appelle El-Meskine, car c'est un pauvre et, pourtant, il manie tous les jours autant d'or qu'en compte pendant sa vie le marchand le plus favorisé des souks.

— Comment est-il si pauvre maniant tant d'or ? s'étonna la princesse.

— Je dois te dire, maîtresse, qu'il est fondeur d'or. On lui apporte ces métaux précieux afin qu'il les transforme dans

ses creusets et il ne lui reste que peu de chose de ces trésors après les doigts ; il n'a affaire qu'aux gens opulents et chacun sait que plus un homme est fortuné, moins il est généreux.

— Et pourquoi affirmes-tu que ce Bouchaïb me gardera le secret et que, étant pauvre, il n'ira pas le vendre pour quelques piécettes ?

— Parce qu'il est mon neveu, ya Aïcha, le fils de ma sœur, et qu'il ne voudra rien faire qui me puisse contrister. Je répons de sa discrétion sur ma tête.

— Fais-le donc venir, mère, et je me confierai à lui.

— Il sera ici demain soir, dit la nourrice.

— Pourquoi pas ce soir même ?

— Ya Aïcha, gémit la vieille femme, toute jeune que tu es, c'est toi qui perds la raison et ta douleur t'égare ; crois-tu que je veuille introduire Bouchaïb secrètement dans la maison de ton maître, de telle sorte que les espions que le sultan vénéré entretient autour de tes appartements aillent l'informer que tu reçois des visites clandestines ? Ce serait vouer à la mort toi-même et mon neveu, les deux seuls êtres que j'aime au monde.

— Ainsi, que feras-tu ?

— J'irai, demain matin, porter ostensiblement chez Bouchaïb un de tes bracelets à réparer et le soir il rapportera son travail fait.

— Tu as raison, mère, c'est ainsi qu'il faut agir ; mais penses-tu que ton neveu consentira à se charger d'un si dangereux dépôt ?

— Je sais qu'il est ingénieux et qu'il y a plus de ressource dans la dernière phalange du petit doigt de son pied gauche qu'il n'y en a dans toutes les cervelles des vizirs de ton seigneur réunis.

— Une question encore, mère, qu'est-ce qui le déterminera à me servir ?

— Son affection pour moi et puis...

— Quoi donc ?

— Je t'ai dit que c'est un pauvre. Or, il meurt d'amour pour Rhana, la fille d'un tisserand du souk, et, faute de pouvoir donner une dot à son père, il ne peut l'épouser. Des années s'écouleront avant qu'il amasse par son travail de quoi obtenir celle qu'il aime et peut-être, alors, sera-t-elle mariée à un autre. Serait-il le plus obtus des hommes et le moins brave, que l'amour lui donnerait courage et ingéniosité.

Aïcha battit des mains.

— Sois certaine, ô mère, qu'il recevra un salaire plus que suffisant pour payer la dot de Rhana. J'ai confiance maintenant, car rien n'est impossible à l'amour.

Le jour suivant fut un jour de désolation pour l'infortunée Aïcha. Elle savait que l'on pressait les préparatifs de la fête qui devait marquer l'achèvement de la Koutoubia ; elle ne vit son mari qu'un instant, mais, à son regard, elle reconnut que sa résolution était prise et qu'il n'attendait qu'une occasion pour la répudier par trois fois et pour épouser l'affreuse Djama.

Vers le soir, parut la nourrice accompagnant un garçon jeune et bien tourné, mais dont la djellaba n'était qu'une loque qui criait sa misère. C'était Bouchaïb, le fondeur d'or.

Celui que l'on appelait El-Meskine - le pauvre - se prosterna devant la sultane sur le seuil de son appartement.

— Je te rapporte, dit-il bien haut, ô maîtresse, le travail que tu as daigné me confier ; j'espère qu'il sera selon ton cœur.



El-Meskine se prosterna devant la sultane.

Il tira de sa manche un bracelet qu'il tendit à Aïcha, celle-ci le prit, feignit de le considérer attentivement et s'écria :

— Tu as merveilleusement accompli cet ouvrage. J'ai hier brisé un collier, je veux que tu le ré pares. Viens.

Ces paroles ayant été prononcées afin de détourner les soupçons des espions qui devaient être aux écoutes, Aïcha attira Bouchaïb dans sa chambre de telle façon qu'on ne pût entendre ce qu'ils disaient. La nourrice demeura sur le seuil pour éviter toute surprise.

En quelques mots, la sultane dit à Bouchaïb ce qu'elle avait à lui dire et elle conclut :

— Je voudrais que tu caches mes bijoux dans un endroit si inaccessible que jamais on ne puisse les retrouver. Pour prix du service que je te demande, je te donnerai un tel salaire qu'il te sera loisible, sur l'heure, de payer la dot de celle que tu aimes.

Une expression de ravissement passa sur les traits mélancoliques du pauvre fondeur, puis il s'abîma pendant quelques instants dans ses réflexions. Enfin, il parla :

— Maîtresse, il y a quatre éléments auxquels un trésor peut être confié, à savoir : la terre, l'eau, l'air et le feu. La première idée qui vienne à tout esprit est d'enfourer tes richesses dans le sein de la terre.

— Oui, en effet, dit Aïcha, tu as raison.

— C'est une idée insensée. Le sultan Yakoub - sur lui la bénédiction ! - possède assez d'esclaves, assez de soldats, assez de captifs pour faire retourner le sol entier de l'empire fortuné du Maghreb et le trésor sera retrouvé.

— Je n'y avais pas songé.

— Il y a l'eau. On peut jeter le trésor dans un de ces oueds qui, en plein été, ne s'assèchent pas, ou dans un lac, même dans la mer.

— Ce serait préférable.

— Ce serait folie. Le sultan Yakoub-el-Mansour - qu'Allah le conduise par la main ! - peut ordonner à des plongeurs

d'explorer les oueds, les lacs ou la mer. Ils retrouveront le trésor.

— Mais alors ?

— Il reste le feu et l'air et, si tu m'en crois, c'est à eux que nous confierons tes richesses.

— Comment cela ?

— Par le feu, je fondrai tes bracelets, tes bagues, tes colliers, tes ceintures, tes diadèmes, j'en ferai une boule et, dans cette boule, j'enfermerai les gemmes et les pierres précieuses qui sont enchâssées dans tes bijoux. Cette boule, je la confierai à l'air.

— À l'air ?

— Oui. Trois boules de différentes grosseurs viennent d'être plantées sur le nouveau minaret que le sultan - sur lui la miséricorde ! - a fait édifier. Je façonnerai l'or de tes bijoux de façon à en faire une boule semblable à la plus petite de celles qui se dressent fièrement vers le ciel ; durant la nuit, je la substituerai à sa sœur de cuivre et personne, jamais, ne soupçonnera que l'air cache les biens de la sultane.

Cette proposition plut à Aïcha. Elle remit à Bouchaïb une cassette qui contenait tous les présents que lui avait offerts son seigneur et maître, et, en outre, elle lui donna un prodigieux salaire qui mit la joie dans son cœur. Lui, façonna les bijoux comme il avait dit et, secrètement, il substitua la boule d'or, farcie de pierres précieuses, à la boule de cuivre creuse, la plus petite des trois qui somment la Koutoubia.

Après les fêtes de l'inauguration de la mosquée, Yakoub-el-Mansour, ayant montré sa générosité à l'architecte El-Géber en le libérant et en faisant sa fortune, ayant montré sa justice à son favori en le faisant pendre, montra sa versatilité en épousant Djama, la laide, et en répudiant par trois fois la belle Aïcha.

Il voulut - que le Rétributeur l'absolve de cette iniquité ! - la dépouiller des cadeaux qu'il lui avait faits. Il ne put les trouver. On fouilla le palais, les maisons de la ville, celles des

riches et celles des pauvres, on plongea dans les oueds, les lacs, la mer même. Ce fut en vain.

Pendant ces recherches, la triste Aïcha avait regagné la maison de son père. Bouchaïb, heureux, avait épousé Rhana, celle qu'il aimait.

Nous ne dirons pas ce qu'il advint de l'un et de l'autre, car il ne leur arriva que ce qui, de toute éternité, était écrit. Dans la demeure de son enfance la sultane goûta le repos de l'âme que le Miséricordieux accorde à ceux qui ont le cœur pur et, sur son trône, le sultan éprouva les ennuis d'un homme marié avec une calamiteuse Et voilà pour eux.

Le trésor de l'infortunée sultane est, depuis des siècles, resté caché dans l'air à l'endroit le plus en vue de Marrakech, la cité rouge.

Des ouvriers, qui ont réparé le toit de la haute tour, affirment que la troisième boule ne rend pas le même son creux que les deux autres. Disent-ils vrai ou connaissent-ils la légende d'Aïcha, l'épouse malheureuse de Yakoub-el-Mansour ? Seul le sait Celui à qui rien n'est dissimulé.



La rose de Sidi Bel-Abbès



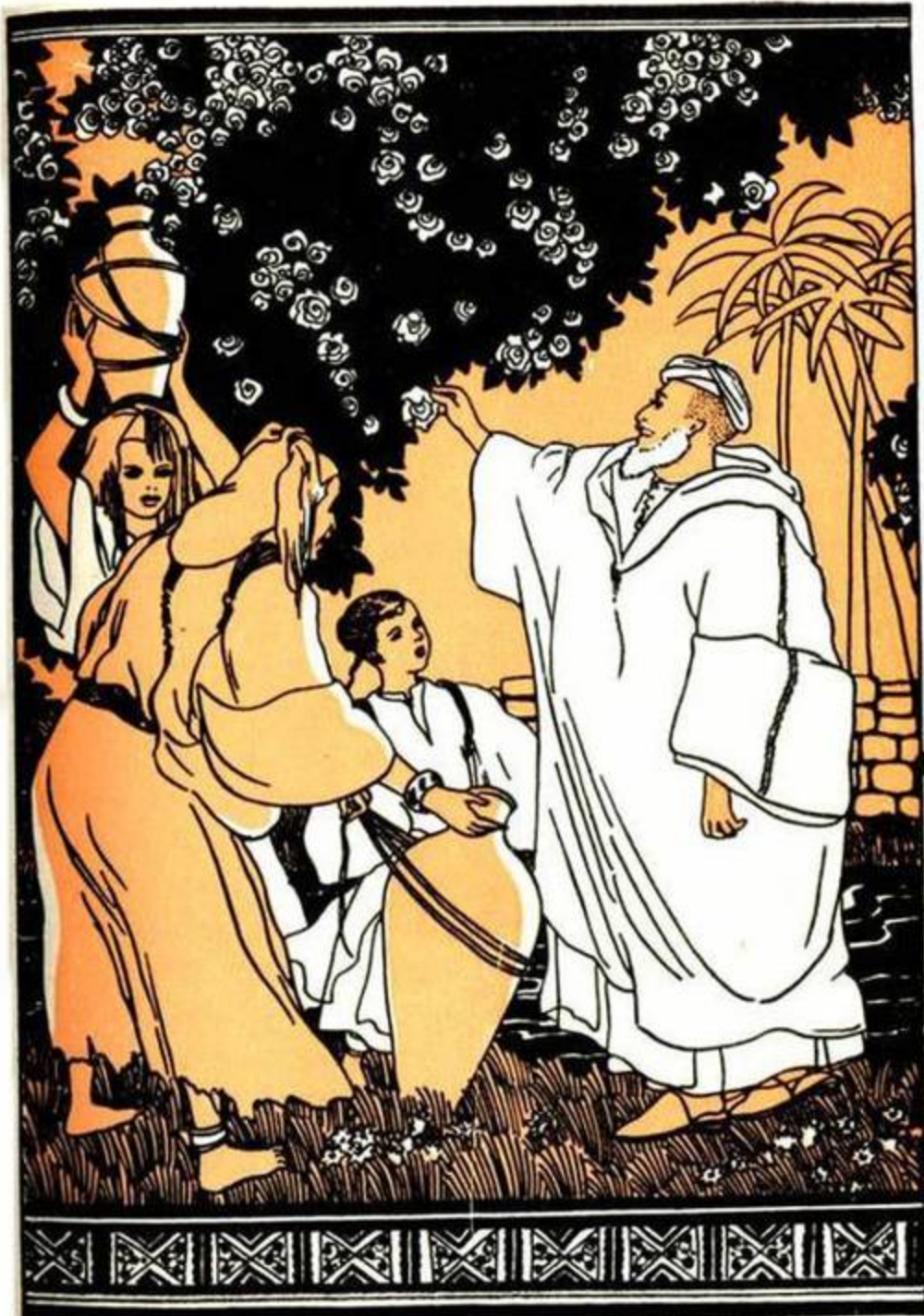
ARMI les saints qui protègent Marrakech, la capitale du Sud, et ils sont nombreux, il faut faire une place de choix à Sidi Bel-Abbès dont la kouba se trouve dans cette cité. D'autres, du reste, s'élèvent, paraît-il, ailleurs et, à ceux qui diront qu'un homme, fût-il saint, ne saurait avoir plusieurs sépultures, nous répondrons que toute science vient de Dieu - qu'il soit glorifié ! - et nous passerons.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe à Marrakech, non loin de cette admirable Bahia qui fut le palais du vizir Ba-Ahmed, demeure aussi belle que son maître était laid, aussi souriante qu'il était renfrogné, aussi claire qu'il était sombre, il existe, disons-nous, près de la Bahia, une maison fort médiocre d'aspect qui n'aurait aucun intérêt si elle ne possédait pas son jardin.

« Eh ! quoi, ce jardin ! direz-vous ; un enclos de quelques mètres carrés où poussent trois orangers, un figuier rabougri et deux cactus, vous n'allez pas prétendre qu'il y a lieu que l'on s'y arrête ! »

Si vous parlez ainsi, c'est que votre cœur ne sait pas discerner la vérité de l'apparence et que vous attachez à l'aspect extérieur des choses une importance qu'il n'a pas. Voyez ce chérif qui passe, sordide dans ses haillons et traînant dans la poussière des savates qui n'ont ni forme ni

couleur. À sa rencontre vient, porté par une mule superbement harnachée, un des principaux marchands de la cité ; sa fortune est si grande qu'il ne la connaît pas lui-même. Il a aperçu le chérif et voilà qu'il descend de sa monture, bien que son ventre d'homme riche lui rende cet exercice pénible ; sans crainte de souiller sur le sol poudreux ses belles babouches jaunes, de froisser sa djellaba en mousseline fine comme la toile de l'araignée, il s'approche du misérable et il lui baise l'épaule, car il a reconnu sous ses loques un descendant du Prophète - sur lui la bénédiction !



Il étendit la main et cueillit une petite rose.

Ainsi va-t-il de ce jardin qui vous paraît lamentable.

Lorsque Sidi Bel-Abbès vivait à Marrakech, il se promenait volontiers dans cet enclos, qui, alors, était plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui, qui contenait des arbres en grand nombre et qu'embaumaient des fleurs aux tons variés, aux senteurs pénétrantes, en particulier des roses, qui n'avaient rien à envier à celles que l'on cultive à Ispahan.

Une fontaine coulait dans ce jardin, elle y coule encore ; l'eau en est un peu grise ; au temps dont nous parlons, elle était, paraît-il, limpide et pure. Le saint aimait à s'asseoir auprès d'elle, il entendait son doux murmure qui accompagnait sa pensée et cette pensée n'était même pas troublée par le caquetage des femmes.

Un jour, comme Sidi Bel-Abbès était assis à sa place habituelle, les yeux fermés sur sa méditation intérieure et paraissant ainsi dormir, cinq ou six femmes, la cruche sur l'épaule, vinrent chercher de l'eau de la fontaine. Elles aperçurent le saint.

— Tu vois, mère, dit l'une des plus jeunes à une vieille, la doyenne du petit groupe, celui-ci qui sommeille sur cette pierre, c'est Sidi Bel-Abbès, le marabout, celui dont on ne compte plus les miracles.

La vieille était raisonneuse et incrédule.

— Celui-ci, ce gros paresseux qui dort tandis que je travaille, celui-ci serait un saint ! Il ferait des miracles ! À d'autres.

Bel-Abbès qui, nous le savons, ne dormait pas, entendit ces propos et il ouvrit les yeux ; un sourire de bonté éclairait sa face.

— Mère, prononça-t-il de sa voix harmonieuse, elle a raison, je suis celui qu'elle dit. Il ne faut point contredire son prochain sans motif ni juger sur les apparences.

Les femmes furent troublées d'entendre le saint personnage se mêler à leur conversation ; seule la vieille ne se laissa pas démonter.

— Il est possible, dit-elle, que tu sois Sidi Bel-Abbès, mais si vraiment tu fais des miracles, ajoute donc un peu d'eau à ce vase qui est plein jusqu'au bord sans qu'il en tombe une seule goutte.

Tout en parlant, elle avait rempli à la source un bol de terre, de telle sorte que l'eau affleurait les bords ; il était vraiment impossible d'en mettre davantage sans qu'il s'en répandît.

Le thaumaturge sourit. Il étendit la main et cueillit une petite rose, il en brisa la tige au ras du calice et plaça tout doucement la fleur à la surface de l'eau ; puis, de ses doigts trempés dans la fontaine, il laissa tomber quelques gouttes sur la rose.

— Tu vois, mère, que le vase n'a pas débordé.

Ainsi faisait Sidi Bel-Abbès lorsqu'il vivait à Marrakech, la capitale du Sud.



La rose de Tanger



DANS une des plus somptueuses demeures de Tanger-la-Bleue vivait, en l'an 1490, une jeune fille belle jusqu'à la limite de la beauté qui s'appelait Zoraima. Son père était Moulay Mohamed, seigneur bénin, riche et plein de vertus qui appartenait à l'illustre maison des Abencérages dont une des branches était allée s'asseoir par-delà le détroit sur le trône de Grenade-la-Magnifique.

Or un jour d'entre les jours, il arriva de la terre d'Espagne une ambassade. Boabdil, roi de Grenade l'éclatante, demandait la main de sa cousine Zoraima, l'incomparable princesse. Certes, c'était un beau rêve pour celle-ci et, cependant, lorsqu'elle apprit la nouvelle, un peu de chagrin vint habiter son cœur. Elle s'en fut méditer dans le jardin de la maison de son père ; elle erra au milieu des rosiers dont les fleurs formaient un parterre enivrant de senteurs.

— Roses, jolies roses, vous que j'aimais contempler le matin lorsque la rosée mettait ses perles sur vos pétales, vous que je respirais à midi quand les rayons du soleil vous faisaient exhaler votre plus pénétrant parfum, vous sur qui je me penchais le soir quand, prêtes à vous endormir, vous fermiez vos corolles, ne vous reverrai-je donc plus ?

Adonc vivait dans la demeure de Moulay Mohamed une vieille femme, pauvre parmi les pauvres et que le seigneur avait recueillie par charité. Elle avait, disait-on, le don

précieux et redoutable de savoir lire dans le livre du Destin ce qui, de toute éternité, y est inscrit. Comme la princesse versait des larmes à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à quitter, la pauvre femme - Aïcha, tel était son nom - surgit devant elle.

— Ya Aïcha, murmura Zoraima en apercevant la vieille, peux-tu me dire si mon départ apportera dans ma vie bonheur ou infortune ?

Longuement la pauvre contempla les traits délicats de l'adolescente et enfin elle parla :

— Ô toi, ma maîtresse, toi la fille de mon bienfaiteur, je puis lire quelle sera ta destinée, mais il m'est interdit de te révéler ce que le Miséricordieux cache à ses créatures.

Ayant dit, elle cueillit une rose, la plus rouge et la plus odorante du parterre. Elle la tendit à la princesse et continua :

— Prends cette fleur, ô Zoraima, prends-la et conservera avec soin. Tant que le malheur ne t'atteindra pas, cette rose restera fleurie, mais le jour où le Destin te sera contraire, alors elle se fanera.

Zoraima se mit en route pour Grenade au milieu d'une nombreuse escorte de serviteurs. Parmi les présents fastueux qu'elle emportait, la rose de la pauvre avait la meilleure place, pressée contre son sein, dans un coffret de santal.

Après une navigation favorisée par une brise clémente et une chevauchée sans encombres, la princesse arriva à Grenade. Elle fut émerveillée par cette ville aux mille tours, aux édifices incomparables, par l'Alhambra, le Généralife, l'Alcazar et par ce ciel magique dont un poète a écrit : « Le Paradis, c'est la part du ciel qui est au-dessus de Grenade. »

Dans une des salles de l'Alhambra aux murs revêtus de marbre et d'or, avec ses tapis luxueux, ses entassements de coussins bleus et roses, dans l'atmosphère lourde de la fumée des cassolettes, Zoraima vit pour la première fois Boabdil.

Il lui sembla que son cœur cessait de battre à la vue de ce frêle jeune homme au teint pâle, aux grands yeux de velours, dont les gestes harmonieux étaient aussi gracieux que ceux d'une femme. Celui-là donc lui était destiné pour époux.

Les jours s'enfuirent rapides comme le vol de l'hirondelle. Le bonheur de la princesse était si grand qu'elle avait peine à se l'imaginer. Dans le coffret de bois de santal, la rose de Tanger s'épanouissait.

Au milieu de ces félicités, des nouvelles mauvaises parvinrent jusqu'à l'Alhambra. Ferdinand, roi d'Aragon, et son épouse Isabelle, reine de Castille, avaient résolu de s'emparer de Grenade pour arracher aux Maures le dernier lambeau de terre - le plus beau - qu'ils détenaient dans la péninsule.

Assis à côté de son épouse sur le divan profond de sa chambre, le sultan manifestait sa confiance.

— Cette cité est imprenable. Nous ne risquons rien derrière sa triple enceinte que défendent trente mille de nos soldats.

Les gens de guerre des Rois Catholiques étaient au nombre de cinquante mille. Il y avait parmi eux la fleur de la chevalerie de toutes les Espagnes. Le premier assaut que cette armée livra à Grenade fut repoussé, les guerriers chrétiens tournèrent le dos aux remparts de la ville et dévalèrent dans la plaine.

— Je t'avais bien dit, murmurait Boabdil à l'oreille de Zoraima, que la Croix ne prévaudrait pas contre le Croissant.

Cependant Ferdinand avait regroupé ses hommes d'armes. Sur la colline qui fait face à l'Alhambra il avait établi son camp ; ce camp fut entouré de murailles, de fossés profonds. Petit à petit les trefs et les tentes de toile furent remplacés par des maisons de pierre et le camp devint une ville qui prit le nom de Santa-Fé.

Des renforts arrivèrent de Castille ayant à leur tête la reine Isabelle.

— Nous détruirons cette place des Chrétiens, annonçait Boabdil ; nous massacrerons les chevaliers et nous planterons leurs têtes sur les terrasses de notre palais.

Dans l'espace qui séparait Santa-Fé de Grenade, les guerriers maures et les guerriers espagnols se livraient de sanglants combats. La victoire ne couronnait pas toujours les armes des fidèles du Prophète.

Comme la guerre durait, Zoraima se décourageait parfois. Elle se retirait au fond de ses appartements et elle ouvrait le coffret : la rose de Tanger fleurissait plus fraîche que jamais.

Les Chrétiens changèrent de tactique. Au lieu de mener des assauts contre les remparts, ils coupèrent les routes qui conduisaient à Grenade ; ils dévastèrent les jardins et les champs qui lui faisaient une ceinture de verdure. L'hiver étendit ses frimas sur le pays fortuné et, avec l'hiver, la famine fit son entrée dans la ville.

— Aie confiance, ô ma bien-aimée, répétait le sultan. Nos frères d'Afrique ne tarderont pas à nous apporter du secours et les Chrétiens seront balayés bien loin de ces contrées.

Des fenêtres de l'Alhambra, Zoraima pouvait contempler Santa-Fé qui grouillait d'une martiale animation. Si ce spectacle la chagrinait, vite elle allait respirer la rose rouge dont l'éclat ne se fanait pas.

Aucun secours ne venait d'Afrique ; les rigueurs du froid dont souffraient tant les Maures semblaient laisser les Chrétiens indifférents.

Dans Grenade, la faim, les maladies, les intempéries décimaient la population. Des cris de haine montaient contre le roi et parvenaient jusque derrière les murs de son palais.

Boabdil compatissait à la misère de son peuple, pourtant il ne savait que faire pour le soulager. Était-il possible de s'attaquer avec ses soldats exténués à la puissance sans cesse accrue des adversaires ? Lorsque le sultan confiait ses angoisses à Zoraima, celle-ci mettait autour de son cou ses beaux bras blancs et elle lui disait à l'oreille :

— Le Rétributeur ne t'envoie ces épreuves qu'afin que ta gloire soit plus éclatante au jour du triomphe.

Elle-même puisait son courage et sa force dans la contemplation de la rose de Tanger.

Lorsque les privations eurent parachevé leur œuvre, lorsque la ville ne parut plus habitée que par des fantômes de citoyens, le roi Ferdinand et la reine Isabelle déchaînèrent l'assaut suprême. Le canon tonna et les boulets vinrent frapper les murailles et les tours, une brèche s'ouvrit dans le rempart.

— Ô toi, ma sultane, dit Boabdil, toi le soleil de mes jours, le miel de mes lèvres, dois-je laisser l'implacable ennemi envahir cette cité, porter dans ses maisons endeuillées le fer et le feu, dois-je permettre que mes pauvres sujets soient passés au fil de l'épée ? Ne vaut-il pas mieux que je cède au vainqueur, que j'abandonne mon trône et mon pouvoir afin que ces infortunés ne soient pas privés de la lumière du jour ?

— Mon cher cœur, répliqua Zoraima, tes paroles sont dignes de ta sagesse et de ta bonté. Si, au prix de ton trône, tu peux racheter la vie de ces malheureux, sacrifie-toi, nous serons aussi heureux l'un près de l'autre dans une modeste maison que dans ce beau palais.

Ce jour-là la rose de Tanger donna son plus merveilleux parfum.

Entre les Rois Catholiques et le sultan, un traité fut signé. Boabdil résignait le diadème et remettait son royaume entre les mains des conquérants afin que le sang de ses sujets ne fût pas répandu plus encore.

Eux pourtant, les Croyants, lorsqu'ils apprirent que l'acte était scellé, que l'indépendance de Grenade avait vécu, s'indignèrent et s'emportèrent. Toute la ville, secouant sa torpeur, se précipita sur les places, dans les mosquées.

— Jamais, criaient les citoyens, nous n'accepterons de subir le joug des Chrétiens. Libres nous sommes, libres nous voulons rester.

— Nous sommes trahis, hurlaient les fanatiques. Notre roi nous a livrés. Égorgeons le traître.

Tous ceux qui étaient encore valides, qui pouvaient porter une arme ou un bâton, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, grimpèrent le long de la pente qui mène à l'Alhambra. Leurs voix étaient faibles, mais réunies elles formaient une grande rumeur.

— À mort Boabdil ! À mort le traître !

Le roi, enserrant la taille de Zoraima, regardait monter cette foule furieuse.

— Hélas ! soupirait-il, c'est pour eux que j'abandonne l'héritage de mes ancêtres, ce royaume resplendissant, ces demeures inimitables, ces jardins, ces jets d'eau et tous mes biens.

— Non pas tous, répondit doucement la princesse, puisque je te reste.

Boabdil, n'emmenant avec lui que sa femme, sa vieille mère Aya et quelques serviteurs fidèles, quitta le palais par un passage secret. Le souterrain creusé dans le roc conduisait jusqu'à la vallée. Quand le roi avec sa petite escorte en déboucha, il tomba au milieu de guerriers chrétiens.

Ceux-ci emmenèrent les fugitifs jusqu'à la maison qu'occupaient les Rois Catholiques. Ferdinand se leva à l'approche du souverain déchu. Il lui donna l'accolade. Isabelle baisa Zoraima sur la joue.

Pour la dernière fois les honneurs royaux furent rendus à Boabdil, puis on fit avancer les chevaux qui devaient l'emporter en exil avec les siens.

La troupe minuscule se hâta, craignant de rencontrer des ennemis moins généreux.

Quand le prince détrôné arriva à Padul, un sommet d'où la vue s'étend jusqu'à Grenade, il se retourna. Il contempla un instant les tours, les murailles et cette ville étagée sur la colline et, tout en haut, l'Alhambra et le Généralife, et il pleura.

Sa vieille mère Aya haussa les épaules :

— Tu fais bien de pleurer, ô mon fils, dit-elle, tu fais bien de pleurer comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme.

Au contraire Zoraima sourit à son époux et elle ouvrit devant lui le coffret de santal pour qu'il pût voir la rose de Tanger doucement épanouie.

Ce fut un triste retour que celui du dernier des Abencérages sur la terre africaine. Boabdil avec Zoraima s'enferma dans un modeste logis. À peine osait-il sortir, craignant les regards de mépris ou de pitié que lui jetaient les Croyants. N'aurait-il pas dû combattre jusqu'au bout, faire tuer les guerriers jusqu'au dernier et s'ensevelir sous les ruines de son palais ?

Il n'avait rien emporté de ses trésors, personne ne lui venait en aide et sa maison était si pauvre qu'il ne possédait pas un seul esclave pour le servir.

L'humiliation et le chagrin ont raison des tempéraments qui ne sont pas bien trempés, et ce que n'a pu faire la grande douleur, les constantes vexations y parviennent. Peu à peu l'ancien maître de Grenade se détournait de son épouse qu'il voyait s'adonner aux ouvrages serviles.

Un jour - que le Très-Haut lui pardonne sa faute - Boabdil se présenta devant Zoraima et il lui dit :

— Je ne puis plus vivre ici. Je m'en vais vers les régions du soleil levant, celles où naquirent nos ancêtres.

— Bien, mon aimé, je t'accompagne et je t'accompagnerai, dusses-tu aller au bout du monde.

Le sultan détrôné secoua la tête :

— Non, Zoraima, tu ne viendras pas avec moi. Tu retourneras dans la maison de ton père où tu vivras entourée de richesse et de respect.

— Pourquoi ne t'accompagnerais-je pas, mon seigneur ?

Boabdil baissa la voix :

— Parce que je ne t'aime plus.

Lorsque le dernier des Abencérages s'en fut allé vers sa destinée, après avoir prononcé par trois fois la formule de répudiation qui permettait à la princesse d'épouser un autre mari, Zoraima se retira tout en larmes dans sa chambre et, selon son habitude, elle ouvrit le coffret en bois de santal. La belle rose rouge n'était plus qu'une petite boule jaunâtre qui tombait en poussière.

La rose de Tanger venait seulement de se faner.



La nef de la princesse blanche



Les poteries de Safi ont de tout temps été célèbres au Maroc. Les touristes, qui maintenant se rendent aussi sûrement et aussi paisiblement dans cette cité, jadis possession portugaise, que l'on va à Orléans ou au Havre, ne manquent pas d'en rapporter quelques-uns de ces vases modelés à l'aide d'un tour mû au pied, faits de fine argile et cuits dans des fours chauffés au charbon de bois.

Pour une personne tant soit peu au courant des coutumes marocaines, ces poteries offrent une remarquable singularité : alors que, par stricte obéissance aux préceptes du Coran, les artistes marocains évitent toujours la représentation de la figure humaine, les potiers de Safi se plaisent à peindre sur leurs vases une femme debout à la proue d'un navire. Ce navire a la forme d'une caravelle portugaise et il cingle, toutes voiles dehors, vers une falaise que domine une forteresse. Si vous demandez une explication, on vous répond :

— C'est la nef de la Princesse blanche.

Nous n'apprendrons pas au lecteur qu'au début du seizième siècle le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, donna l'ordre à l'amiral dom Garcia de Mello de s'emparer de Safi. C'est de l'histoire, mais l'histoire néglige de nous informer des raisons de cette décision.

Le souverain de Safi, Abd-er-Rahmane-Ibn-Pharaoun, avait été assassiné par Ali-ben-Ouchmane qui s'était emparé de son trône. Ainsi que le voulait l'usage et la prudence, Ali-ben-Ouchmane avait fait mettre à mort tous les enfants de feu Abd-er-Rahmane, lequel en avait douze. Les serviteurs de l'usurpateur, soit qu'ils fussent négligents, soit qu'ils ne connussent pas exactement le chiffre de la progéniture du défunt roi, oublièrent d'égorger le plus jeune des fils d'Abd-er-Rahmane ; celui-ci, errant dans le pays, fut recueilli par un pauvre potier qui, ému de pitié par cet enfant de douze ans - l'âge exact d'un petit garçon qu'il avait perdu - le fit passer pour son fils et l'éleva sous le nom de Hamza.



Les poteries qu'il fabriquait faisaient l'admiration de tous.

Non seulement le brave homme sauva la vie du fils de son maître légitime, mais encore il lui apprit la manière de la conserver en lui inculquant la pratique de son art.

Hamza était si adroit, avait tant de goût, que bientôt il surpassa en habileté son père adoptif ; les poteries qu'il fabriquait faisaient l'admiration de tous. Sa réputation était telle qu'elle avait passé les mers et, lorsqu'il venait des voyageurs portugais, ils ne manquaient jamais de se faire indiquer l'échoppe de Hamza et de lui acheter quelques-uns de ses chefs-d'œuvre.

Un capitaine portugais, ayant relâché dans le port marocain, fit l'acquisition chez le potier de Safi d'un vase merveilleux qui l'emportait en beauté sur tous les autres vases comme le soleil fait pâlir les étoiles. Le Portugais avait payé cet objet un bon prix, car Hamza lui avait affirmé, et c'était la pure vérité, qu'il n'en avait pas fabriqué d'autre de cette sorte et que c'était là une pièce unique. À son retour dans sa patrie, le capitaine fit don de son acquisition à la reine qui la plaça dans son oratoire où toute la cour venait l'admirer.

Le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, n'avait qu'une fille, Isabelle, belle d'une beauté radieuse, douce d'une douceur angélique et fiancée à un jeune chevalier qui se nommait dom Luis.

Peut-être dom Luis, simple gentilhomme, n'était-il pas tout à fait l'époux qui convenait à la fille d'un roi, laquelle eût pu choisir un mari parmi les fils de souverains, mais Isabelle aimait Luis et Luis aimait Isabelle, et cet amour était si grand, si profond, si magnifique, qu'Emmanuel le Fortuné avait consenti à leur prochain mariage.

Ceci n'avait pas été sans mettre en fureur dom Manuel, un cousin du roi, qui, lui aussi, prétendait à la main de la princesse ; il arguait de sa naissance, de sa fortune, de ses alliances, pour chercher à évincer le fiancé agréé. Dom Manuel était immensément riche, ses biens dépassaient de beaucoup ceux du roi ; par contre, il était

aussi laid que dom Luis était beau, aussi ignominieux que dom Luis était noble et généreux et aussi faux et menteur que dom Luis était franc.

Dom Manuel, par ses armes ordinaires qui étaient la fourberie, la cabale et la calomnie, essayait de supplanter son rival dans l'esprit du roi et de la reine, ayant renoncé à l'atteindre dans celui d'Isabelle. Afin de couper court à ses bas agissements, les jeunes gens avaient résolu de se marier le plus tôt possible. Hélas ! voilà que leurs projets furent contrecarrés par un événement impossible à prévoir : la princesse tomba malade.

Les médecins les plus réputés furent appelés au chevet de la fille du roi ; ils disputèrent longtemps de sa maladie, les uns prétendirent y voir un désordre du foie, les autres de la rate, les autres du cœur, les autres des esprits subtils qui, du cerveau, se répandent dans les membres. Pendant ce temps, la pauvre princesse continuait à dépérir d'une langueur mystérieuse. Emmanuel le Fortuné se désolait et se lamentait ; dom Luis errait dans le palais comme une âme en peine. Chaque jour voyait empirer l'état d'Isabelle, si bien que l'on craignait constamment qu'elle ne passât.

Une nuit, elle eut un songe : la Vierge lui apparut et lui promit sa guérison à la condition qu'elle offrît à l'autel de l'oratoire de sa mère un deuxième vase en tous points semblable à celui que le capitaine portugais avait rapporté. Dom Luis, averti de cette vision, se mit à la recherche du navigateur ; il se fit renseigner sur les circonstances dans lesquelles il avait acheté à Hamza sa merveilleuse poterie et, une fois en possession des indications les plus précises, il s'embarqua sur une caravelle et fit voile pour Safi.

Trouver l'échoppe du potier incomparable n'était pas plus difficile à Safi que de découvrir à Lisbonne la cathédrale, la Sé illustrissime. Dom Luis vit donc Hamza ; il lui exposa la raison de son voyage et il ajouta :

— Je paierai le prix que tu voudras et au besoin je te donnerai tous mes biens, mais il faut que je rapporte ce vase

duquel dépend la vie de celle que j'aime et mon bonheur.

— Beau chevalier, répliqua Hamza, je ne te ferai pas payer plus que ne vaut mon temps ; je ne suis pas de ceux qui profitent du malheur d'un homme pour le dépouiller. Seulement, je te préviens : une telle œuvre exige bien des jours, des semaines et même des mois ; il te faudra attendre.

— J'attendrai, dit dom Luis.

— Ma maison est petite, ajouta le potier, et indigne d'un seigneur tel que toi ; cependant, s'il te plaît d'en user, je t'y donnerai volontiers l'hospitalité et tu pourras suivre ainsi les progrès de mon travail.

Le Portugais fut ravi de cette proposition ; il s'installa dans la demeure de Hamza et il resta des jours entiers à le voir pétrir l'argile et, à mesure que le vase prenait forme, il lui semblait que, là-bas, au palais de Lisbonne, la santé de doña Isabelle s'améliorait.

Les manières simples et cordiales du chevalier chrétien, ce que l'on savait de son histoire, l'amitié de Hamza, rendirent dom Luis sympathique dans le quartier des potiers, tous réunis sur une petite colline aux confins de la cité. Dom Luis vivait d'impatience et d'espoir.

Dom Manuel avait été, lui aussi, au courant du songe de la princesse, il avait connu le résultat des investigations faites par son rival. Il lui sembla qu'il possédait le moyen de le perdre et de triompher de lui. Si c'était lui, dom Manuel, qui rapportait le vase, le roi Emmanuel ne refuserait certainement pas de lui accorder la main de sa fille, surtout si dom Luis, pour une raison ou pour une autre, ne reparaisait pas. Il fréta donc à son tour une caravelle et partit secrètement pour la côte barbaresque.

Le rusé se garda bien d'aborder ouvertement à Safi ; son navire le déposa dans un petit port des environs, et de là, déguisé, il gagna la ville où régnait Ali-ben-Ouchmane, l'usurpateur. Grâce à son argent qu'il savait dépenser à propos, il acquit toutes les informations concernant Hamza.

Il sut que l'admirable artisan n'était pas le fils d'un simple potier, mais l'ultime rejeton d'Abd-er-Rahmane, le souverain assassiné.

Muni de ces renseignements, il s'en alla trouver le prince régnant.

— Salut à toi, dit-il.

— Salut, répliqua Ali-ben-Ouchmane en regardant avec méfiance ce visiteur qu'il ne connaissait pas. Qui es-tu ?

— Mon nom ne t'importe guère, je suis un seigneur portugais qui te veut du bien et qui a appris qu'un grand danger te menaçait dans ta ville même.

— Un danger ? s'écria l'usurpateur qui, n'ayant pas la conscience en repos, tremblait constamment pour son trône et pour ses jours.

— Oui, un péril grave. Ne sais-tu pas qu'il y a dans ton royaume un potier qui se nomme Hamza ?

— Je le sais, en effet, ce potier est un potier d'entre les potiers, et son travail est recherché même par les gens de ton pays.

— Eh bien ! cet habile homme n'est pas ce que tu crois ; il est le fils de Abd-er-Rahmane qui a échappé par mégarde à ta vigilance et qui conspire contre ta vie et ton règne glorieux. Un infâme, qui malheureusement appartient à ma nation - j'en rougis de honte - loge dans sa maison ; il l'aide à préparer un complot qui permettra au roi de Portugal de venir s'emparer de la ville de Safi, la bien gardée.

— Merci de cet avertissement, répliqua Ali-ben-Ouchmane, j'en ferai mon profit ; mais, si tu m'as menti pour quelque raison que j'ignore, ta tête paiera pour ta langue.

Ayant ainsi parlé, il ordonna d'enfermer dom Manuel dans la plus sûre de ses prisons. À son tour, il fit une enquête et s'il n'apprit rien, et pour cause, au sujet du prétendu complot, il sut, à n'en pas douter, le nom du père véritable du potier Hamza.

Néanmoins, de même qu'il y avait des bavards parmi les artisans et les petits marchands de la ville, il y avait des

indiscrets au palais. En cette conjecture, l'indiscret, ou plutôt l'indiscrète, était une jeune fille nommée Tilda, qui était servante chez les femmes d'Ali-ben-Ouchmane. Tilda aimait Hamza et celui-ci attendait d'être assez riche pour pouvoir l'épouser. Secrètement, elle avertit le potier de ce qui se tramait contre lui et, à la nuit, Hamza prit la fuite.

Il quitta sa maison, accompagné de dom Luis, en emportant le précieux vase à peu près terminé. Quel ne fut pas l'étonnement des deux fugitifs quand, ayant franchi les portes, ils se trouvèrent environnés de tous les potiers de la cité.

— Nous nous joignons à toi et à ton hôte, expliqua le mokaddem de la corporation. Où vous irez, nous irons.

— Vous vous préparez à supporter de grandes fatigues et à courir bien des risques, remarqua Hamza.

— Qu'importe ? En demeurant, nous serions plus exposés encore. Lorsque le cruel Ali s'apercevra de ta fuite, sa colère se tournera contre nous qui, connaissant le secret de ta naissance, t'avons aidé à te soustraire à sa férocité.

Sans plus perdre de temps en paroles, la petite troupe s'ébranla. Elle cheminait lentement, chacun s'étant abondamment chargé de provisions pour un très long voyage. Après avoir marché toute la nuit et la majeure partie du jour, les potiers atteignirent le bord de la mer en un endroit appelé Souirah-Quedina, un promontoire élevé, à l'embouchure du Tensift. Harassés, ils firent halte afin de goûter quelque repos.

Et voici qu'au moment de s'étendre pour dormir, ils aperçurent, de la position dominante où ils étaient, un nuage de poussière qui s'avavançait vers eux.

— Nous sommes perdus ! s'écria Hamza, c'est une harka d'Ali-ben-Ouchmane qui est à notre poursuite !

— Hélas ! répliqua dom Luis dont l'œil perçant avait reconnu, au milieu du nuage de poussière, les casques et les lances des soldats du roi de Safi, tu as raison. Nous sommes vraiment perdus.

Il se désolait non point pour lui, mais à cause de sa belle princesse qu'il ne reverrait jamais et qui, sans doute, mourrait, faute de recevoir l'objet nécessaire à sa guérison.

— Nous pourrions fuir encore, suggéra Hamza.

— Et comment cela ? Nous sommes à pied et ils sont à cheval, d'ailleurs le lieu où nous nous trouvons est resserré entre la mer et la rivière, nos ennemis nous interdisent la seule retraite possible.

— Il nous faut donc mourir et je ne reverrai pas Tilda, soupira Hamza.

— Nous mourrons et je ne reverrai pas doña Isabelle, gémit dom Luis.

Le soleil se couchait ; les soldats d'Ali-ben-Ouchmane avaient mis pied à terre et ils avaient occupé l'étroit terrain qui était le seul accès du promontoire ; ils ne voulaient pas risquer la bataille la nuit, ne sachant pas exactement combien étaient leurs adversaires et quelles étaient leurs armes ; ils redoutaient surtout l'épée du chevalier chrétien. Au jour, ils comptaient donner l'assaut.

Ce n'était là qu'un répit, une attente cruelle ; dom Luis et ses compagnons auraient préféré combattre tout de suite et en avoir fini avec la vie. Cependant, le cœur humain est ainsi fait que, dans les cas les plus désespérés, il se raccroche au moindre semblant d'espoir.

Le potier se prosterna et, la face tournée vers La Mecque, il pria :

— Louange à Dieu, maître de l'Univers, c'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours. Viens à notre aide et ne nous laisse pas périr de la main des méchants.

Dom Luis s'agenouilla ; il fixa son regard vers le nord, là où était la Sé, le sanctuaire vénéré de Lisbonne.

— Ô Vierge, implora-t-il, sauvez-nous, permettez que j'échappe à ce grand péril pour rapporter le vase que vous avez exigé d'Isabelle, ma douce fiancée.

La nuit était venue. Dans le ciel profond scintillaient les myriades d'étoiles, indifférentes au drame qui se jouait sur la côte aride où de malheureux humains vivaient leurs dernières heures. Et voici qu'un prodige inouï frappa les yeux des infortunés.

Au plus loin de la mer immense et sombre, naquit une lueur qui éclaira l'étendue ; cette lueur s'approcha comme si elle glissait sur les flots. Bientôt apparut la source de la clarté : une nef blanche de haut bord, aux voiles déployées, exactement pareille aux caravelles de Portugal. Une flotte de plus de cent navires semblables au premier, également blancs, également lumineux, suivaient son sillage.

À la proue de la nef de tête, se dressait une forme resplendissante, une forme d'une blancheur miraculeuse, une femme, une princesse aux vêtements flottants.

Sans-souci de la « barre » écumante et des récifs, les vaisseaux vinrent se ranger le long du rivage. Aussitôt sautèrent à terre des milliers d'hommes dont on n'eût pas pu dire l'origine ni le pays ; ils se mirent en devoir de sortir des navires des pierres de taille en nombre infini et de grosseur énorme, du plomb en quantité. Tous obéissaient au geste de la princesse blanche, toujours debout à la proue de la première nef blanche. Le travail s'accomplissait dans le plus absolu silence.

À l'entour du promontoire, des murailles s'élevèrent ; les pierres s'entassèrent, scellées par des liens de plomb. Quand vint l'aurore, la muraille était achevée ; elle était haute et forte, sommée de créneaux, et lorsque les soldats d'Ali-ben-Ouchmane virent cette citadelle construite en une nuit, ils poussèrent des hurlements de fureur.

Sur les remparts, dom Luis, Hamza et les potiers assistaient réjouis à cette explosion de colère de leurs ennemis. Quand ils se retournèrent pour aller remercier celle qui les avait ainsi secourus, ils virent la flotte déjà éloignée de la côte. Une à une, les caravelles

s'évanouissaient et, la dernière, la nef blanche de la princesse blanche, s'estompa dans la brume du matin.

Ali-ben-Ouchmane tenta, mais en vain, de prendre d'assaut la citadelle des potiers ; après dix essais infructueux, il renonça à cette entreprise et rentra à Safi, ivre de rage et de honte. Son premier acte fut de faire trancher la tête à dom Manuel dans la prison de son palais.

Les potiers si merveilleusement sauvés se demandaient ce qu'il fallait faire, quand survint la flotte de l'amiral dom Garcia de Mello que le roi Emmanuel le Fortuné avait envoyée, mû par une sorte de divination. Les Portugais s'emparèrent de Safi. Ali-ben-Ouchmane fut tué dans le combat ; Hamza fut replacé sur le trône de ses pères qu'il partagea avec la douce Tilda.

Quant à dom Luis, il revint à Lisbonne rapportant le vase précieux et il retrouva sa fiancée pleine de santé qui l'attendait.

Et voilà pourquoi les potiers de Safi peignent sur les beaux vases qu'ils façonnent la princesse blanche, la princesse de légende qui sauva leurs ancêtres d'une mort affreuse.



Le sultan fou



N jour donc d'entre les jours, le sultan Abd-el-Moumène régnait sur Fez, la bien gardée. C'était un prince cruel, injuste et sanguinaire, tellement que tout le monde le haïssait. Même ses favoris, même ceux qui vivaient et s'engraissaient de ses présents l'avaient en exécration, car à quoi sert de s'enrichir si on risque à chaque instant de perdre ses richesses avec sa tête ? On avait beau haïr le despote, nul n'osait porter la main sur lui tant on le redoutait. La peur était plus forte que la haine.

À plusieurs reprises, des complots avaient été ourdis dans le palais impérial pour mettre fin aux jours du tyran ; chaque fois, ils avaient été éventés par un affreux nain, Arbo, plus méchant encore que son maître et qui, tout en contrefaisant l'idiot « près de Dieu », était constamment à l'affût et aux aguets.

Or, il vivait à la même époque dans le souk, non loin du sanctuaire de Moulay-Idris, un pauvre fabricant de tapis que l'on appelait Ghomari. Celui-ci était jeune, de figure agréable, de jolie tournure ; seul l'argent lui faisait défaut, mais non point l'habileté. Il était, au dire de tous, le plus adroit des faiseurs de tapis, et les ouvrages qui sortaient de ses mains étaient des chefs-d'œuvre.

Voir Ghomari travailler, accroupi dans sa modeste échoppe, une fleur au-dessus de l'oreille gauche, était un

véritable plaisir ; il prenait les laines multicolores, les assemblait, les nouait, les battait, les mélangeait si bien qu'elles ressemblaient à des bouquets. Tout en travaillant, Ghomari chantait ; son cœur était gai comme l'est un cœur qu'habite l'amour.

Celle qu'aimait le fabricant de tapis était Djeunara, fille du muezzin de la mosquée proche. Djeunara était belle d'une beauté sans pareille et elle aimait Ghomari en retour. N'y a-t-il pas là de quoi exalter l'âme d'un jeune homme et lui inspirer de gaies chansons ?



Voir Ghomari travailler, accroupi dans sa modeste échoppe, était un véritable plaisir.

Le père du marchand de tapis et le muezzin de la mosquée étaient frères du même père et de la même mère, en sorte que les jeunes gens avaient été élevés ensemble et qu'il n'y avait pas d'inconvénient à ce que Djeunara vint rendre visite, de temps à autre, à son fiancé dans son échoppe.

— Quand j'aurai encore vendu dix tapis, disait Ghomari à Djeunara, je pourrai acheter une plus grande maison où nous établirons notre foyer.

— Dépêche-toi de vendre ces dix tapis, répliquait la belle Djeunara, car j'ai hâte de partager ma vie avec toi.

Un jour qu'il faisait chaud et lourd et que la jeune fille était seule dans l'échoppe du fabricant de tapis, elle écarta un peu le voile qui lui couvrait le visage. Qu'il soit blâmé celui qui trouverait à redire à cela, puisqu'elle présentait le dos à la rue et qu'aucun passant ne pouvait voir ses traits. Précisément ce jour-là, Arbo, l'affreux nain du sultan, rôdait dans le souk en quête de quelque vilain tour à faire. Il arriva devant l'échoppe de Ghomari, qu'il haïssait parce qu'il était beau et que lui-même était laid, parce qu'il était droit et lui-même bossu et tordu.

Voyant que le fabricant de tapis avait son attention partagée entre son travail et une conversation animée avec une personne dont le dos était tourné à la rue, le nain se glissa dans l'échoppe, espérant surprendre quelque secret dont il divertirait son maître.

Djeunara, avons-nous dit, était dévoilée ; son beau visage aux lèvres purpurines, aux grands yeux de gazelle soulignés de khôl, aux fraîches joues blanches délicatement rosées, était visible. En l'apercevant, Arbo fut frappé de saisissement : il ne soupçonnait pas qu'une telle perfection pût appartenir à une créature humaine.

Vivement, la jeune fille rajusta son voile, Arbo se sauva, poursuivi par les malédictions et les gestes de menace de Ghomari.

À plusieurs reprises, soit qu'elle allât aux bains ou au marché, qu'elle se rendît chez son fiancé ou chez une amie, Djeunara trouva le nain du sultan sur son passage. Il chercha à lui adresser la parole et même un jour, comble d'audace, il lui dit qu'il était riche et qu'il était disposé à demander sa main à son père.

La jeune fille eut un mouvement de répulsion et s'écria :

— Fils de Satan - qu'il soit lapidé ! - écarte-toi de mon chemin, j'aimerais cent fois mieux être morte que de devenir l'épouse d'un réprouvé tel que toi.

Dès lors, la soif de la vengeance habita la poitrine d'Arbo.

Comme le sultan bâillait, un après-midi, dans ses jardins, en proie à un incurable ennui, son nain, qui seul pouvait l'approcher à toute heure sans craindre sa colère, lui dit :

— Maître, je connais dans Fez aux mille fontaines une jeune fille si belle que les houris des jardins d'Allah - qu'il soit loué ! - paraîtraient à côté d'elle des filles du Soudan à face de suie.

— Qui donc est cette jeune fille ? demanda le sultan.

— Son père est le muezzin de la mosquée de Moulay-Idris et elle est fiancée à Ghomari, un fabricant de tapis du souk.

— Tu l'as vue ? Comment est-elle ?

Arbo se lança dans une description minutieuse ; il insista sur les mille perfections de la jeune fille et son discours dura plus d'une heure sans qu'il eût fini de les détailler. Le sultan l'interrompit :

— Il est inadmissible qu'un tel trésor orne la demeure d'un pauvre tel que Ghomari. Je veux la compter parmi mes épouses. Arrange-toi.

Le nain s'arrangea. À l'heure de la prière du soir, alors qu'elle rentrait dans la maison de son père, lequel était sur le haut du minaret de la mosquée à lancer aux quatre coins de la ville le nom du Très-Haut - sur lui la gloire ! - des serviteurs du sultan s'emparèrent de Djeunara et l'emportèrent au palais.

Si Ghomari ne devint pas fou sous le coup du désespoir, c'est qu'il était écrit qu'il ne perdrait pas la raison, mais son chagrin dépassa tout ce que la plume peut tracer. Il savait qu'il ne lui servirait à rien de se rendre chez le sultan, de le supplier, de s'humilier devant lui, le front dans la poussière. Il n'y avait qu'à subir le sort et à se taire.

L'image de Djeunara habitait si intensément le cœur de Ghomari que, malgré les prescriptions du Coran qui interdisent la représentation d'une figure humaine, le fabricant de tapis entreprit de tisser dans la laine l'effigie de sa bien-aimée. Il travaillait à cet ouvrage la nuit, volets clos, à la lueur d'une faible lanterne. Lorsque la tapisserie fut achevée, il éclata en sanglots, tant elle évoquait celle qu'il avait perdue à jamais. Ce portrait était fort singulier. Djeunara n'y était pas représentée dans sa posture familière, quand, assise dans l'échoppe, elle causait avec un pudique abandon ; la jeune fille était figurée debout, le visage dévoilé, les yeux chargés de haine, elle tenait en sa main un poignard levé comme si elle allait l'enfoncer dans la poitrine d'un être détesté. C'est ainsi qu'il souhaitait qu'elle fût, prête à trancher le fil des jours de son époux, le sultan.

À force d'admirer son ouvrage, Ghomari en vint à désirer que d'autres puissent partager son admiration ; il convia donc le père de Djeunara et quelques parents qui, à l'heure nocturne où tout est tranquille et silencieux dans le souk, vinrent contempler la tapisserie.

Ce fut un cri unanime, l'œuvre de Ghomari était une merveille et il naquit dans tous les cœurs le désir que le geste vengeur, esquissé en effigie, fût achevé dans la réalité. Il y avait tellement de haine dans les yeux de l'image qu'elle débordait dans l'âme des assistants.

L'émotion avait été trop forte ; les hommes admis à contempler le portrait de Djeunara parlèrent, d'autres demandèrent à jouir de la même faveur, et, toutes les nuits,

des amis, des voisins, se glissaient dans l'échoppe aux volets clos et béaient de ravissement devant l'image.

La chose fut vite connue dans le quartier, car un secret est lourd à porter et, au contraire des autres fardeaux, plus il est partagé, plus il est pesant. Arbo, l'infâme nain, ne tarda pas à être au courant de ces visites nocturnes ; il ne pouvait espérer y prendre part, sa difformité lui interdisant tout déguisement. Il manda un de ses amis, un calamiteux comme lui, et il sut ce qu'il voulait savoir. Bien entendu, la nuit même, Abd-el-Moumène, dans son palais, fut averti.

Le sultan se réjouit alors jusqu'à la limite de la jubilation ; il avait un bon prétexte pour perdre le marchand de tapis qui avait contrevenu aux prescriptions de la Loi et on ne pourrait pas le taxer, cette fois, de cruauté ni d'injustice s'il le faisait châtier.

Ses mokhasnis envahirent l'échoppe de Ghomari ; ils trouvèrent la tapisserie et l'enlevèrent tandis que le jeune homme, chargé de fers, était jeté en prison.

Lorsque l'image coupable fut introduite au palais et présentée à la vue du sultan, celui-ci éprouva un curieux sentiment, mélange de colère, d'admiration et de joie féroce. Il la fit accrocher dans la chambre où il dormait d'habitude et il appela ses courtisans et ses serviteurs pour la leur montrer.

— Voilà, dit-il, à quelles occupations défendues se livrent mes chers Fassi. Voyez le geste de cette femme ! Je n'ignore pas que beaucoup d'entre vous souhaiteraient l'achever. Qu'ils sachent que je suis sur mes gardes et que l'intention seule peut leur valoir le sort que je réserve à ce Ghomari actuellement enchaîné dans les prisons.

Chaque jour, il recommençait l'expérience, se divertissant à contempler la même expression de haine dans les yeux de l'image et dans ceux des courtisans. Il jouait avec eux comme le maître d'un molosse qui excite la fureur de son chien pour le châtier impitoyablement lorsqu'il finit par montrer les crocs.

Quand il se fut suffisamment amusé à exposer la tapisserie aux regards des courtisans, il la fit voir à Djeunara.

La malheureuse épousée malgré elle passait des heures à pleurer dans le harem et à se lamenter sur son triste sort ; lorsqu'elle se trouva en présence de la tapisserie où elle reconnut ses traits, un mot jaillit de ses lèvres :

— Ghomari !

Elle avait, du premier coup d'œil, deviné quelles mains avaient osé, par amour d'elle, enfreindre la Loi.

— Oui, c'est Ghomari, en effet, le maudit, qui a eu l'outrecuidance de tisser ce portrait. Je ne sais qui ton image menace d'un poignard ; en revanche, je n'ignore pas qui le poignard atteindra. Cet homme se trouve dans la prison du palais ; avant que le soleil se couche, il aura cessé de vivre.

Le soir, Ghomari fut égorgé. La nouvelle fut apportée à Djeunara par Arbo, d'ordre du maître. À partir de cet instant, la sultane cessa de pleurer.

Non seulement elle cessa de pleurer, mais il parut à son seigneur qu'elle était constamment de bonne humeur. Arbo lui-même, Arbo qu'elle traitait avec plus de mépris qu'un chien, bénéficiait de ses excellentes dispositions. Elle lui parlait sans ressentiment et souvent avec amitié et abandon ; elle lui confiait ses petits secrets et le nain était persuadé qu'il avait conquis les bonnes grâces de la sultane.

— Tu vois, maître, disait-il à Abd-el-Moumène, un peu de sévérité triomphe des caprices des femmes ; si tu n'avais pas châtié comme il le méritait ce Ghomari, la sultane Djeunara serait encore à larmoyer et à affecter le désespoir ; elle est gaie désormais et ton cœur peut se réjouir.

— En effet, approuva le prince, et cela m'a surpris. Elle ne semble pas regretter son ancien fiancé.

— Rien ne m'ôtera de l'idée, goguenarda Arbo, qu'elle n'aimait pas ce Ghomari et qu'elle ne feignait de le regretter que parce qu'elle avait peur de ses entreprises.

— Tu es perspicace, gentil Arbo, et je crois que tu as raison.

Le sultan n'appartenait pas à cette race de gens qui marquent leur joie par une plus grande bienveillance, au contraire. Pendant la semaine qui suivit ces événements, pour une faute vénielle, le grand vizir et le caïd méchouar eurent la tête tranchée. Seulement, Abd-el-Moumène donna l'ordre de l'exécution en souriant et en plaisantant, au lieu de l'accompagner d'injures et de blasphèmes. Maigre consolation pour les victimes.

Le nouveau vizir et le nouveau caïd méchouar, à peine entrés en fonctions, tremblaient déjà pour leur vie.

— Comment, disait le vizir, venir à bout de ce monstre sanguinaire qui règne sur l'Empire fortuné ?

— Le jour, ses gardes noirs ne le quittent pas, répliquait le caïd méchouar, et, la nuit, Arbo veille sur son sommeil ; il faudrait que quelqu'un eût l'audace de se dévouer, mais où trouver cet homme courageux ?

Une nuit cependant, Arbo n'était pas là. À la tombée du jour, Djeunara lui avait dit :

— Mon ami, je désire d'un grand désir posséder un bracelet d'une valeur inestimable qui se trouve chez le rabbi Yakoub au bout du mellah ; il en coûterait des milliers de dinhars pour l'acquérir et je n'ose les demander au maître. N'as-tu pas un moyen moins dispendieux d'entrer en possession de ce bijou ?

Le visage affreux du nain se crispa en un hideux sourire ; il avait entrevu le double plaisir, en satisfaisant un caprice de la sultane, d'avancer dans ses bonnes grâces et de faire du tort à quelqu'un.

— Maîtresse, répliqua-t-il obséquieux, tes désirs sont des ordres ; ce soir, j'irai au mellah et, quand les juifs seront endormis, je me glisserai dans la maison du rabbi Yakoub. Je veux perdre mon nom si je ne te rapporte pas le bracelet. Dépeins-le-moi, afin que je ne me trompe pas.

La sultane fit alors une description détaillée d'un bijou imaginaire, dénombrant les rubis, les saphirs, les

émeraudes, qui étaient soi-disant enchâssés dans l'anneau d'or.

Le silence et l'ombre envahirent le palais et se répandirent sur Fez, la bien gardée ; les appartements intérieurs du sultan furent plongés dans un calme que ne troublaient que les rires et les bavardages assourdis des nègres, de garde devant les portes, et les grognements lointains des lions de la ménagerie impériale.

Sur son divan, au pied de la tapisserie tissée par Ghomari, le sultan reposait... La petite flamme d'une veilleuse brillait faiblement...

Soudain, son oreille toujours inquiète perçut un léger bruit, il s'éveilla, un cri de terreur s'échappa de ses lèvres :

— Arbo ! hurla-t-il de toutes ses forces, Arbo !

Il venait de voir, dressée au pied de sa couche, Djeunara, la sultane ! Elle tenait dans sa main droite un poignard et l'élevait en l'air exactement comme le faisait la Djeunara de la tapisserie.

— Arbo ! Arbo ! glapit encore le sultan épouvanté.

Arbo ne venait pas, il était au mellah occupé à cambrioler la maison du rabbi Yakoub ; en revanche, des serviteurs, des gardes, des fonctionnaires du palais, des eunuques, le grand vizir, le caïd méchouar étaient accourus aux cris. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, mêlés, confondus, n'osant franchir le seuil. Quelques-uns portaient des lanternes qui éclairèrent la chambre de lueurs dansantes et tremblantes.

Djeunara s'était reculée jusqu'au mur, elle était là, appuyée à la tapisserie, la fameuse tapisserie à son image, celle que tissa son fiancé. Le hasard avait voulu que la jeune fille se trouvât exactement devant son effigie, qu'elle recouvrait ; elle ne s'en distinguait pas dans la clarté incertaine. Elle demeurait debout, immobile, hiératique, prête à affronter la mort.

Le premier, le caïd méchouar se hasarda à interroger le sultan grelottant de frayeur sur sa couche.

— Maître, qu’y a-t-il ?

— Là ! Là ! Elle veut me tuer, saisissez-la ! gémissait le monarque d’une voix rauque.

— Seigneur, répliqua le caïd méchouar essayant de rassurer son maître, je ne vois que la tapisserie que tu nous as maintes fois montrée. Tu as fait un mauvais rêve.

— Chien, ce n’est pas l’image, c’est la femme. Je l’ai vue remuer. Je t’ordonne de t’en emparer et de la conduire en prison.

— Maître, intervint le grand vizir, le sommeil a égaré tes sens ; le caïd dit vrai, c’est bien la tapisserie que tes yeux ont cru voir s’animer.

— Tu es complice de cette mauvaise, traître ! Scélérat ! Tu paieras ce crime de la tête ! Gardes, transpercez-la de vos sabres, je vous l’ordonne.

Immobiles comme des statues, terrorisés par cette scène de cauchemar, les gardes n’obéirent pas.

— Le maître est fou, dit tout bas le caïd méchouar.

— Il est fou, murmura le vizir et, après lui, les eunuques, les serviteurs, les soldats.

Abd-el-Moumène se tordait sur le divan ; il écumait de rage devant l’impassibilité de ses serviteurs ; les grandes ombres produites par les falots concouraient à augmenter son effroi.

— Tuez-la, mais tuez-la donc, infâmes, fourbes, félons ! Tuez-la ou sinon je vous ferai tous périr.

Le grand vizir était près du caïd méchouar.

— Tu sais, lui glissa-t-il à l’oreille, où se trouve Sidi Ahmed qui doit succéder à celui-ci ?

— Oui, souffla le caïd.

Les paroles fatales couraient dans le petit groupe.

— Le maître est fou, le maître est fou !

— Tuez-la, tuez-la, je vous l’ordonne, glapissait toujours la voix plus faible, plus enrouée de la loque recroquevillée sur le divan.

— Le maître est fou, le maître est fou ! se disaient entre eux les serviteurs.

Tout doucement, sur la pointe de ses pieds nus, le vizir fendit le groupe médusé et sortit. Le caïd méchouar était sur ses talons. Les uns après les autres, les eunuques, les esclaves, les gardes, les fonctionnaires désertèrent la chambre où délirait de peur le monarque. Lorsque le dernier eut quitté la pièce, la lourde porte peinte de couleurs vives fut refermée, la barre de fer tirée. Un fou n'est-il pas déjà un mort ?

Le caïd méchouar avait pris sa course, le grand vizir le rejoignit au milieu de la cour.

— Où vas-tu, où vas-tu ? lui demanda-t-il hors d'haleine.

— Je vais...

— Tu vas, trancha le vizir, avertir Sidi Ahmed. Tu veux être le premier à lui apporter la bonne nouvelle, espérant attirer sur toi seul les grâces qu'il prodiguera dans sa joie.

— Viens avec moi, dit le vizir dissimulant sa contrariété.

Les deux compères prirent des mules à l'écurie et s'en furent par les sombres rues de Fez vers la pauvre demeure où Sidi Ahmed, le successeur du trône, était relégué, afin de lui apprendre que le glorieux Abd-el-Moumène - qu'il soit béni ! - était appelé « près de Dieu » et l'inviter à s'assurer du pouvoir par les moyens qu'imposaient les circonstances.

Dans la chambre fermée comme une tombe, à la lueur de la seule veilleuse, le sultan, abandonné de tous, se tordait dans les affres du désespoir et de la terreur. Il égrenait des mots sans suite ; on eût pu entendre pêle-mêle :

— Traîtres... chiens... pitié... Ghomari...

Il s'était traîné lamentable jusqu'à la tapisserie. Peut-être, après tout, ces gens avaient-ils raison, peut-être n'était-ce qu'une hallucination, peut-être, dans un rêve mauvais, l'image seule avait-elle paru s'animer ; l'amour, la haine, la joie de la vengeance satisfaite, avaient pu leurrer ses sens ; malgré son épouvante, il voulait en avoir le cœur net.

Mais oui, c'était bien le portrait qu'il voyait, la femme en effigie tenant un poignard à la main. Quelle sottise aussi de laisser dans sa chambre une telle tapisserie ! Il avait contrevenu aux prescriptions du Livre et l'ange Gabriel - qu'il soit exalté ! - lui envoyait pour l'avertir ce cauchemar. Ce jour même, il ferait enlever l'image défendue, il la ferait brûler, tandis que tomberaient les têtes de tous ceux qui avaient assisté à sa panique. Ils ne devaient plus vivre, les chiens, pour se moquer de lui et pour aller raconter aux Fassi imbéciles que leur sultan avait déliré de peur devant une image inanimée. Cependant, avant tout, il fallait savoir.

En rampant, Abd-el-Moumène était venu tout près de la tapisserie, il étendait la main pour la toucher...

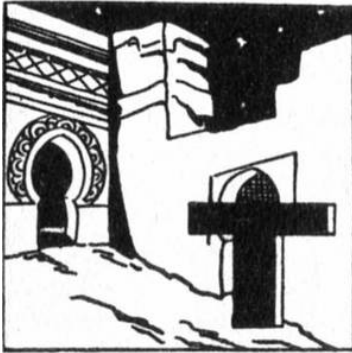
Un mouvement vif, le poignard était tombé et s'était enfoncé jusqu'à la garde entre ses deux épaules.

Au matin, lorsque Sidi Ahmed eut pris possession du palais, après avoir entendu le récit de tous les témoins de la scène nocturne, il fit ouvrir avec précaution la porte de la chambre d'Abd-el-Moumène.

Le sultan gisait mort sur le divan, baignant dans son sang, et, près de lui, une femme riait, riait jusqu'à la limite de ses forces.



La belle Andalousse



TOUT au bout du boulevard El-Alou, la grande rue de Rabat, se dresse l'inoubliable kasbah des Oudaïas. De la terrasse de cette kasbah, la vue s'étend sur la baie rocheuse de l'embouchure du Bou-Regreg ; sur la mer ourlée de la dentelle d'écume que forme, tout au long de la côte d'Afrique, ce seuil surélevé qui s'appelle la barre ; et, au-delà du Bou-Regreg, sur la blanche cité de Salé.

Un café maure est là, installé parmi les jardins, et l'on y boit le kawah ou le thé à la menthe sans se préoccuper des heures qui passent et que l'on doit à Allah - loué soit son nom !

Le maréchal Lyautey, ce pacificateur soldat, cet artiste, qui ne peignait pas avec de la couleur et ne sculptait pas avec la glaise, mais qui faisait de la beauté avec des cités, avec des rivières, avec des forêts, avec le bled, aimait d'un grand amour ce coin enchanteur. C'est lui qui en a fait ce qu'il est aujourd'hui, grâce lui en soient rendues !

La kasbah des Oudaïas ne fut pas toujours un éden pour la rêverie et le repos ; ceux qui la construisirent la destinaient à être le bastion de Rabat, face à Salé ; la protection et le bouclier de la ville impériale contre la cité des pirates ; car Rabat et Salé, sur les deux rives du Bou-Regreg, furent de tout temps des rivales avant d'être des ennemies. Nous ne

relaterons pas le motif de la rivalité entre ces villes, nous l'ignorons, et aucun document humain, aucune tradition, ne nous permettent de l'imaginer ; il est probable que le voisinage, l'exploitation de la même rivière en furent les causes naturelles.

Par exemple, ce que nous apprend la légende sinon l'histoire, c'est la raison de la haine entre Rabat et Salé, une haine si âpre, si vive, si profonde, qu'elle a donné lieu à des dictons et à des proverbes comme celui-ci : « Avant de voir amis les gens de Rabat et les gens de Salé, on verra les bananiers pousser dans le port. » Le protectorat français a bien adouci cette inimitié qui, il n'y a pas plus d'un quart de siècle, était encore dans toute sa force, les gens de Rabat reprochant à ceux de Salé de n'être que des brigands et des pirates, les gens de Salé reprochant à ceux de Rabat d'être des jouisseurs, des usuriers et des lâches.

Revenons à la cause de cette inimitié ; nous la trouvons à la kasbah des Oudaïas, dans une charmante petite maison mauresque, bien abritée et un peu effacée, que l'on appelle « le harem de la belle Andalouse »⁽⁸⁾, et voici l'histoire de celle qui, dit-on, habita ce logis :

Au début du dix-septième siècle vivait à Cadix, le beau port espagnol, une ravissante jeune fille qui s'appelait Carmen. Que l'on imagine toutes les perfections dont on se plaît à doter les filles de l'Andalousie, qu'on les applique à notre Carmen en les décuplant et l'on aura exactement son portrait. Carmen avait un fiancé, Gonzalès, pêcheur de son état, aussi beau que Carmen était belle, aussi impétueux et vaillant qu'elle était douce et timide.

Ces jeunes gens s'aimaient d'amour sincère. Selon l'usage, Gonzalès s'était d'abord contenté d'aller soupirer devant la fenêtre de sa « querida », le soir au crépuscule, puis elle lui avait parlé, enfin leurs fiançailles avaient été déclarées et leurs noces ne devaient pas tarder à être célébrées. Gonzalès n'était d'ailleurs pas seulement pour Carmen un fiancé, il était l'ami et le compagnon de son frère Herrero, et

ce fait avait beaucoup aidé à hâter la conclusion des formalités traditionnelles.

Un soir qu'Herrero et son futur beau-frère rentraient de la pêche, ils trouvèrent le port de Cadix dans le désarroi et la désolation. Au cours de l'après-midi, des pirates barbaresques avaient débarqué, ils avaient pillé les maisons du port et enlevé non seulement de l'argent et des objets précieux, mais des jeunes gens et des jeunes filles. Affolés, les deux pêcheurs se précipitèrent vers le logis d'Herrero ; ils trouvèrent la modeste demeure saccagée et, au milieu des débris de toute sorte, la grand-mère, Maria-Pia, effondrée, en larmes ; Carmen, la jolie, sage et douce Carmen, avait été emportée par les Maures.

Gonzalès et Herrero ne se laissèrent pas abattre par l'adversité ; ils ne se contentèrent pas, comme la plupart de ceux qui pleuraient un être chéri arraché à leur tendresse, de se rendre à l'église du Sagrario et d'invoquer le Ciel. Ils menèrent une enquête. Ils apprirent ainsi que les pirates étaient des gens de Salé. Des marins avaient identifié leur navire qui, à plusieurs reprises, avait été vu dans les parages ; ils le reconnaissaient d'autant mieux qu'il leur avait récemment donné la chasse.

Une fois renseignés sur ce point, les deux jeunes gens allèrent à la cathédrale, et, devant le maître-autel sous lequel coule une fontaine miraculeuse, ils jurèrent de faire tout au monde pour retrouver la sœur de l'un, la fiancée de l'autre.

Il ne leur fallut pas longtemps pour achever leurs préparatifs. Leur barque fut équipée pour une traversée et, profitant d'une jolie brise du nord, ils cinglèrent vers la côte d'Afrique. Arrivés devant l'embouchure du Bou-Regreg, les deux Espagnols furent pris tout à coup d'un zèle ardent pour la pêche. Ils jetèrent leurs filets et s'absorbèrent dans leur travail habituel. On peut penser que les pirates de Salé n'eurent garde de négliger une proie aussi facile. Une grande barcasse sortit bientôt du port et s'approcha des

pêcheurs attentifs à relever leurs engins. Avant que les jeunes gens aient eu le temps de se mettre sur la défensive, les pirates les avaient abordés et, après une courte lutte, les avaient maîtrisés.

La piraterie était la grande industrie de Salé. Une industrie ne prospère pas sans organisation, aussi les pirates étaient-ils merveilleusement organisés. Les ventes de butin et d'esclaves étaient effectuées au profit de la communauté ; celui qui avait fait la prise recevant simplement une part supplémentaire pour sa peine.

Les Espagnols ne moisirent pas dans la geôle qui servait d'entrepôt aux marchandises humaines ; dès le lendemain de leur capture, ils étaient conduits sur le marché devant la mosquée et mis aux enchères.

Leur acquéreur se trouva être un certain Saïd-Hothman, un des premiers pirates de la place, qui avait besoin, pour armer ses navires, de matelots robustes et expérimentés.

Saïd s'aperçut tout de suite qu'il venait de réaliser une bonne affaire ; il n'avait pas en face de lui de ces Infidèles pleurnichards qui estiment que tout est fini pour eux parce qu'ils sont les esclaves d'un honnête Croyant ; ils n'étaient pas non plus de ces natures molles que l'adversité décourage et qui exigent une véritable grêle de coups de lanière pour faire le moindre travail. Ils ne paraissaient pas affectés par leur sort. Ayant été placés par leur acquéreur à bord d'un de ses vaisseaux pour y faire des réparations - ceci afin d'éprouver leur habileté - ils s'attaquèrent de tout cœur à leur besogne et ils prouvèrent bien vite qu'ils y étaient compétents.

Il ne s'était pas écoulé deux semaines qu'une nouvelle satisfaction échet au bon Saïd : Herrero et Gonzalès, auxquels on ne demandait rien, vinrent déclarer à leur maître que la religion du Prophète leur paraissait être la plus belle de toutes et ils demandèrent à embrasser l'islamisme. Désormais Herrero et Gonzalès, répudiant jusqu'à leur nom, devinrent Abd-el-Latif et Abd-er-Rahman.

Une telle conduite leur valut tous les égards ; ils cessèrent d'être traités en esclaves, ne furent plus astreints à un dur travail personnel et furent élevés à la dignité de lieutenants par leur maître. Désormais ils faisaient travailler les autres captifs et ils s'en tiraient avec brio. Ils avaient une manière de commander à leurs ex-coreligionnaires qui excitait l'admiration de Saïd ; ils obtenaient d'eux dix fois plus d'efforts que les surveillants arabes, malgré l'ardeur que ceux-ci déployaient à appliquer les étrivières.

Bien entendu, il n'était plus question de les enfermer ou de les enchaîner ; les nouveaux musulmans, vêtus à l'arabe, allaient et venaient à leur guise ; ils n'étaient guère désignés à l'attention des gens de Salé que par le fait qu'ils ignoraient à peu près la langue du pays, car on n'acquiert pas un nouvel idiome comme on met un autre habit. Par bonheur, les pirates salésiens avaient de nombreux contacts avec les Espagnols et beaucoup d'entre eux entendaient le parler andalou.

Cette circonstance permit à Herrero et Gonzalès d'apprendre que Carmen était bien passée par Salé, qu'elle avait été vendue à un affreux nègre, nommé Toulah, qui l'avait achetée pour le compte de son maître, un opulent Rebati, Sidi Knour, lequel était présentement à La Mecque occupé à faire un pèlerinage, d'où il devait revenir avec le titre de hadj(9), seul titre qui manquât encore à sa gloire.

Toulah avait emmené son acquisition à Rabat et il avait enfermé Carmen dans une petite maison appartenant à Sidi Knour, dans la kasbah des Oudaïas.

Curieux de leur nature, désireux de s'instruire et de voir de belles choses, Herrero et Gonzalès, alias Abd-el-Latif et Abd-er-Rahman, s'en furent visiter la ville dont les séparait le Bou-Regreg ; ils ne manquèrent pas, en fervents néophytes, d'entrer faire leurs dévotions dans les nombreuses mosquées de la cité. La manière dont ils récitaient le fatiha – le premier chapitre du Coran, ce qui était à peu près tout ce qu'ils savaient d'arabe – leur valut la considération des bons

musulmans. Leur édifiante histoire était connue de ce côté de l'eau, aussi trouvèrent-ils facilement des disciples du Prophète pour les guider à travers les rues de la cité et leur faire admirer tout ce qui était à admirer, notamment la kasbah des Oudaïas.

— Savez-vous que dans cette petite maison, dit aux Espagnols un digne vieillard nommé Ahmed, habite une fille de Cadix qui a été achetée par un citoyen de notre ville actuellement absent ?

Ce détail ne parut en rien intéresser les deux amis, qui se contentèrent de regarder la maison d'un air indifférent.

Enfin vint le moment d'appareiller ; Saïd-Hothman avait résolu de faire, sur une petite felouque rapide et fortement armée, une randonnée dans les eaux de la Méditerranée ; le temps était beau, les navires chrétiens ne manqueraient pas et le voyage rapporterait certainement autant d'agrément que de profit.

— Nous mettons à la voile demain, déclara Saïd à ses lieutenants.

Ceux-ci, dévoués et consciencieux, avaient tenu à passer une ultime inspection du petit navire ; tout était à sa place, les canons, les munitions, les vivres et l'équipage composé en majorité de chrétiens bien et dûment enchaînés comme auraient pu l'être nos Espagnols.

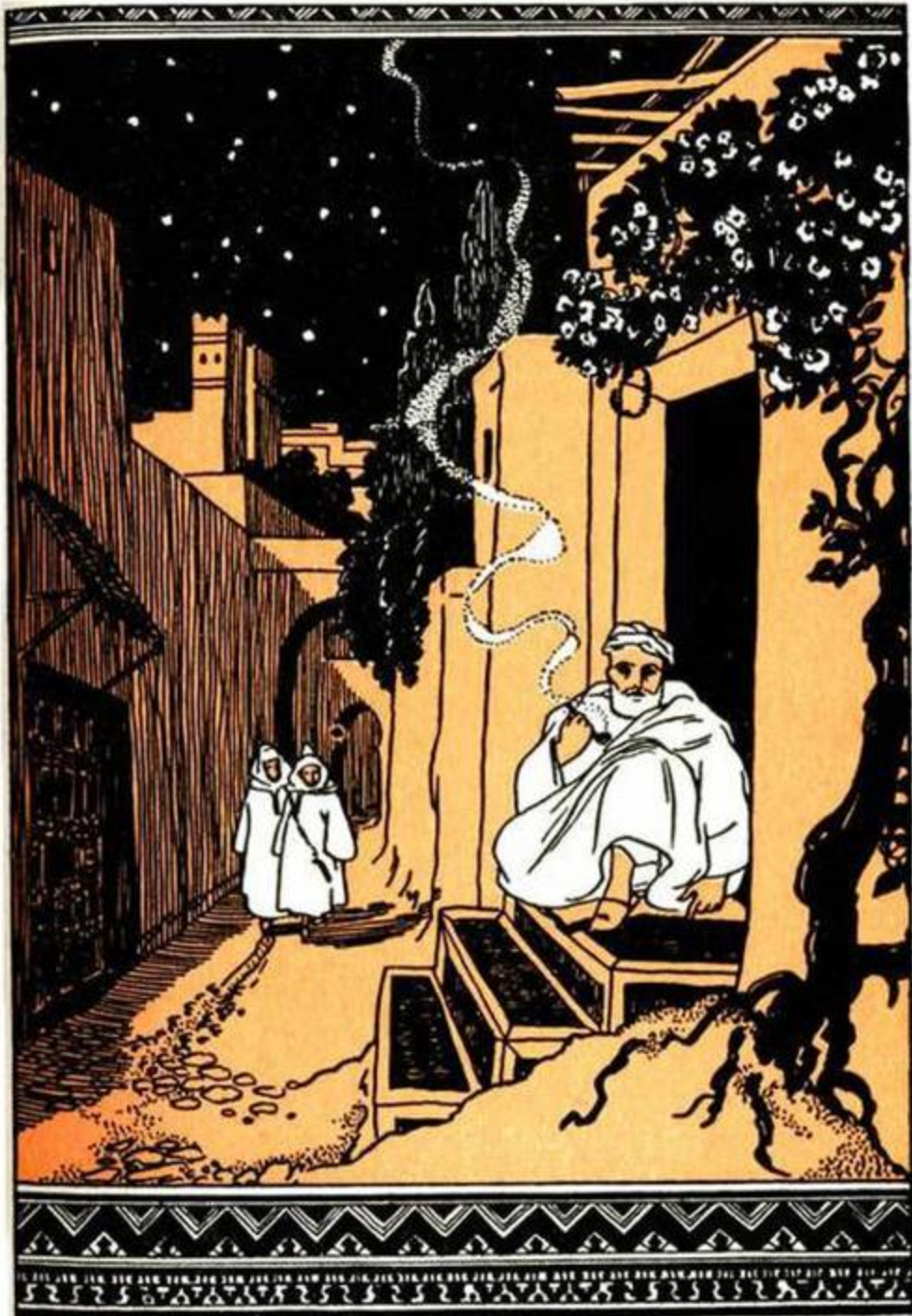
L'inspection étant terminée, le jour baissant, Herrero et Gonzalès décidèrent d'aller faire un dernier tour en ville et d'invoquer Allah à l'heure où le muezzin montait sur les minarets pour appeler à la prière du soir. Après avoir longuement prié et adoré le Très-Haut dans ses temples, ils voulurent l'adorer encore dans la nature qu'il créa ; c'est pourquoi, sans doute, ils descendirent jusqu'au Bou-Regreg. Ils choisirent, parmi les barques amarrées au rivage, une embarcation légère, et comme des gens paisibles désireux de goûter sur l'eau le calme de la nuit, ils ramèrent jusqu'à Rabat.

Ayant mis pied à terre au bas des jardins qui s'étagent jusqu'à la kasbah des Oudaïas, ils grimpèrent silencieusement et parvinrent à la maison où Carmen était recluse. Ils regardèrent la façade que ne perçait aucune fenêtre, considérèrent la lourde porte renforcée de gros clous de fer ; ce n'était certainement pas là qu'ils avaient affaire, car ils dépassèrent cette habitation et poussèrent jusqu'à celle d'Ahmed. Le doux vieillard qui les avait guidés dans la kasbah habitait en effet à quelques pas de là dans le même pâté de maisons. Ainsi que beaucoup de vieillards, il avait le sommeil difficile et il veillait tard devant sa porte en fumant placidement son kif.

Les deux amis allèrent donc trouver cet homme. Il était là où il devait être, fumait comme il devait fumer, rêvait comme il devait rêver.

— La bénédiction soit sur toi ! dirent-ils d'une même voix.

— La bénédiction sur vous, mes fils ! répliqua benoîtement le vieil Arabe. Asseyez-vous, la nuit est belle et claire.



Il veillait tard devant sa porte en fumant placidement son kif.

Les Espagnols obéirent et s'accroupirent sur la natte que le vieillard étalait sur son seuil pour se garantir des impuretés de la rue. Pendant un moment on causa, c'est-à-dire que de temps en temps Ahmed prononçait quelques mots ponctués par des soupirs. Les marins, sans comprendre, approuvaient par des « ouacha »⁽¹⁰⁾ ou des « méziane »⁽¹¹⁾ chaleureux.

Enfin arriva l'instant qu'attendaient les Espagnols, le vieillard annonça :

— Je vais préparer la menthe.

Les jeunes gens savaient assez d'arabe pour saisir ces mots. Un sourire éclaira leur visage. L'Arabe entra dans sa maison. Au bout de quelques minutes, les Espagnols le suivirent, ils le trouvèrent penché sur son réchaud, occupé à faire bouillir de l'eau. Ahmed se retourna, étonné de cette intrusion si contraire aux usages, mais les marins ne lui laissèrent pas le temps de philosopher sur la mauvaise éducation des étrangers. Sans d'ailleurs lui faire de mal, ils le ligotèrent, le bâillonnèrent et l'étendirent sur un divan, puis ils s'élançèrent dans l'escalier.

Arrivés à la terrasse de la maison, ils s'orientèrent. La véritable difficulté commençait, car il ne s'agissait pas de se tromper de logis ou de se laisser surprendre par quelque femme dévoilée qui aurait été sur son toit à humer l'air du soir ; elle eût crié et eût ameuté tout le quartier.

En rampant et en se hissant d'une terrasse sur l'autre à la force du poignet, les jeunes gens parvinrent à la maison de Carmen. Un mât planté sur le faite du mur et qu'ils avaient remarqué d'en bas - mât destiné à porter aux jours de fête quelque pieux étendard - leur indiqua qu'ils étaient arrivés.

Ils se glissèrent dans le logis et descendirent dans la cour. Soudain un nègre gigantesque se dressa devant eux. C'était Toulah, le geôlier de Carmen, qu'une sorte de divination avait tiré de son sommeil. Il n'y avait pas à donner d'explication, il n'y avait surtout pas à laisser au noir le temps d'appeler, ou même de jouer utilement de ses gros

poings ; Herrero se glissa derrière lui et lui enfonça fort proprement, et jusqu'à la garde, un poignard dans la nuque. Le nègre s'écroula sans proférer un son.

Avec mille précautions, les marins explorèrent les chambres qui donnaient sur la cour ; dans l'une, des esclaves soudanaises dormaient profondément ; dans une autre... Carmen était là, couchée sur un divan. Gonzalès sentit son cœur battre très vite ; dans sa joie, il eut un geste maladroit et heurta une table basse.

La jeune fille s'éveilla. La vue de ces deux ombres la terrifia ; elle ouvrait la bouche pour proférer un cri. Par bonheur, Herrero avait prévu ce réflexe de sa sœur et il avait jeté vivement sur sa figure un gros coussin. Ensuite il se fit reconnaître et on s'expliqua.

— Quel bonheur ! murmura l'adolescente, comme je remercie Dieu de vous avoir guidés jusqu'ici !

— Il faudra surtout le prier pour qu'il nous permette d'en sortir, soupira Gonzalès.

Rapidement les Espagnols enveloppèrent Carmen dans un burnous, de telle sorte qu'elle avait l'apparence d'un simple paquet. Ils la chargèrent sur leurs épaules, remontèrent sur la terrasse, repassèrent par la demeure d'Ahmed, toujours bâillonné, et ils rentrèrent à Salé par le même chemin que celui qui les avait amenés.

La jeune fille fut soigneusement cachée dans la cale du petit bateau pirate.

À l'aube, la felouque barbaresque prit la mer. Saïd-Hothman était d'excellente humeur ; il constata avec plaisir que ses lieutenants étaient d'habiles navigateurs et qu'il pouvait entièrement se reposer sur eux, ce qu'il ne manqua pas de faire, car il était paresseux. On passa le détroit de Gibraltar et l'on s'engagea dans la Méditerranée, le lieu de chasse prévu.

Quelques voiles se dessinèrent à l'horizon, des bateaux de commerce, gibier facile et tentant. Saïd ordonna de mettre le cap sur eux. À peine la manœuvre eut-elle été exécutée,

que le capitaine maure eut une surprise. Sur un coup de sifflet de l'un de ses seconds, les captifs chrétiens, délivrés comme par miracle de leurs chaînes, se ruèrent sur leurs compagnons barbaresques. En même temps, lui-même était assailli par ses lieutenants. L'attaque fut si brusque, les mouvements étaient si bien réglés, qu'avant d'avoir pu se reconnaître les Arabes se trouvèrent tous plongés dans l'élément humide.

Gonzalès et Herrero, se débarrassant de leur accoutrement mauresque, hissèrent à la corne du bateau le pavillon espagnol. Ils firent sortir Carmen de la cale et la petite felouque cingla vers le port d'Algésiras. On devine que Gonzalès n'eut rien de plus pressé que d'épouser celle qu'il avait sauvée et que le navire capturé aida les deux beaux-frères à faire leur fortune.

Tout cela, dira-t-on, n'explique pas la haine des gens de Rabat contre les gens de Salé. Eh bien ! voici :

Lorsque Sidi Knour, ou plus exactement Hadj Knour, revint de La Mecque, il apprit avec une indicible colère que son nègre Toulah avait été assassiné et que la captive, que celui-ci avait achetée très cher pour son compte, avait été dérobée par des esclaves d'un pirate de Salé. Nous avons dit que les pirates étaient organisés en une sorte d'association syndicale, c'est donc à ce syndicat que le Rebatî s'adressa pour se faire dédommager. Jamais les gens de Salé ne voulurent entendre raison ; non seulement ils se refusèrent à indemniser Hadj Knour du meurtre de son nègre, mais encore ils lui opposèrent une fin de non-recevoir lorsqu'il leur demanda de restituer tout au moins le prix de l'esclave.

Le cadî, à qui la chose fut soumise, donna raison aux pirates. Tout Rabat avait suivi avec un vif intérêt le procès du pieux et riche Knour et avait pris fait et cause pour lui. Le déni de justice dont il était l'objet ulcéra les cœurs et c'est de ce moment que date la grande haine entre les deux cités, assises de l'un et de l'autre côté du Bou-Regreg.



Le sultan et la princesse de France



QUAND Ben-Aïcha, ambassadeur extraordinaire de Sa Hautesse le sultan du Maroc, rentra de Versailles et qu'il se prosterna aux pieds de son auguste maître, Moulay Ismaël - sur lui la miséricorde ! - tout le monde fut persuadé à la Cour de Meknès que sa tête allait quitter ses épaules.

Dans le secret de leur cœur, les courtisans se réjouissaient jusqu'à la limite de la jubilation, non point que Sidi Ben-Aïcha leur fût en aversion, mais, depuis bien des années, il servait le prince et il était fort habile : lorsque l'on est habile et que l'on sert depuis longtemps un glorieux maître, on a tout naturellement acquis des richesses. C'était le cas de Sidi Ben-Aïcha. Or, il était d'usage au Maghreb que le sultan, afin de rendre sympathiques les exécutions capitales et pour intéresser, comme on dit, la partie, partageât entre ses fidèles les dépouilles du défunt ou, tout au moins, la partie de ses dépouilles qu'il ne se réservait pas à lui-même. Voilà pourquoi, à la cour de Meknès, on se réjouissait naïvement en pensant que Sidi Ben-Aïcha, le bien disant, allait être livré au bourreau.

Si l'on nous demande ce qui faisait naître dans les esprits cet espoir agréable, nous dirons ceci : le sultan Moulay Ismaël - sur lui la bénédiction ! - professait pour Louis XIV,

l'empereur des Roumis - qu'ils soient maudits ! - la plus haute admiration : le palais merveilleux qu'il avait fait édifier à Meknès devait, dans son esprit, rappeler celui de Versailles et, lorsque l'on visite ses ruines, on est frappé de retrouver entre les deux monuments de vagues mais indiscutables ressemblances.

Or donc, le sultan - qu'il soit béni ! - rêvait d'établir avec le Roi Soleil quelque manière d'alliance, et de négocier un traité dont les bases seraient un échange de captifs. Nombreux étaient, en effet, les chrétiens pris par les pirates barbaresques et qui étaient retenus en esclavage dans ses États. En revanche, les navires du Roi Très Chrétien, quand ils parvenaient à capturer des galères ou des felouques de Salé, emmenaient prisonniers leurs équipages.

Le sultan chercha autour de lui un personnage digne d'être chargé d'une négociation aussi délicate et son choix tomba sur Sidi Ben-Aïcha qui remplissait d'importantes fonctions dans son palais. Sidi Ben-Aïcha savait un peu de français, non point assez pour mener des conversations mais au moins pour les comprendre ; il possédait une vaste érudition, avait les manières les plus raffinées et, surtout, était riche, ainsi que nous l'avons dit, ce qui permettrait de lésiner sur les frais de la mission sans que son éclat en souffrît.

L'ambassade partit donc à bord du navire le *Favori* que le roi de France avait mis à sa disposition ; elle comprenait, outre Sidi Ben-Aïcha, orné pour la circonstance du titre d'amiral de Salé, ministre plénipotentiaire et ambassadeur extraordinaire, deux secrétaires et une quinzaine de serviteurs. La mission était encombrée d'un énorme bagage ; plus de mille livres de couscous et autant de dattes, sans compter tous les présents destinés au roi.

La traversée fut longue et pénible. Sidi Ben-Aïcha éprouva fortement les désagréments du mal de mer, car, tout amiral de Salé qu'il était, de par la grâce de son maître, il n'avait jamais mis les pieds sur un navire.

Enfin, on débarqua à Brest. Des personnages de la cour étaient venus à la rencontre de l'ambassadeur marocain et on prit la route de Paris. Ce n'étaient en chemin que réceptions officielles, harangues et salves d'honneur. On ne paraît pas avoir pris par le plus court, puisque l'on passa par Amboise. Là, on eut la galanterie de montrer à Sidi Ben-Aïcha la plaine de Saint-Martin-le-Beau où les Sarrasins furent défaits par Charles Martel ; on lui fit remarquer plusieurs tombeaux. Sur les pierres funéraires il pria pieusement et remporta dix ou douze pelletées de terre qui s'en allèrent grossir les bagages.

À Paris, l'envoyé du sultan fut accueilli par M. de Breteuil qui l'installa dans l'hôtel des Ambassadeurs. Guidé par un interprète, l'amiral de Salé s'amusa à visiter la ville pour la plus grande joie des badauds. Puis se leva le jour solennel ; un carrosse vint quérir l'ambassadeur pour l'emmener à Versailles où ses présents l'attendaient, transportés dès la veille en charrette. À neuf heures du matin, il entra dans les grands appartements, suivi de ses secrétaires et de six nègres portant une selle de cuir rouge magnifique, cinq gros ballots de mousseline, des peaux de tigres et des peaux de lions.

Devant la porte de la salle du Trône, le cortège fit halte ; Ben-Aïcha tira la manche de M. de Breteuil, l'interprète se précipita :

— Je voudrais, dit l'ambassadeur du sultan, que mes serviteurs soient autorisés à pénétrer avec moi dans la salle afin qu'ils puissent dire chez eux qu'ils ont vu l'empereur des Chrétiens ; cela les y fera considérer.

Par politesse, Ben-Aïcha avait négligé d'exprimer la formule « que Dieu les maudisse ! » qui eût pourtant été de rigueur.

M. de Breteuil discuta un instant avec les gentilshommes de la Chambre et on décida d'accorder à l'ambassadeur cette faveur si contraire aux usages.

La porte s'ouvrit à deux battants. Étreint par une profonde émotion, l'amiral de Salé franchit le seuil : Louis XIV était assis dans un fauteuil cramoisi, sur une estrade recouverte d'un tapis de Perse à fond d'or. Debout, autour de lui, se tenaient Monsieur, les ducs d'Anjou et de Berry, le duc de Gesvres et une quantité de gentilshommes. La main sur le cœur, l'ambassadeur s'inclina par trois fois, puis il débita son discours que traduisit l'interprète et auquel le roi répondit brièvement. Ben-Aïcha remit ses lettres de créance. M. de Torcy, secrétaire d'État, prononça quelques mots ; après quoi, sur trois nouvelles et profondes révérences, l'envoyé de Sa Hautesse se retira.

Un grand repas était servi dans la salle du Conseil ; les mets les plus succulents parurent sur la table. Hélas ! Sidi Ben-Aïcha ne put y goûter ; on était à l'époque du jeûne et il lui était interdit de prendre la moindre nourriture avant le coucher du soleil. Ses serviteurs, il faut l'avouer, eurent moins de scrupules.

Les semaines qui suivirent furent consacrées au travail et aux négociations ; celles-ci furent loin d'être couronnées de succès. Quand, deux mois plus tard, Sidi Ben-Aïcha s'embarqua à bord de la frégate *la Dauphine* afin de regagner son pays, il n'emportait qu'une lettre autographe de Louis XIV pour son maître, des présents et une série de miniatures représentant à peu près toutes les personnes de distinction de la cour.

Le voyage de retour fut encore plus éprouvant pour l'amiral de Salé que le voyage d'aller, car, non seulement il avait à lutter contre le mal de mer, mais contre un malaise indéfinissable qui l'envahissait chaque fois qu'il songeait à ce qui l'attendait à Meknès.

L'heure de la reddition de comptes avait sonné : prosterné aux pieds de Moulay Ismaël - sur lui la paix ! - Sidi Ben-Aïcha énumérait les résultats tous négatifs de son ambassade.

Lorsqu'il eut fini son long discours, qu'il essayait de rendre pittoresque afin qu'il parût moins vain, Sidi Ben-Aïcha attendit, le cœur battant. Le sultan avait froncé les sourcils et commencé un geste qui d'ordinaire avait une signification fatale. Toutefois, il ne l'acheva point et il se contenta de dire d'une voix sèche à son serviteur qu'il pouvait se retirer et qu'il devrait comparaître le lendemain.

L'infortuné Sidi Ben-Aïcha rentra dans sa maison, sa belle maison située dans l'enclos du palais ; il s'assit dans son jardin près d'une fontaine jaillissante. Cependant, ni la fraîcheur de l'eau, ni le sourire des femmes de son harem, ni les caresses innocentes de ses jeunes enfants, ne vinrent à bout de dérider son front.

Comme le soir tombait et que l'amiral de Salé ne parvenait pas à détacher sa pensée de ce qu'avait de désobligeant la perspective d'avoir le col tranché et de perdre tous les agréments qu'Allah a accumulés pour les hommes qui savent bien mener leurs affaires, Ben-Aïcha vit entrer le nègre Bou-Adou, eunuque et confident intime du sultan. L'ambassadeur frémit. Bou-Adou était de ceux que le maître envoyait ordinairement auprès des personnes à qui il désirait donner des ordres confidentiels, comme de s'étrangler discrètement ou de s'ouvrir sans bruit les veines.

L'eunuque devina la pensée de Ben-Aïcha et il étala un sourire rassurant dès qu'il fut confortablement assis.

— Vénérable fils d'Aïcha, dit-il, salut sur toi ! Je ne viens pas de la part de notre Sidna(12), le chérif Moulay Ismaël - que Dieu le conduise par la main ! - mais, néanmoins, je connais son cœur et je n'ignore aucun des sentiments qu'il nourrit pour ceux qui vivent au pied de son trône.

— Hélas ! Si Bou-Adou, je crains que notre seigneur - que sur lui s'étende la bénédiction du Très-Haut ! - ne m'ait pas dans son amitié parce que je n'ai pas rapporté les paroles qu'il attendait de l'empereur des Chrétiens - sur eux la malédiction ! - Que pouvais-je faire ? Il ne dépendait pas de moi de faire parler le monarque autrement qu'il ne l'a fait,

et maintenant j'ignore comment calmer le courroux du maître.

— Ce sera difficile en effet, soupira le nègre, car la colère de Sidna - que Dieu allonge ses jours ! - est grande. Si l'humble serviteur que je suis pouvait détourner de toi la menace de son œil victorieux, tu sais que je le ferais, mais je ne suis qu'un pauvre et les pauvres sont ici-bas sans influence ; le Rétributeur seul les tient en estime, puisqu'il est écrit : « Dieu rendra les pauvres riches du trésor de sa grâce, car Dieu est immense, il sait tout. »

Après cette citation, Bou-Adou, qui venait de rendre à un esclave la tasse de café qu'il avait vidée, poussa un nouveau soupir et se plongea dans ses réflexions, jouant simplement avec ses doigts de pied pour se donner une contenance. L'eunuque rompit enfin le silence, changeant apparemment de conversation.

— N'est-il pas vrai, Sidi Ben-Aïcha, que tu possèdes près de Moulay-Idris une fort belle maison avec des champs, des pâturages, du bétail et des serviteurs ?

L'œil de Ben-Aïcha s'alluma d'une lueur d'espoir, la visite du nègre prenait une signification plus agréable.

— En effet, Si Bou-Adou, cette maison m'appartient, elle est vaste et les terres qui l'entourent sont d'un bon rapport. J'ajoute que j'en ferais don joyeusement à l'ami qui me concilierait les bonnes grâces de notre maître miséricordieux.

— Si notre seigneur - qu'il soit béni ! - n'a pas, dans sa colère, ordonné que tu fusses instantanément mis à mort, c'est qu'il est avide dans son cœur de connaître d'autres détails de ton voyage, étant curieux de tout ce qui touche à la vie et à la cour de l'empereur des Chrétiens - qu'ils soient maudits ! - Or donc, je sais, de source sûre, qu'il compte t'interroger jusqu'au moment où il aura pressé tes souvenirs comme on presse un citron. Lorsqu'il ne lui restera rien à apprendre, alors, mais alors seulement, tu peux trembler pour ta tête.

Ben-Aïcha fit la grimace ; ce n'était pas ce qu'il espérait ; on lui annonçait la probabilité d'un sursis là où il comptait sur une grâce.

— Pour que je puisse remettre à l'ami auquel je pense ma propriété de Moulay-Idris, dit-il sur un ton détaché, il faut qu'il me soit loisible de m'y transporter et de prendre quelques dispositions indispensables. Comment le ferais-je, si je ne jouis de la lumière que pendant quelques jours ?

— Aussi n'est-ce pas de quelques jours qu'il s'agit, répliqua l'eunuque ; il ne tient qu'à toi de rendre ton récit tellement attrayant qu'il se prolonge assez longtemps pour que Sidna - qu'il soit exalté ! - ait oublié son ressentiment contre toi et même, si, dans ton esprit subtil, tu trouves quelque idée propre à flatter son goût de la gloire, il est probable que le pardon te sera accordé promptement et que tu retrouveras toute ta faveur. De mon côté, tu peux être sûr que j'emploierai ma chétive influence pour parvenir à ce résultat.

Dès le lendemain, Sidi Ben-Aïcha était chez le sultan ; il lui narrait par le menu tout ce qu'il avait vu à Versailles, n'omettant pas un détail, ni la description d'un costume, ni la peinture d'une salle. Le maître écoutait avec attention et, cependant, à la fin de l'audience, son œil lançait toujours des éclairs à la pensée que, sans doute par suite de la balourdise de son ambassadeur, le puissant monarque du Nord avait rejeté ses avances.

Huit jours durant, du matin au coucher du soleil, Sidi Ben-Aïcha raconta. Il avait décrit jusqu'aux baudriers des uniformes des Suisses, jusqu'à la couleur des rubans des dames, jusqu'aux dessins des parquets ; à plusieurs reprises, il s'était même répété et, souvent, il avait imaginé. Le courroux de Sidna n'était pas apaisé. Or, le dixième jour, quand les courtisans étaient bien certains que tout avait été dit et que le sultan allait rejeter le citron vidé, Sidi Ben-Aïcha tira de sa manche une miniature.

Cette miniature représentait une jeune femme ravissante, aux traits purs, à la carnation délicate et au visage d'un ovale parfait encadré de cheveux châains tombant en boucles et entremêlés de grosses perles.

La vue de cette beauté appela un instant le sourire sur les lèvres de Celui qui fait trembler les lions dans leurs repaires, mais bientôt sa mauvaise humeur reprit le dessus.

— Cette personne est fort belle, grogna le prince ; cependant je te trouve bien audacieux d'oser exposer à ma vue une image d'une personne humaine alors qu'il est écrit : « Ô Croyants ! les statues sont une abomination inventée par Satan ; abstenez-vous-en, et vous serez heureux. » C'est donc que tu es un mauvais serviteur, un sujet indigne, puisque tu cherches à me ravir mon bonheur.

Une délicieuse impression de fraîcheur courut sur la peau des courtisans ; cette fois, il n'y avait plus à en douter, le sort était jeté ; l'amiral de Salé allait faire connaissance avec la main du bourreau et eux-mêmes seraient ses dignes héritiers. L'eunuque, Bou-Adou, posté à côté du divan de son maître, fit une légère grimace, la belle demeure de Moulay-Idris lui parut s'éloigner et pourtant Sidi Ben-Aïcha, soit inconscience, soit suffisance, continuait à sourire.

— Ô Sidna, toi dont le cœur renferme toute la science de notre maître Mohammed - qu'il soit béni ! - il est certain que tu ne parles à ton serviteur que par jeu et pour éprouver ses connaissances dans la signification du Livre ; le sage précepte qui se trouve dans le cinquième sourat et son quatre-vingt-douzième verset, ne concerne que les Croyants, ceux qui véritablement sont nourris de la parole de Dieu. Notre seigneur Mohammed - qu'il soit comblé ! - ne s'est pas adressé aux Infidèles - sur eux la malédiction ! - Or, la belle personne dont tu as les traits devant les yeux est une chrétienne, c'est un chrétien qui en a tracé l'image et c'est un chrétien qui me l'a donnée ; quand tu sauras, en outre, qu'elle est la fille du puissant empereur des Chrétiens et qu'elle a nom la princesse de Conti, tu ignoreras encore

quelles sont ses perfections qui méritent d'être écrites avec une aiguille dans le coin intérieur de l'œil.

La mauvaise humeur et le courroux sacré du sultan avaient fait place à un intérêt passionné.

— Parle, mon fils, dit-il avec douceur.

— Sache, ô maître vénéré des villes bien gardées du Maghreb, que celle-ci est douée de toutes les séductions : quand elle danse on dirait qu'elle vole et qu'une fleur ne recevrait point l'empreinte de ses pas ; quand elle joue du luth on jurerait que les harmonies célestes s'exercent sur la terre...

Longuement, inlassablement, Sidi Ben-Aïcha parla. Penché en avant, Sidna l'écoutait, il l'écouta encore le lendemain et, de même, le jour suivant ; puis il envoya chez lui, en présent, un jeune esclave noir. L'espoir s'éteignit dans le cœur des courtisans, la succession de Sidi Ben-Aïcha n'était pas ouverte.

Le sultan avait déclaré :

— Une telle princesse ferait le bonheur de mon empire fortuné, je vais envoyer auprès de l'empereur de France afin de lui demander sa main.

Malgré la faveur nouvelle dont Sidi Ben-Aïcha paraissait comblé, ce ne fut pas à lui qu'échut la mission de retourner à Versailles. Elle fut confiée à Salak-Reiss, premier vizir et favori de Sa Hautesse. Driss-el-Fassi, le caïd méchouar, le dépositaire des secrets impériaux, fut chargé de l'accompagner, pour l'assister certes, mais aussi pour surveiller ses actes et ses paroles et les rapporter fidèlement.

Cette nouvelle ambassade fut complétée par plus de secrétaires encore que la première et par plus de serviteurs. Tous reçurent des djellabas neuves, des babouches jaunes comme de l'or, des mètres de mousseline pour que leurs turbans soient toujours impeccables ; les présents les plus riches furent confiés à leurs soins et le sultan balança pour savoir s'il n'y comprendrait pas une douzaine de têtes

soigneusement salées, coupées à des ennemis dont ses mehallas victorieuses avaient défait les harkas. Sidi Ben-Aïcha, consulté sur toutes choses, déconseilla ce discret hommage qui risquait d'être mal compris.

L'ambassade se mit en route, tandis que Bou-Adou s'en allait visiter la belle demeure de Moulay-Idris, désormais sa propriété.

Lorsque l'on sut à Versailles que l'empereur du Maroc envoyait une nouvelle mission, on commença à trouver qu'il exagérait. Outre le dérangement que causait cette visite, il y avait à envisager des frais absolument hors de proportion avec le résultat que l'on pouvait obtenir ; le séjour de Sidi Ben-Aïcha avait coûté plus de cinquante mille livres et l'on n'eût pas été fâché d'en faire l'économie. Pourtant l'on ne pouvait pas répondre à une courtoisie du souverain barbaresque par de l'insolence et l'on se résigna, en cherchant la formule heureuse qui permettrait d'éviter une troisième édition de la même histoire.

Seulement, quand Salak-Reiss débarqua à Brest avec sa suite et quand, à l'envoyé de M. de Breteuil, il exposa la démarche qu'il venait faire au nom de son souverain, il fallut toute la maîtrise d'eux-mêmes des représentants du roi de France pour qu'ils n'éclatassent pas de rire au nez du vizir. Un messenger fut expédié à franc étrier avertir la cour. Du roi jusqu'au dernier marmiton de la Bouche, tout le monde fut pris d'un accès d'hilarité.

La princesse de Conti, fille de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière, avait été mariée fort peu de temps avec le prince de Conti, neveu du grand Condé. Depuis son veuvage, elle exerçait à Versailles, par sa grâce naturelle et les agréments de son esprit, une grande influence. Étant en outre fort riche, sa main avait été sollicitée par plusieurs princes d'Europe. Voilà celle qu'un potentat barbare, plus ou moins « mamamouchi », osait convoiter.

Salak-Reiss ne se doutait pas que, tandis qu'il cheminait dans la direction de Versailles un peu moins bien accueilli

que son prédécesseur, un peu plus rondement mené, chacun, à la cour, parlait de sa mission. On se répétait ces vers dédiés par J.B. Rousseau à la princesse de Conti :

Votre beauté, grande princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique, avec vous, capitule
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

À leur arrivée, Salak-Reiss et son surveillant, le caïd Driss-el-Fassi, furent reçus par le roi ; ils offrirent les présents dont ils étaient chargés et remirent à Louis XIV la lettre autographe par laquelle le sultan sollicitait l'honneur de devenir son gendre.

Tout se passa comme lors du dernier voyage, y compris le repas, et, par une mauvaise chance obstinée, il se trouva que l'on était, cette fois encore, dans une période de jeûne.

Les envoyés marocains logés à Pans, à l'hôtel des Ambassadeurs, reçurent à plusieurs reprises la visite de M. de Breteuil qui feignit de prendre leur demande en considération. À chaque nouvelle entrevue, hélas ! l'espoir abandonnait un peu plus le vizir et le caïd méchouar.

— Ces chrétiens - qu'ils soient trois fois maudits ! - nous amusent, mais j'ai la conviction qu'ils n'accéderont pas à la demande de notre maître, disait le vizir avec une grimace mélancolique.

— Je le crois aussi, répliquait le caïd fort abattu. Je tremble pour toi lorsque nous serons rentrés à Meknès. Le courroux de notre maître sera indicible.

— Et pourquoi trembles-tu pour moi seul, digne ami ? rétorquait le vizir avec le plus doux des sourires ; Sidna - que Dieu le maintienne victorieux ! - ne t'a-t-il pas

commandé de m'assister et de me suppléer, si nécessaire, dans cette mission ? En cas d'échec, tu seras, à ses yeux, aussi coupable que moi.

— Je ne suis que le caïd méchouar, dit humblement Driss-el-Fassi, et tu es grand vizir.

— Tu es plus proche du cœur de notre maître et, par conséquent, il attend plus de toi.

— Je suis auprès de toi comme la lune est auprès du soleil, et lorsque ces deux astres sont au firmament c'est sur le soleil et non sur la lune que se porte l'attention.

— Ô ami, tu sais que notre seigneur - qu'il soit loué ! - est tellement haut placé que tous les hommes, quelles que soient leurs dignités, lui apparaissent également petits ; sa justice ne fait pas, entre eux, de différence et, bien que je sois grand vizir et toi simple caïd méchouar, il nous fera probablement couper la tête à l'un et à l'autre.

Le caïd, en son âme, reconnut l'excellence des paroles du vizir et s'en attrista à l'extrême.

Les deux Marocains manifestaient différemment leur égale et profonde inquiétude. Tandis que Salak-Reiss, découragé, passait ses journées assis par terre dans le grand salon de l'hôtel mis à sa disposition par Louis XIV, salon qu'il avait fait débarrasser des fauteuils et autres sièges plus encombrants qu'utiles, Driss-el-Fassi courait la ville.

— À quoi bon, répétait le grand vizir, te fatiguer à acquérir de nouvelles connaissances, puisque nous devons, sous peu, prendre le chemin du paradis ? Là nous posséderons toute science.

— Au contraire, protestait le caïd méchouar, je suis d'avis qu'il faut profiter le plus possible des heures qui nous restent à vivre sur cette terre et, par conséquent, augmenter notre savoir.

Cette divergence d'opinions fit que Salak-Reiss se trouvait seul au logis lorsque l'on annonça M. de Magny, bras droit et futur successeur de l'introducteur des ambassadeurs. Cette

visite avait lieu impromptu, car la prochaine entrevue était marquée pour le lendemain.

M. de Magny montrait cet air fermé qu'affectionnent les diplomates et qui leur donne à eux-mêmes, en se contemplant devant une glace, une impression de haute importance. On notait cependant, au coin de ses lèvres, ce petit retroussis de bonne humeur que ne peuvent réprimer ces mêmes diplomates quand ils ont une mauvaise nouvelle à annoncer. Salak-Reiss, qui était perspicace, ne s'y trompa pas et, après, les compliments d'usage, il demanda avec une franchise qui n'était ni marocaine ni diplomatique :

— Vous m'apportez une réponse fâcheuse ?

— En effet, dit M. de Magny, abandonnant lui aussi les ambages et les détours, demain M. de Breteuil vous signifiera officiellement la décision de Sa Majesté et prendra date avec vous pour votre audience de congé. Les raisons pour lesquelles Sa Majesté se voit contrainte de décliner l'honneur que lui fait Sa Hautesse le sultan seront tout au long exposées dans une lettre autographe du roi. M. de Breteuil, néanmoins, a voulu vous épargner le désagrément d'apprendre sans préparation la nouvelle d'un échec qui n'est dû qu'aux circonstances et où ni les mérites de Sa Hautesse ni les vôtres ne sont en cause ; c'est pourquoi il m'a prié de vous venir avertir secrètement.

Le vizir, cachant difficilement son anxiété et sa douleur, remercia M. de Magny et le chargea d'exprimer sa reconnaissance à l'introducteur des ambassadeurs.

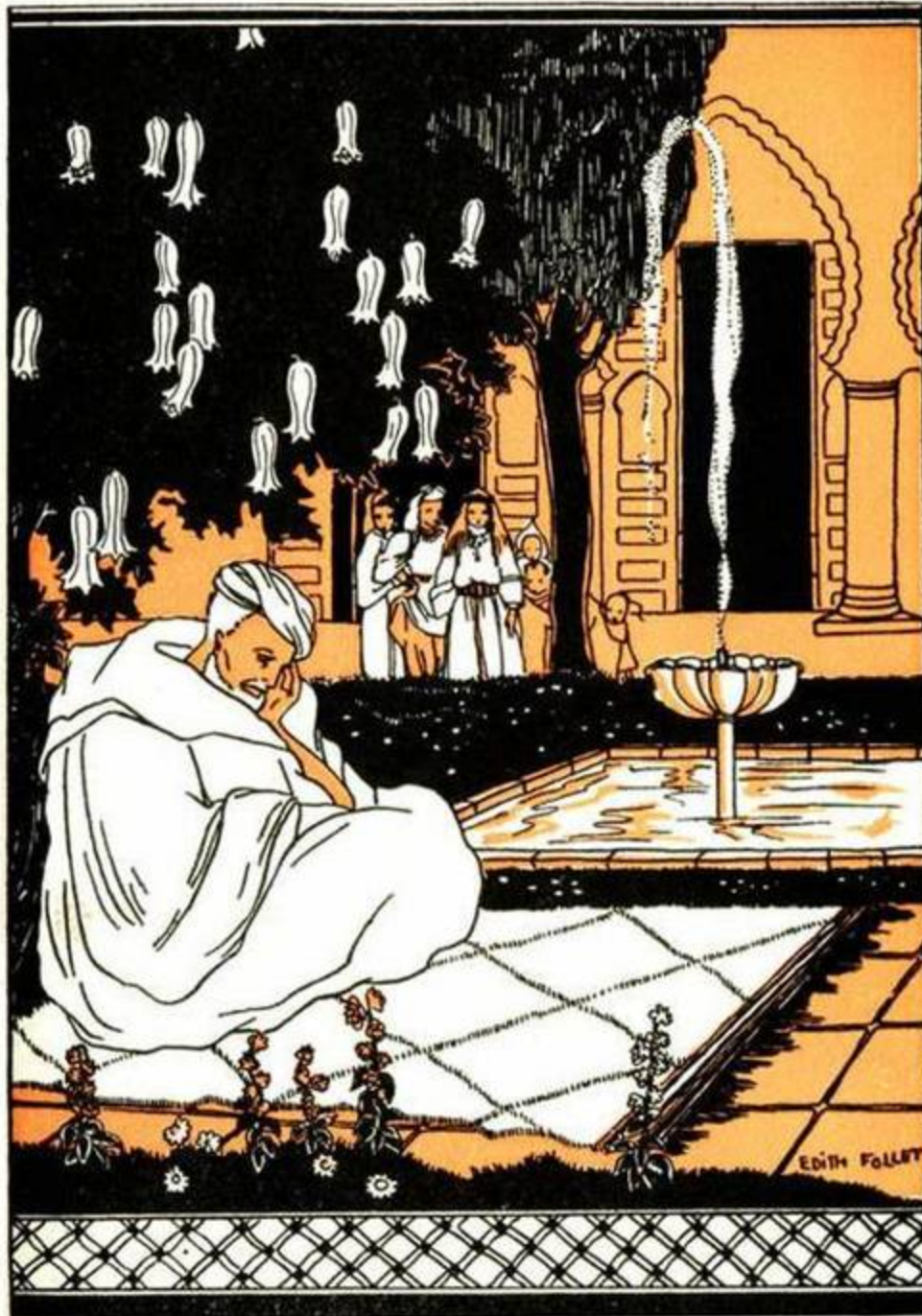
Au moment où il allait se retirer, M. de Magny - quoique les deux hommes fussent seuls dans le salon - se pencha à l'oreille du Marocain et lui dit :

— Sa Majesté n'ignore pas que votre zèle vous fera prendre très à cœur sa décision ; elle désire vous marquer son estime personnelle en vous engageant à faire tout votre possible pour empêcher que son refus n'aigrisse Sa Hautesse le sultan et ne lui fasse rompre les rapports de bonne amitié qu'entretiennent nos deux nations.

Ayant ainsi parlé, M. de Magny glissa dans la main du vizir une bourse remplie d'or, puis il s'éclipsa.

Salak-Reiss n'eut garde de mettre Driss-el-Fassi au courant de cette conversation ; il lui dit cependant, car le caïd eût certainement été renseigné par les serviteurs, que M. de Breteuil avait mandé quelqu'un pour rappeler la conférence du lendemain.

Comme prévu, les envoyés marocains furent officiellement avisés avec les plus grands ménagements de l'insuccès de leur mission. Ils prirent congé du roi et on les reconduisit fort cérémonieusement à Marseille où devait avoir lieu leur embarquement.



Nous laissons à penser quelles furent les mélancoliques réflexions du vizir.

Nous laissons à penser quelles furent les mélancoliques réflexions du vizir et du caïd tout le long du chemin entre Paris et la ville phocéenne. Ils n'étaient pas pressés d'arriver et inventaient mille prétextes pour retarder la marche du convoi. Leur guide, au contraire, faisait diligence, de sorte qu'il ne fallut guère plus de quinze jours pour arriver à destination. La mer si bleue, mouchetée de voiles blanches, leur parut le plus lugubre des spectacles.

La frégate sur laquelle ils devaient voguer était prête, les vents déclarés favorables, tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut de passer cette dernière nuit à terre.

— Quand nous arriverons dans l'empire fortuné du Maghreb, remarqua le caïd méchouar d'une voix éteinte, le soleil sera bien près de disparaître pour nous.

Le vizir ne répondit que par un profond soupir.

Or, le lendemain, lorsque l'on vint chercher les ambassadeurs pour les mener en grande pompe à bord du navire, c'est en vain que l'on appela Salak-Reiss. Le vizir n'était pas dans sa chambre, il n'était pas dans la maison ; on le chercha dans la ville, on ne le trouva point, et cependant un vizir, au dix-septième siècle, dans Marseille, n'était pas un personnage qui passait inaperçu ! On poursuivit les recherches pendant huit jours ; on fouilla les hôtelleries, les cabarets de la cité et des environs. Comme on ne pouvait pas laisser éternellement les Marocains à Marseille aux frais du roi, ni la frégate immobilisée dans le port, on finit par les expédier.

Lorsque Driss-el-Fassi se présenta devant le trône de Moulay Ismaël, le victorieux, lorsque, tout tremblant, il eut exposé et l'échec des négociations et la disparition de Salak-Reiss, il arriva ce qui devait arriver et ce qui était écrit de toute éternité : sa tête fut brutalement séparée de son corps et s'en alla orner la porte du méchouar, afin de servir d'exemple salutaire aux peuples et de montrer ce qu'il en coûte de n'être pas heureux dans l'exécution des ordres donnés par Sidna.

Quelque temps après ces déplorables événements, on vit s'élever aux Martigues, face à la mer, une petite maison qui, à mesure qu'elle se bâtissait, semblait plus étrange aux gens de la localité. Achevée, elle apparut comme un simple bloc de maçonnerie badigeonné de chaux et aveuglant de blancheur sous le soleil. L'intérieur, prétendait-on, était très agréable et tous les soins de la décoration avaient été réservés à une cour dallée de faïence et égayée par un jet d'eau.

Le propriétaire de cette demeure, que l'on avait vu tous les jours sur le chantier, était un drôle de bonhomme qui paraissait tout dépaysé sous sa perruque et dans ses habits. En outre, il parlait très difficilement le français et personne ne devinait d'où il venait.

L'air étrange de ce personnage qui eût ressemblé à quelqu'un de ces barbaresques que l'on apercevait souvent sur la côte, s'il n'eût été habillé comme tout le monde, le timbre rauque de sa voix, lui firent attribuer le surnom de « Marocain », et sa maison fut appelée le « Mas du Marocain ».

Les bonnes gens ne savaient pas si bien dire et ils eussent été encore plus étonnés qu'ils ne l'étaient s'ils avaient appris que le drôle de paroissien était le grand vizir de Sa Hautesse le sultan du Maghreb qui, ayant faussé compagnie à son ambassade la veille du départ, s'était déguisé en romanichel et s'était caché durant des semaines dans la demeure d'un paysan. C'était avec la bourse que lui avait remise M. de Magny de la part de Louis XIV qu'il avait fait bâtir sa maison à la mode de chez lui, maison où il vécut et où il mourut fort satisfait de n'avoir pas donné sa tête pour l'ornement de la porte du méchouar de Moulay Ismaël - sur lui le salut !



La fontaine de sang



VANT que la France ne vint aider le maître de l'empire fortuné du Maghreb à maintenir en paix les tribus, il était au Maroc un endroit particulièrement redoutable et redouté : la forêt de la Mamora. Cette forêt, qui s'étend des portes de la ville sainte de Fez jusqu'aux remparts de Dar-el-Beida, que les chrétiens nomment Casablanca, couvre cent trente mille kilomètres carrés, selon le compte établi par les roumis. Jusqu'au moment où ceux-ci sont venus avec leurs soldats, leurs ingénieurs, leurs planchettes à arpenter, leurs alidades, leurs fils à plomb et leur science, on ne chiffrait pas l'étendue de la Mamora ; on savait seulement qu'elle était immense et on l'appelait le bled de la Peur.

Le bled de la Peur, en effet, est le bien nommé. Si jamais un marchand imprudent, afin d'économiser les pas de son cheval, de sa mule ou de ses chameaux et d'arriver plus vite à la ville où il espérait faire son négoce, se risquait dans cette forêt ou même en suivait de trop près les contours, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui s'il était enlevé et si, le lendemain, son corps pendait, fruit sanglant, à la branche d'un chêne-liège rabougri ou d'un cèdre altier.

À qui donc était cette forêt, à qui cette immensité plantée d'arbres de toutes les essences, à qui ces hautes futaies où les cèdres s'élèvent comme des piliers de mosquée dont les

frondaisons seraient les voûtes, à qui ces taillis inextricables ? La forêt avait deux maîtres, non pas simultanés mais successifs : la tribu des Beni-Hassen et celle des Zemmours.

Tour à tour, l'une ou l'autre de ces tribus triomphait ; elle occupait le bled de la Peur d'où il lui était si commode d'envoyer au-dehors ses djichs, afin de piller les caravanes et de rançonner les douars paisibles aux jours de marché. La tribu vaincue quittait la Mamora et se réfugiait dans la montagne. Lorsque la misère, la faim, les privations avaient assez retrempé l'âme de ses guerriers, elle redescendait, livrait le combat aux occupants de la forêt, engraisés et alourdis par les rapines, et ceux-ci, battus à leur tour, prenaient la fuite vers l'Atlas.

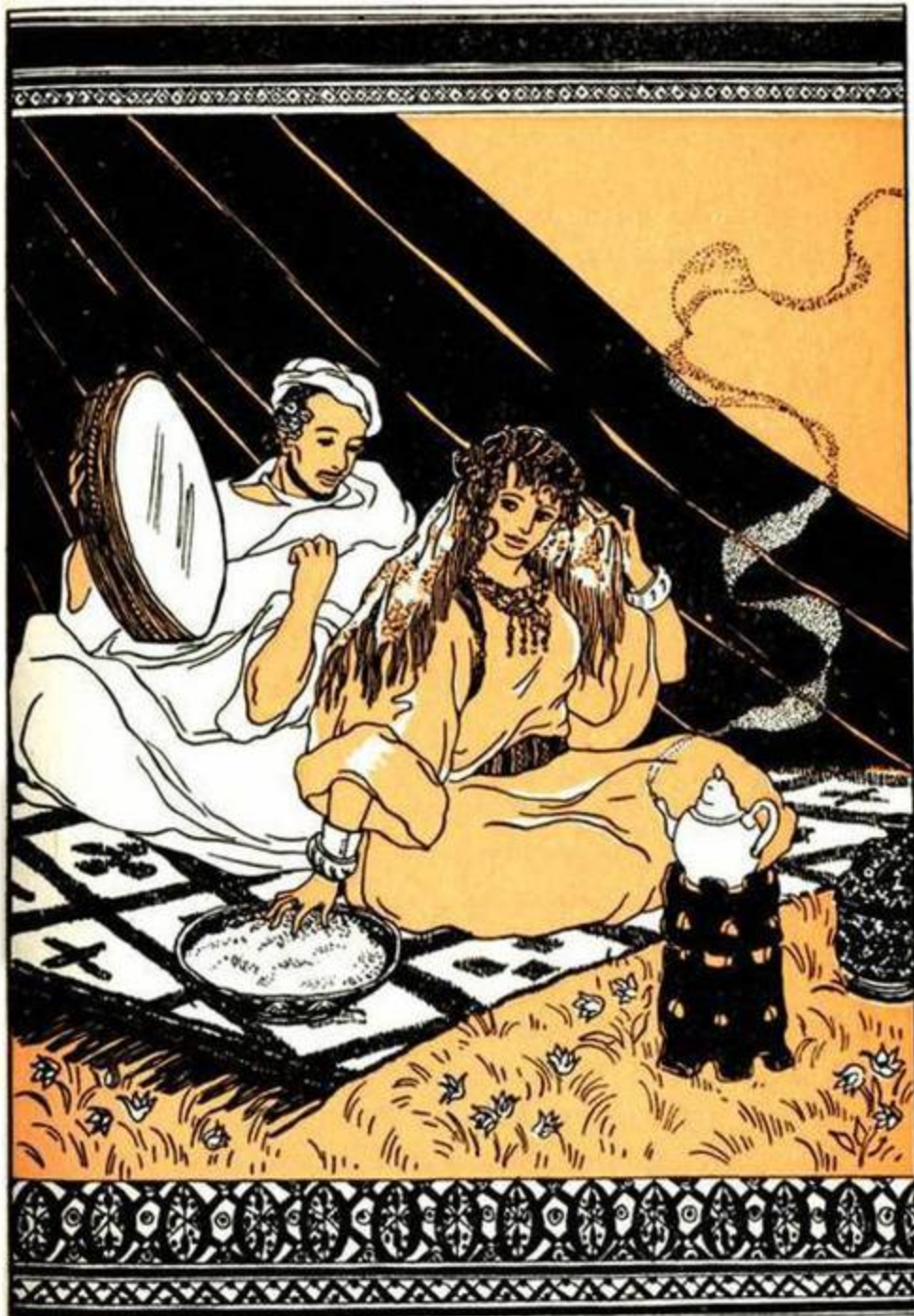
Aussi différents les uns des autres que le jour l'est de la nuit, les Beni-Hassen et les Zemmours n'avaient qu'un point de ressemblance : leur férocité. Ils avaient aussi un ennemi commun ; le Maghzen, bien que jamais celui-ci ne risquât dans les profondeurs de la Mamora ses mehallas victorieuses qui n'eussent pas consenti à pénétrer dans le bled de la Peur.

Beaucoup plus courageux dans les baroudes(13) que les Zemmours, meilleurs cavaliers, plus adroits tireurs, les Beni-Hassen avaient cependant à redouter les ruses plus raffinées de leurs ennemis, leur habileté plus grande à utiliser les accidents de terrain et les circonstances du moment ; de sorte que, entre eux, la lutte était à peu près égale.

Dieu voulut qu'à l'époque dont nous parlons, les Beni-Hassen fussent les maîtres de la Mamora. Leur chef, Sidi Marouf, caïd chargé d'ans et d'expérience, les commandait avec sagesse. Nul mieux que lui ne savait préparer une souga(14), la diriger, maintenir la discipline durant l'attaque du douar ou de la caravane, choisir le butin qui méritait d'être emporté et faire détruire le surplus ; aussi la tribu prospérait-elle merveilleusement à la face du ciel.

Depuis longtemps déjà, les Zemmours avaient été chassés vers la montagne. Eux, bien entendu, n'acceptaient pas leur défaite ; ils brûlaient de redescendre de leur retraite aride et inhospitalière où le pillage normal se réduisait à celui de quelques misérables tribus nomades ; ils voulaient reconquérir au plus vite leur terrain de chasse perdu. Telle n'était pas l'intention de Ben-Driss, leur caïd ; il jugeait les Beni-Hassen encore trop forts pour les aborder dans un combat régulier ; il préférait attendre son heure et les harceler à l'occasion par de petites attaques de détail, les énerver et leur enlever, si possible, une partie du butin qu'ils avaient fait sur les tribus maghzen.

Sidi Marouf, le vieux caïd des Beni-Hassen, avait une fille chérie ; elle se nommait Fatima et lorsque, au printemps, la terre de l'Empire fortuné se couvrait de fleurs, elle les surpassait toutes par l'éclat de sa beauté. Dès sa prime enfance, Fatima était promise en mariage à Ahmed, un jeune guerrier intrépide, un cavalier qui n'avait point son égal. Les temps étaient révolus où le mariage allait être célébré et où Fatima allait quitter les tentes de son père pour celle d'un époux.



Fatima était promise en mariage à Ahmed.

Les mœurs, parmi les tribus qui vivent sous la tente, toujours à la veille d'une bataille, courant constamment le risque d'être obligées de se transporter ailleurs, ne sont pas celles des villes. Là, dans les maisons bien bâties, il n'est pas d'usage que le fiancé connaisse sa fiancée autrement que par les descriptions des vieilles femmes et avant le jour où, au milieu d'un cortège joyeux, elle sera remise entre ses mains. Dans les douars, au contraire, les jeunes gens voient les jeunes filles à visage découvert et leur parlent presque librement ; c'est ainsi qu'était né, entre Ahmed et Fatima, un très tendre sentiment.

Pourquoi le Miséricordieux voulut-il qu'un jour d'été il entrât dans le cœur du sultan Mohammed - qu'il soit béni ! - l'idée de faire venir, de sa ville de Rabat, la bien gardée, à celle de Fez aux mille fontaines, le produit du tribut payé par ses fidèles sujets de la Chaouïa ? Peut-être avait-il besoin d'argent ? La cause véritable reste enfermée dans le cœur du Très-Haut - qu'il soit loué ! - et ce voyage était inscrit de toute éternité dans le livre du Destin.

Ainsi donc, au lever du jour, partit de Rabat une caravane de chameaux chargés de caisses, de sacs, de ballots, car le tribut ne se paye pas seulement en argent mais aussi en nature. Une mehalla d'entre les mehallas victorieuses de Sidna(15) - que Dieu le guide par la main ! - escortait ce convoi qui s'en allait d'un pas lent, évitant prudemment de s'aventurer dans la forêt.

Le secret le plus absolu devait entourer ce voyage ; cela n'empêcha pas tout le pays de savoir qu'une caravane maghzen, particulièrement riche, se mettait en route, et ceux qui en furent informés les premiers furent ceux qui y étaient plus directement intéressés, nous voulons dire les Beni-Hassen. Sidi Marouf avertit les hommes de sa tribu épars à travers l'immense Mamora et aucun d'eux ne manqua d'être fidèle au rassemblement. Lui-même, le vieux chef, se mit à la tête de son djich et il partit, flanqué

d'Ahmed, son futur gendre, pour couper la route de la caravane fortunée.

Il arriva ce qui devait arriver. La mehalla victorieuse, ayant vu de loin se déclencher l'assaut des farouches guerriers Beni-Hassen, tourna avec entrain les talons et se dispersa dans tous les sens. Le soir, les chameaux, chargés d'objets précieux, de denrées de toutes sortes et d'or, entraient dans la forêt sous l'escorte de ceux qui les avaient capturés et qui se réjouissaient à l'idée du partage qui allait s'effectuer.

Le bonheur humain est chose infiniment fragile et le Rétributeur - qu'il soit loué ! - met toujours le bien à côté du mal, le malheur près de la joie et l'épine à la tige de la rose. Lorsque Sidi Marouf et Ahmed arrivèrent à leur douar, ils trouvèrent leurs tentes détruites et la désolation et le silence à l'endroit où, le matin, ils avaient quitté un camp égayé par les « you-you » des femmes et le gazouillis des enfants. Tout avait été emporté, les coffres remplis de butin, les provisions, les ustensiles, les chèvres qui donnent le lait et les femmes, sauf quelques vieilles dont les corps gisaient çà et là et dont le meurtre témoignait de la cruauté des Zemmours. Il n'y avait pas, en effet, à en douter, c'étaient eux, les infâmes, qui, également avertis du voyage de la caravane maghzen et sachant que cet événement ne manquerait pas d'éveiller la sollicitude des guerriers Beni-Hassen, étaient venus piller leurs douars.

Tandis que Sidi Marouf et Ahmed se lamentaient, l'un pleurant sa fille, l'autre sa fiancée, une vieille femme apparut à leurs yeux. Cette vieille se nommait Aïcha ; elle était sorcière et vivait dans une grotte, auprès d'une fontaine proche, depuis tant d'années qu'il était impossible de les compter. Elle n'appartenait à aucune tribu et avait connu l'occupation des Zemmours ; tout le monde la respectait, car on craignait ses maléfices et les sorts qu'elle n'eût pas manqué de jeter sur quiconque lui aurait déplu.

— Noble caïd, dit-elle à Sidi Marouf, et toi, valeureux guerrier, ajouta-t-elle en se tournant vers Ahmed, je ne vous

apprendrai pas que ce sont les Zemmours, ces fils de chiens, qui, profitant de votre absence, ont ravagé vos tentes laissées à la garde des femmes et des enfants à la main débile. Je puis vous informer que celui qui a ravi la belle Fatima est le fils du caïd Ben-Driss et qu'il se nomme, ce mauvais, Bernane-el-Fid.

— Je jure, s'écria Ahmed, par la barbe du Prophète, par son sabre et par son âne Ya'Four, que je tirerai vengeance de ce Bernane-el-Fid, le maudit, et qu'il ne périra que de ma main.

Avant de songer à châtier les lâches ravisseurs, il fallait réparer ce que les Zemmours avaient saccagé. Ce ne fut pas long. Le butin remporté de l'expédition contre la caravane maghzen permit de rétablir les choses telles qu'elles avaient été. Les douars ressuscitèrent, les hôtes de la forêt se remirent à leurs occupations ; seulement ils faisaient peser plus lourdement le poids de leur bras sur les tribus qu'ils rançonnaient. Il faut bien que l'innocent paye pour le coupable ; telle est la loi de la vie.

L'oubli, néanmoins, n'amollit pas les cœurs. On savait dans quel recoin de la montagne se cantonnaient les Zemmours. Une belle harka fut rassemblée, Ahmed en prit la tête ; ils s'en furent chez leurs ennemis ; ils trouvèrent les tentes que les Zemmours, prévenus de leur approche, n'avaient pas eu le temps d'enlever, mais dans ces tentes, il n'y avait que quelques vieilles dont plusieurs captives Beni-Hassen. Celles-ci apprirent à Ahmed que Fatima était morte.

— La vie de Bernane-el-Fid paiera la sienne, dit le fiancé, les mâchoires contractées de colère.

Les tentes des Zemmours furent détruites et l'on marcha sur leurs restes en signe de victoire ; on ramena les vieilles retrouvées et l'on rapporta un peu de butin.

À plusieurs reprises, de semblables expéditions furent renouvelées, parfois les Zemmours surpris étaient obligés de livrer le combat, toujours ils avaient le dessous et cependant jamais Ahmed ne rencontra Bernane-el-Fid, soit les armes à

la main dans la baroude, soit parmi les morts après le combat.

Le hasard fit qu'un meskine, un pauvre, un de ceux qui peuvent cheminer partout, car ils n'ont rien, ne se réclament d'aucune parenté et n'excitent par conséquent ni haine ni convoitise, traversa la forêt de la Mamora et demanda l'hospitalité d'une nuit dans le douar où vivait Ahmed. Comme le font ceux de son espèce, il paya l'abri et le couscous dont il bénéficiait par le récit de ce qu'il avait vu et de ce qui lui était advenu. C'est de cette façon que l'on sait dans les tribus ce qui se passe chez les voisins ou les ennemis.

— Par où, interrogea Ahmed, t'a mené la route qui t'a conduit jusqu'ici ?

— Elle franchissait la montagne à travers les hauteurs qu'occupent les Zemmours, vos ennemis.

À ces mots, Ahmed dressa l'oreille.

— Les Zemmours, dis-tu ? As-tu vu leur caïd Ben-Driss, le maudit ?

— Je l'ai vu, répliqua le meskine.

— As-tu vu le fils du caïd, Bernane-el-Fid, l'infâme ?

— Non, celui-là je ne l'ai pas vu, il ne vit pas dans la tribu.

— Et où est-il donc ?

— Il redoute, m'a-t-on raconté, l'un des tiens auquel il aurait fait tort et qui aurait juré, par les serments les plus saints, de lui prendre la vie.

— Où a-t-il fui, le lâche ?

— Je crois pouvoir t'affirmer qu'il est à Tanger, et qu'il s'y cache, certain qu'aucun Beni-Hassen ne le retrouvera dans la grande ville.

Les propos du meskine n'avaient plus rien, désormais, pour intéresser Ahmed ; aucune autre nouvelle sur terre ne pouvait retenir son cœur.

Le lendemain, le jeune guerrier se présenta dans la tente de Sidi Marouf, le vieux caïd, et il lui dit :

— Père, je sais où se terre Bernane-el-Fid, le lâche.

— Et où donc ?

— À Tanger, la grande ville ; il s’y croit à l’abri de mon poignard.

— Que feras-tu ?

— Je vais à Tanger et j’exécuterai mon serment.

— Tu as bien parlé, mon fils, là est ton devoir. En te vengeant tu me vengeras. Que la bénédiction du Rétributeur soit sur toi qui accompliras une chose juste ! Néanmoins, je serai en peine de toi que je considère comme mon enfant, bien que tu n’aies pas été l’époux de ma fille chérie ; aussi longtemps que durera ton absence, mon cœur sera dans l’affliction.

Les deux hommes, le vieux et le jeune, s’en allèrent vers la fontaine auprès de laquelle vivait Aïcha, la sorcière.

— Mère, dit Sidi Marouf à la vieille dont nul ne pouvait dire l’âge, voici mon fils qui part dans le but de faire ce qu’il doit faire. Pourrais-tu me dire, toi qui lis dans le livre du destin, s’il réussira ?

— Maître, répliqua Aïcha, je sais que celui que tu nommes ton fils va à Tanger, la grande ville, pour y rechercher Bernane-el-Fid, l’infâme, et le mettre à mort ; je ne puis te dévoiler le résultat de son voyage, car cela m’est interdit.

— Tu imagines, mère, comme je me tourmenterai et m’inquiéterai tant que mon fils sera au loin, ne pouvant avoir de ses nouvelles ni savoir s’il a été heureux dans ses desseins.

Aïcha répliqua :

— Maître, mon cœur s’émeut de pitié en songeant à ton inquiétude ; pendant l’absence de ton fils chéri, viens quotidiennement ici et cette source t’apprendra s’il a réussi dans son entreprise, c’est tout ce que je puis pour toi.

Après avoir fait ses ablutions à la fontaine, Ahmed se mit en route. Afin de ne pas attirer la suspicion, il avait pris l’aspect des meskines ; seulement, à son côté, il gardait le poignard effilé qu’il comptait plonger dans le corps de Bernane-el-Fid, le maudit.

Il marcha des jours et des jours appuyé sur son bâton ; le soir il se présentait dans les douars aux tentes en poils de chèvre ou de chameau ou dans les villages aux maisons bien bâties de pisé ; il disait :

— Le salut soit sur vous ! Je suis Ahmed, le meskine, et je viens manger et dormir.

On lui répondait :

— Le salut soit sur toi ! Mange et dors jusqu'à ce que tu sois rassasié et reposé.

Le jour suivant, il repartait.

Enfin, Ahmed atteignit Tanger la bleue, étagée sur le bord de la mer. Là, il s'aperçut combien, dans une grande ville, il est difficile de découvrir l'homme que l'on cherche, aussi difficile que de retrouver un grain d'avoine dans un sac de blé.

La volonté de réussir et la soif de se venger soutenaient le jeune Beni-Hassen ; il fouilla la ville du haut en bas et de bas en haut, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Il entra dans les fondouks, là où logent les voyageurs, les pèlerins et les ouvriers de passage, et il disait :

— La paix soit sur vous ! N'y a-t-il pas parmi vous un homme qui se nomme Bernane-el-Fid., fils des Zemmours ? Je dois le voir pour lui apporter un message de son père.

Les gens secouaient la tête et ils répondaient :

— Sur toi la paix ! Nous ne connaissons pas celui que tu cherches ; nous n'avons jamais entendu son nom.

Il se rendait sur le marché ; il allait dans les souks ; il pénétrait dans ces petits cafés où se délassent pendant les heures chaudes du jour ou à la fraîcheur de la nuit ou même tout le temps, ceux qu'appelle le travail. On n'y connaissait pas Bernane-el-Fid.

Ahmed visita les chantiers où l'on construit les maisons en battant soigneusement la terre que l'on mêle, si Dieu le veut et si l'entrepreneur n'est pas voleur, avec de la chaux, mais ordinairement cet ingrédient manque, de sorte que la maison ne tarde pas à s'écrouler sous l'effet de la pluie, et

c'est bien ainsi, puisque cela est écrit. Sur les chantiers, le guerrier Beni-Hassen aperçut des Zaïans, des Ayadi, des M'Tougui, des gens des tribus du Sud ; il vit des Chleuhs aux vêtements bleus, des gens de la Chaouïa en bure brune, pas un Zemmour toutefois et aucun ouvrier n'avait connu Bernane-el-Fid, l'infâme.

Ahmed se risqua alors dans les bouges où fréquentent les Infidèles, lieux mal famés et tenus à l'écart, où l'on boit du vin et d'autres boissons fermentées dont le Prophète - qu'il soit béni ! - a interdit l'usage aux Croyants. On ne put le renseigner sur celui qu'il cherchait.

Enfin, le fils des Beni-Hassen descendit sur le port : là, grouillait une foule bigarrée où l'on voyait non seulement les gens de toutes les tribus mais encore des chrétiens captifs ou des marins des nations situées au-delà des mers. Ces hommes chargeaient ou déchargeaient des navires à large panse, felouques de pirates bondées de butin ou barcasses de ces armateurs espagnols qui ne craignent rien pour faire leur commerce. Les débardeurs montaient ou descendaient, chargés de lourds fardeaux, les planches qui reliaient les embarcations à la terre, ou, lorsque les vaisseaux étaient trop gros pour aborder, ils allaient quérir les marchandises dans des bachots qu'ils échouaient ensuite sur le rivage.

Ahmed avisa un homme de la Chaouïa qui, assis sur une caisse, contemplait, l'air fatigué, toute cette agitation.

— Le salut sur toi ! dit le fils des Beni-Hassen.

— Sur toi le salut ! répliqua l'autre sans bouger.

— Ne connais-tu pas un homme de la tribu des Zemmours que l'on appelle Bernane-el-Fid ? J'ai à lui parler de la part de son père.

— Bernane-el-Fid ? répondit l'homme de la Chaouïa. Dieu t'a conduit par la main pour te mener à moi, car je le connais fort bien et, tiens, le voici là-bas qui travaille à mettre en piles ces ballots que l'on vient de décharger à terre.

Celui que l'inconnu désignait était un très grand gaillard, fort comme un bœuf et dépassant Ahmed de plus de deux fois la tête. À distance, on remarquait avec quelle facilité il remuait les charges les plus pesantes.

— Je te remercie, dit le fils des Beni-Hassen.

Il n'alla pas directement trouver l'infâme qu'il voulait châtier. Son but n'était pas de lutter avec lui et peut-être de succomber ; il ne s'agissait point de provoquer un adversaire mais de punir un maudit.

Tout le jour, Ahmed demeura aux environs du port, se cachant derrière les monceaux de marchandises. Quand vint le soir, apportant l'apaisement autour des navires, le Beni-Hassen vit Bernane-el-Fid rajuster sa djellaba et quitter le rivage ; il le suivit dans les rues tortueuses de la ville basse et, arrivé à un petit passage voûté où l'obscurité était presque complète, il le vit se baisser pour s'engager sous la voûte. Ahmed s'approcha de son ennemi par-derrière et tira son long couteau effilé...

Pendant qu'Ahmed recherchait à Tanger celui qui, traîtreusement, avait enlevé sa fiancée, Sidi Marouf, le vieux chef, se faisait du souci. Chaque jour, il se rendait à la fontaine où il trouvait la sorcière Aïcha ; il lui disait :

— La paix soit sur toi, ma mère ! N'as-tu point des nouvelles de mon fils Ahmed et ne sais-tu pas s'il a vengé le rapt et la mort de ma fille chérie ?

La vieille secouait la tête.

— Non, dit-elle, la fontaine n'a pas encore parlé.

Le vieillard s'asseyait et, durant de longues heures, il contemplait le filet d'eau fraîche qui courait joyeux, murmurant et clair, rebondissant dans sa petite vasque de rochers.

Il était là, un soir, au moment où l'ombre envahissait l'immense Mamora. Il commençait à craindre que quelque chose ne fût arrivé à celui qu'il aimait comme son enfant. Il se leva à regret pour regagner sa tente et jeta un dernier coup d'œil à la fontaine magique. Et voilà qu'il aperçut une

chose qui lui fit douter de sa raison : la source claire et limpide se troublait et, subitement, au lieu d'un filet d'eau, jaillit un filet de sang qui courut entre les pierres et alla se perdre dans la terre.

Tandis qu'il contemplait ce phénomène, la sorcière dressée à ses côtés lui disait :

— Louanges à Dieu, maître de l'Univers, le Clément, le Miséricordieux ! Tu es vengé.

Là-bas, à Tanger, Ahmed dans un coin sombre d'une ruelle déserte avait enfoncé son couteau effilé entre les épaules de Bernane-el-Fid, l'infâme, qui se baissait pour s'engager dans un noir passage.

Le retour du jeune guerrier fut fêté dans les douars des Beni-Hassen comme il convient.

À dater de ce jour, la haine entre les Zemmours et les Beni-Hassen s'exaspéra jusqu'à la folie. Les meurtres se succédèrent : tantôt un Beni-Hassen tombait sous les coups d'un Zemmour, tantôt un Zemmour était abattu par un Beni-Hassen. Que le meurtre ait eu lieu dans la montagne ou dans la forêt, dans la plaine ou à l'ombre des maisons des cités, la fontaine de la sorcière l'annonçait, chaque fois, en versant du sang.

La sorcière était morte, Sidi Marouf était mort ; mort aussi Ahmed, morts leurs fils et leurs petits-fils, mais la haine inapaisée des Zemmours et des Beni-Hassen désolait toujours la forêt de la Mamora et le bled de la Peur continuait à mériter son nom.

Le protectorat français est venu ; on traverse la Mamora en tous sens ; Zemmours et Beni-Hassen se sont réconciliés sous l'autorité du Maghzen ; la fontaine du sang n'est plus qu'une fontaine qui offre ses eaux pures à la soif du voyageur. Le souvenir même de ces choses serait perdu si, auprès de la source, ne se trouvait pas un vieux conteur pour les rappeler à ceux qui ont des loisirs.

La paix soit sur vous !



Une sultane bourguignonne



FEZ, la cité sainte, qui renferme les mosquées les plus vénérées, les meddersahs qui répandent la science comme la source répand l'eau pure, Fez aux mille fontaines est aussi la ville des histoires fabuleuses et des contes extraordinaires. Cependant, celui que nous allons narrer est véridique, l'histoire n'est pas vieille, à peine remonte-t-elle à cent ans.

Dans le musée installé au Dar-Batha, ont été soigneusement réunis les objets curieux et rares qui ont trait à l'histoire du Maghreb. À la septième section, baptisée « Souvenirs impériaux », on peut voir, au centre d'une vitrine, une lourde plaque d'or portant cette inscription en français :

À la mémoire de Jeanne Lanternier, sultane, en toute reconnaissance. - Rita.

Le jour où cet objet nous tomba sous les yeux, il faut avouer que nous fûmes assez surpris ; ce nom si peu arabe de Jeanne Lanternier accolé au titre de sultane nous intrigua fort. Le conservateur, à qui nous nous adressâmes pour avoir des éclaircissements, nous dit :

— Il y a là-dessous une histoire, une histoire vraie. Si vous voulez vous la faire raconter dans ses détails, adressez-vous

donc au vieux Mohammed-ben-Ali, qui est le doyen des préposés aux biens Habous.

Vieux, Mohammed l'était assurément, il paraissait tout ratatiné par l'âge et un peu endormi, mais, dès qu'il vous parlait, son œil pétillant trahissait l'intelligence et la vivacité de son esprit ; il s'exprimait en un français des plus corrects, ce qui facilitait énormément, pour nous, la conversation.

— Ah ! dit-il, la plaque vous intéresse, oui, oui, en effet, Jeanne Lanternier fut bien sultane. C'était dans les temps anciens où l'on voyait de curieuses choses.

À l'époque de la Restauration - nous rapportons aussi exactement que possible les propos du vieil employé des Habous - vivait en France, sur les confins de la Bourgogne et de la Franche-Comté, au petit village de Chissey, dans la vallée de la Loue connue sous le nom joli du Val d'Amour, un très pauvre et honnête pignard. Un pignard c'est, en patois du pays, un de ces tisserands nomades qui s'en vont, ou plutôt qui s'en allaient de maison en maison peigner le chanvre ; c'était un métier fatigant et guère rémunérateur, mais, au moins, y était-on libre. En travaillant beaucoup, Lanternier - tel était le nom du pignard - parvenait à élever tant bien que mal un garçon et quatre filles. Sa femme, qui s'occupait de toute cette marmaille, était une brave femme, les enfants, de bons enfants, et tout cela grandissait droit et net dans la joie que donne un cœur pur et une bonne santé.

Très jeune, Jérôme, le garçon, entra en apprentissage chez un charron ; les filles restaient auprès de leur mère et s'occupaient de l'élevage de petits animaux de basse-cour qui augmentait un peu l'aisance familiale.

L'aînée des trois filles, Jeanne, atteignait l'âge de seize ans ; elle était si belle que les étrangers, qui parfois passaient par Chissey, s'arrêtaient pour la regarder ; elle était blonde, d'un blond doré aux reflets roux, ses yeux étaient bleus et limpides, son teint blanc et rose et ses lèvres vermeilles s'ouvraient sur deux rangées de perles. La

souplesse de sa taille, la grâce de sa démarche complétaient sa beauté.

Une vieille bohémienne, de celles qui parcourent les villages pour vendre des ouvrages de vannerie, avait voulu lui prédire l'avenir. Jeanne s'y était d'abord refusée ; dans l'avenir comme dans le présent, elle ne concevait d'autre bonheur que celui de vivre paisible dans sa famille chérie. Elle finit par céder ; la vieille examina un moment la paume de sa jolie main et elle poussa une exclamation de surprise. Elle regarda plus attentivement, tout en marmottant pour elle-même des paroles incompréhensibles.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Jeanne qui, bien que ne croyant pas à la chiromancie, éprouvait une vague inquiétude. Voyez-vous pour moi quelque malheur ?

— Je vois, oui, je vois clairement que vous serez princesse.

La gitane avait prononcé ces mots avec un air de conviction profonde.

La jeune fille éclata de rire ; sa mère, quand elle lui raconta la chose, affecta de se fâcher et son père, son frère et ses sœurs la plaisantèrent. Tout le village en fit des gorges chaudes.

— Il faut vraiment que ces bohémiennes prennent les gens pour des bêtes, grogna la vieille demoiselle Couret, sœur du notaire et affligée d'une pénible maladie de foie, pour raconter que la petite Lanternier qui trotte pieds nus par le village et ne met de souliers que le dimanche pourra jamais être princesse.

Un an passa et on ne songeait plus aux prédications de la nomade quand un malheur survint : la maison du pignard brûla. Bien entendu, il n'était pas assuré, tout ce qu'il avait, le petit trésor amassé sou par sou, les animaux de la basse-cour, tout périt dans l'incendie. Lanternier, avec sa femme et ses quatre enfants, se trouvait aussi pauvre qu'au jour de son mariage.

Reconstruire sa maison, recommencer sa vie, Lanternier n'en eut pas le courage. On était en 1832 et l'on

commençait à parler des fortunes que pouvaient édifier des gens énergiques et laborieux en Algérie dont la conquête venait d'être entreprise.

Ni l'ardeur, ni l'application ne manquaient au pignard ; il s'embarqua avec les siens pour le pays neuf, emportant une petite somme que son frère lui avait confiée.

La chance parut lui sourire. À Dély-Ibrahim, près de Bouffarik, il trouva à acheter une très modeste ferme et il se mit à la faire valoir. Dès la fin de la première année, il enregistra des résultats sinon prodigieux, du moins encourageants. La terre, si longtemps en friche, se montrait généreuse, la présence des troupes d'occupation et les nécessités du ravitaillement offraient un bon débouché aux produits agricoles. L'ancien pignard, devenu cultivateur, voyait poindre le moment où, ayant remboursé son frère, il pourrait amasser quelques économies pour doter ses enfants.

Au mois d'avril 1836, Lanternier voulut offrir à sa femme et à ses filles, qui, depuis tant de mois, avaient vécu pour ainsi dire recluses dans la ferme, une petite distraction. Il les emmena à Bouffarik où se tenait un semblant de foire, bien rudimentaire, cela va sans dire, dans un pays point encore pacifié.

Lanternier vaqua à ses affaires, sa femme et ses filles firent quelques emplettes et, le soir venu, dans leur araba(16) ils regagnèrent la ferme où les attendait Jérôme, qui avait été chargé de la garde de la maison.

À peine étaient-ils en chemin, qu'ils furent attaqués par une bande de pillards qui se tenaient à l'affût dans le bled.

Vaillamment, Lanternier se défendit, mais, comme il n'avait pas d'armes, il ne gagna à sa résistance que d'être plus copieusement roué de coups. Les cinq prisonniers, ficelés et entravés, furent attachés sur l'encolure des chevaux de leurs ravisseurs et emportés au galop.

Toute la nuit, ils subirent ce cruel supplice ; ils avaient les reins rompus, les cordes trop serrées pénétraient dans leur

chair. Au matin, ils arrivèrent à un campement, un petit douar, une vingtaine de tentes noires autour desquelles s'agitaient des indigènes à mine féroce.

Les malheureux furent mis à terre ; on ne les désentrava pas ; on se contenta de leur délier les mains et on plaça à leur portée un plat de mauvais couscous dont il fallut bien se rassasier, car ils avaient grand'faim. Les habitants du douar se groupaient autour d'eux, les considéraient avec curiosité, riaient en les montrant du doigt et les insultaient probablement. Ceux qui les avaient capturés faisaient les honneurs de leurs prisonniers ; ils désignaient surtout Lanternier et insistaient sur les ecchymoses et les blessures qui lui avaient été faites tandis qu'il se débattait. Le plus grand succès pourtant allait à Jeanne ; les hommes l'entouraient, les yeux dilatés d'admiration ; les femmes, jalouses, l'invectivaient.

Avec la dignité qui convient à un chef, le caïd du douar vint inspecter les captifs que ses subordonnés avaient ramenés de leur équipée. Lui aussi fut émerveillé devant la beauté de Jeanne ; cette vue lui causa apparemment un grand plaisir qu'il traduisit en abandonnant sa dignité hiératique et en bourrant de coups de poing les côtes de ses serviteurs.

Les infortunés Français, fourbus et douloureux, entassés sous une tente, immobilisés par les liens qui enserraient leurs jambes, faisaient de tristes réflexions. Lanternier essayait de redonner du courage aux siens et affectait une confiance qu'il était loin d'éprouver.

— Quand Jérôme, disait-il, aura vu que nous ne revenions pas, il n'aura pas manqué d'alerter les autorités militaires de Bouffarik et on se mettra à notre recherche. Il sera aisé de suivre les traces des chevaux qui nous ont emportés. Patientons, et demain, après-demain au plus tard, nous serons délivrés.

Il citait le cas d'autres colons enlevés par les pillards et qui avaient été sauvés ; il omettait volontairement les exemples

plus nombreux de malheureux qui jamais n'avaient été retrouvés et dont, si souvent devant lui, on avait plaint le sort pitoyable.

Sa femme et ses filles feignaient de se laisser prendre à ses propos réconfortants. Elles aussi avaient dans l'esprit des histoires de rapt qui les faisaient intérieurement trembler, mais elles ne voulaient pas ajouter aux angoisses du père de famille.

— En somme, murmura Jeanne, nous avons une chance dans notre malheur, nous sommes réunis et c'est une consolation de subir le même sort que celui des êtres chéris.

Vers le soir, le caïd revint ; il était accompagné d'un grand diable de Berbère, très brun de figure, d'un aspect sauvage et féroce dont la taille était entourée par une large ceinture rouge à laquelle pendait un sabre et d'où sortaient les crosses de deux pistolets ; il portait une moukhala - un de ces longs fusils comme en avaient et en ont encore les Arabes - accrochée sur son dos.

Les deux indigènes ne parurent faire aucune attention à Lanternier, à sa femme ou à ses plus jeunes filles, ils ne s'intéressaient qu'à Jeanne ; en la voyant, le nouveau venu avait poussé une exclamation de surprise admirative, puis les deux hommes avaient parlé entre eux avec beaucoup de volubilité dans leur langage rauque et incompréhensible pour les captifs. Constamment, ils montraient Jeanne du doigt.

Ils se retirèrent ; la nuit tomba, apportant aux pauvres Français un renouveau d'angoisse et de terreur. Le camp ne s'endormait pas ; on entendait des allées et venues, des conversations, des pas de chevaux, un cliquetis d'armes, parfois les notes mineures d'un chant monotone.

— Ces gens-là ne se reposent donc jamais, soupira Lanternier.

Une idée était venue à Jeanne.

— Peut-être ont-ils eu vent que l'on nous recherchait et se tiennent-ils sur leurs gardes, dit-elle.

L'espoir renaissait chez les captifs, quand brusquement la toile qui fermait la tente fut écartée.

Plusieurs hommes entrèrent, dont l'un portait une lanterne ; on reconnaissait parmi eux la silhouette du Berbère entrevu l'après-midi. Le petit groupe s'avança vers Jeanne ; l'homme à la lanterne lui mit son falot sous le nez ; le Berbère dit quelques mots. Deux indigènes soulevèrent la jeune fille. Malgré ses entraves, Lanternier essaya de se mettre debout pour défendre son enfant ; il fut brutalement recouché d'un coup de poing.

— Ma pauvre petite ! Ma pauvre petite ! sanglotait le malheureux père.

— Adieu ! cria Jeanne.

Déjà, elle était emportée hors de la tente. Dans la demi-obscurité, elle vit des chevaux harnachés avec cette haute selle de bois recouverte de cuir rouge qu'utilisent les Arabes. Les hommes enfourchèrent leurs montures ; le Berbère avait placé Jeanne, dont les mains venaient d'être à nouveau attachées, en travers de l'encolure de sa bête. On partit dans la nuit.

Les heures passaient. Jeanne Lanternier, encore endolorie par son inconfortable chevauchée de la nuit précédente, souffrait cruellement. L'arçon de bois de la selle du Berbère lui froissait constamment les côtes. Parfois, on prenait le galop et c'était alors un véritable supplice, moins atroce pourtant que la pensée du désespoir de son père.

Il faisait grand jour lorsque l'on atteignit une ville défendue par de hautes murailles crénelées en pisé rouge dont le crépi était tombé. La ville présentait l'aspect d'un camp retranché. Tous les hommes que l'on rencontrait étaient en armes ; ils portaient la longue moukhala sur le dos, des pistolets et des poignards à la ceinture. On cheminait par des ruelles étroites et l'on arriva à une kasbah qui dominait la petite cité ; devant la kasbah veillaient des sentinelles.

La lourde porte franchie, après avoir suivi un sombre passage en chicane, Jeanne se trouva avec ses ravisseurs dans une vaste cour où se pressaient des hommes armés. Le Berbère dit quelques mots à un Arabe qui s'en alla vers un joli pavillon, à la façade ornée de sculptures et coiffé d'un toit en tuiles vernissées. Il revint presque aussitôt. Nouveau colloque. Jeanne fut descendue de cheval, les entraves de ses jambes furent dénouées et, comme elle ne pouvait pas marcher tant ses membres étaient engourdis, elle fut portée dans le petit pavillon.

Autant la ville et la cour de la kasbah offraient de confusion et de cohue sauvage, autant, ici, régnait l'ordre et la propreté méticuleuse. La pièce était belle, les murs ornés de faïences claires, de riches tapis couvraient le sol et des divans profonds garnissaient les coins ; au centre de la pièce était une table et, devant cette table, était assis un homme à l'aspect énergique et intelligent, à la barbe soignée et au visage encadré par le capuchon blanc de son burnous. Debout, à ses côtés, se tenaient plusieurs guerriers arabes qu'à leur tenue recherchée on reconnaissait pour être des personnages importants.

L'homme à la barbe considéra longuement la captive que l'on amenait ; un sourire passa sur ses lèvres ; il se pencha vers un de ses compagnons et lui murmura quelques mots en désignant la jeune fille.

Dans le plus pur français, celui à qui s'était adressé l'homme à la barbe dit à Jeanne :

— Vous êtes ici en présence de l'émir Abd-el-Kader - que Dieu conserve ! - et il ne vous sera fait aucun mal.

L'émir Abd-el-Kader ! Le redoutable ennemi, l'âme de la résistance contre la France ; celui avec lequel le général Desmichels était contraint de traiter ; celui qui était maître de Tlemcen, de Mascara, de Miliana, d'Hamza, de Médiana, de Zab, qui disposait d'une armée régulière de plus de vingt mille hommes ! Jeanne se sentit irrémédiablement perdue. En admettant même que les autorités militaires françaises

pussent découvrir où elle se trouvait, il leur était impossible de la secourir puisqu'il leur faudrait pour cela vaincre l'émir et que c'était à cette tâche qu'elles s'étaient obstinées depuis cinq ans. Dieu sait quand viendrait la victoire finale, certaine mais difficile à remporter dans ce pays où tout, jusqu'aux bouquets de cactus, était hostile.

Le désespoir donna du courage à la jolie Française. Elle se redressa :

— Pour la première fois, depuis l'indigne enlèvement dont nous avons été victimes moi et les miens, je trouve quelqu'un qui parle ma langue ; j'en profite pour protester contre le tort que nous a été fait. Mon père est un paisible colon qui n'a jamais causé de mal à aucun des vôtres. Que des voleurs et pillards aient agi comme ils l'ont fait, c'est compréhensible ; je ne puis croire qu'ils aient obéi aux ordres de l'émir. Il est inhumain de m'avoir séparée de mon père, de ma mère et de mes sœurs ; je demande à être libérée sur-le-champ, à être rendue à ma famille et que la facilité nous soit donnée de rentrer chez nous.

Abd-el-Kader comprit certainement le sens des paroles de la jeune fille car, à mesure qu'elle parlait, son sourire devenait plus aigu. Il échangea quelques mots avec l'interprète qui répliqua :

— Vous dites que vous et les vôtres ne nous avez fait aucun tort. Cependant la terre que vous cultivez nous appartient. Tous les Français sont nos ennemis et nous agissons envers eux comme envers des ennemis. Vous devez vous estimer heureuse que nous ayons épargné votre vie ainsi que celle des membres de votre famille ; pour le demeurant, vous êtes entre les mains de l'émir - qu'il soit victorieux !

L'énergie de Jeanne était à bout, elle se laissa tomber à genoux ; des larmes coulaient de ses yeux et elle joignit les mains.

— Je vous en supplie, puisque vous voulez nous traiter en prisonniers, réunissez-moi au moins à mon père et à ma

mère qui, s'ils respirent encore, s'inquiètent et se désespèrent.

Jeanne put croire qu'elle avait attendri le cœur de ses ravisseurs ; il y avait quelque chose de plus humain dans le regard d'Abd-el-Kader. Ce n'était que de l'admiration de connaisseur pour la beauté pathétique de la jeune captive.

Sans doute estimait-il avoir déjà perdu trop de son temps précieux pour cette mince affaire. Il esquissa un geste ; l'interprète déclara sèchement :

— L'émir fera ce qui lui plaira et n'a de comptes à rendre à personne.

Ceci dit, l'Arabe appela ; quatre nègres gigantesques entrèrent, empoignèrent la jeune fille et l'emportèrent.

Elle fut recluse dans un autre pavillon de la kasbah dont l'unique fenêtre grillagée s'ouvrait sur un petit jardin. Une vieille négresse fut attachée à son service et, effectivement, elle ne manqua de rien. Tout le jour, cependant, elle pleurait en pensant au chagrin et à l'inquiétude de sa famille et en se demandant si les siens vivaient même encore. Comment savoir ? Comment leur faire parvenir des nouvelles ? Aucun être humain ne l'approchait, hormis l'esclave noire, et celle-ci ne savait pas un seul mot de français. Quel secours attendre d'elle ? Tout ce que pouvait faire la bonne créature, apitoyée devant les larmes de celle qu'elle servait, était d'essayer de l'égayer par des moyens enfantins comme si elle avait eu affaire à une petite fille.

Les jours s'écoulaient interminables, monotones et tristes. Un matin, la négresse apporta à Jeanne une sorte de gandoura et un burnous ; elle l'aida à les revêtir et drapa le burnous selon les traditions ; ensuite, par gestes, elle indiqua à la jeune fille qu'il fallait sortir. Avait-on pitié ? La renvoyait-on ? Au contraire un sort plus cruel l'attendait-il ?

On lui fit traverser le petit jardin. Dans la cour qu'elle connaissait, elle vit un grand rassemblement. Des guerriers désœuvrés se pressaient autour d'une vingtaine de chameaux barakés(17) que l'on était occupé à charger.

Quelques-unes de ces bêtes avaient déjà sur leur dos bossu de lourdes caisses. Jeanne remarqua que les caisses les plus grandes étaient à claire-voie et constituaient des cages contenant des lionceaux et des panthères. Un peu à l'écart, un chameau portait une sorte de tente en toile rayée rouge et blanche, maintenue par un cadre de bois, que l'on appelle un bassour.

Des mains rudes poussèrent la jeune fille vers cette tente, on l'y fit grimper ; il y avait à l'intérieur deux sièges garnis de coussins. Jeanne s'assit sur l'un d'eux, l'autre fut occupé par la négresse. La vieille esclave était équipée pour le voyage ; elle tenait, pressé sur son cœur, un sac de forme indéfinissable ; de sa main libre, elle portait une théière et un plat à couscous, tout ce qu'il faut, en somme, pour une longue randonnée. Lorsque les deux femmes furent installées, on referma soigneusement le bassour.

Après un bon moment d'attente, au milieu des cris et des appels, d'un grouillement qu'elle devinait sans le voir, Jeanne sentit une violente secousse : le chameau se levait. De nouveaux cris, des rires, des appels joyeux, on se mettait en route.

Le pas du chameau est dur et saccadé ; la jeune Française éprouva d'abord une pénible nausée, puis elle s'habitua à être cahotée et la chaleur l'endormit. Au bout de quelques heures de marche on fit halte. La négresse intima par signes à la prisonnière l'ordre de ne pas bouger et, afin de donner plus de force à son injonction, elle fit le geste de quelqu'un qui pointe un fusil, ce qui indiquait clairement que, si la jeune fille lui désobéissait, des sentinelles veillaient. L'esclave sortit du bassour et revint presque aussitôt avec une poignée de dattes et de l'eau trouble dans un récipient.

Dès que la chaleur devint plus supportable, le convoi qui emmenait la belle captive, les lionceaux, les panthères et les caisses renfermant de l'or et de l'argent, des tapis magnifiques, des burnous brodés, et qui était escorté par un goum important, reprit la piste. Le voyage dura bien des

jours. La nuit, on montait des tentes et Jeanne demeurait sous la surveillance de la négresse qui ne la quittait que pour aller chercher les choses nécessaires à leur alimentation. Quoique la jeune fille ne restât jamais exposée aux regards, quoiqu'elle fût toujours enfermée soit dans le bassour, soit dans la tente en poils de chameau où elle reposait la nuit, elle pouvait se convaincre qu'elle était l'objet d'une surveillance étroite.

Enfin, on quitta les grandes régions planes et on s'engagea dans les montagnes ; on progressait plus lentement ; plusieurs fois le convoi fut attaqué par des pillards, car, à mesure que l'on s'éloignait du quartier général d'Abd-el-Kader, son nom perdait son pouvoir de sauvegarde. On entendait claquer des coups de fusil ; des cris s'élevaient ; il y avait un instant de tumulte, puis tout rentrait dans l'ordre ; Jeanne n'en savait pas plus sur les escarmouches qu'avait à soutenir le goum. Ces alertes faisaient battre son cœur, elle s'imaginait quel serait son sort si elle tombait dans les mains de ces sauvages montagnards et elle se surprenait à former des vœux pour la victoire des soldats de l'émir.

Au bout de quelques semaines de marche lente et difficile, lorsque l'on s'arrêta pour la nuit, l'escorte du convoi poussa de grands cris de joie. Quel nouveau malheur cette allégresse de ses geôliers présageait-elle à la fille de Lanternier ?

Comme elle quittait sa tente portative pour entrer dans celle où elle allait être recluse pour la nuit, la vieille négresse la retint un instant.

— Chouf ! **(18)** dit-elle en étendant la main.

Jeanne s'aperçut que l'on avait établi le camp sur le flanc dénudé d'une montagne auprès d'un petit groupe de koubas et de tombes **(19)**. La main de la négresse désignait le fond de la vallée. Là, s'étendait une ville immense, entourée de remparts et dont les maisons blanches étaient dorées par les rayons du soleil couchant ; des toits de tuiles vertes

piquaient de-ci de-là leur tache luisante ; un grand nombre de minarets se dressaient vers le ciel. On distinguait, du côté le plus élevé de la ville, un vaste palais avec ses jardins, ses esplanades intérieures, ses pavillons épars, ses bâtiments variés, le tout environné de murs crénelés, une ville dans la ville.

— Fez ! expliqua l'esclave noire.

La pauvre Jeanne, en pénétrant sous sa tente, sentit s'évanouir son courage ; elle pensait bien qu'on l'avait amenée loin, mais l'idée de se trouver près de cette cité mystérieuse, capitale de l'empereur du Maroc, Fez la sainte, lui causait une impression d'angoisse. Rien ici ne pourrait la délivrer. Chez l'émir, il y avait l'espoir fugace d'une défaite infligée par les armées françaises ; Abd-el-Kader pouvait être forcé de rendre ses prisonniers. Désormais, elle entrait dans un autre monde. Tous les liens avec sa famille, sa patrie, son passé étaient rompus.

Après une nuit d'insomnie, elle fut hissée à nouveau sur son chameau ; le convoi descendit vers la ville, pénétra dans ses remparts ; Jeanne percevait autour d'elle l'animation d'une foule. Des arrêts, des lenteurs, des départs et enfin une cour où elle mit pied à terre et où les chameliers déchargèrent leurs animaux.

De grands nègres habillés de blanc, coiffés d'une chéchia rouge pointue, encadrèrent la jeune fille, la séparèrent de l'esclave noire qui jusqu'ici l'avait servie et l'entraînèrent à travers des chemins compliqués. Jeanne entrevit des jardins, des cours grandes et petites, ornées ou frustes, des portiques ; elle traversa le méchouar où des bokhari, des soldats de la garde noire, dormaient à l'ombre des murs, le fusil entre les jambes.

Enfin, elle entra dans une haute salle, beaucoup plus belle que celle où l'émir l'avait reçue, une salle au plafond de cèdre incrusté de bois précieux, et elle se trouva en présence d'un vieillard à la barbe toute blanche qui la

regarda un instant d'un œil atone et qui donna un ordre d'une voix lassée.

Les nègres qui avaient introduit Jeanne la remmenèrent et elle fut conduite dans un bâtiment composé d'une grande cour au milieu de laquelle jouait une fontaine et entourée d'une série de chambres ; là, il y avait des femmes jeunes et vieilles qui se précipitèrent à la rencontre de leur nouvelle compagne.

Aucune de celles dont la jeune fille partageait désormais la vie ne parlait français. Parmi les négresses et les Arabes, elle remarqua bien quelques Européennes, mais elles étaient Allemandes ou Italiennes. Toutes supportaient assez allègrement leur sort. Seule Jeanne ne pouvait s'y accoutumer, la pensée de ses parents ne la quittait pas. Étaient-ils morts ? Vivaient-ils pour se désoler de sa disparition ? C'était toujours là l'angoissant problème.



Cette chanson, elle se la chantait pour elle-même.

Il lui revint à l'esprit une vieille complainte qu'elle avait entendue, étant enfant, au village et qui se rapportait exactement à sa situation :

Je souffre
Et suis malheureuse.
J'ai tout perdu
Mes parents
Mon pays
Et je voudrais mourir.

Cette chanson, elle se la chantait pour elle-même, le soir, lorsqu'elle errait seule dans la cour, ne parvenant pas, comme ses compagnes, à trouver le sommeil.

Il faut dire que le vieillard, devant lequel la belle captive avait été conduite, était le sultan, c'était à lui que l'émir Abd-el-Kader avait envoyé la jeune roumi avec les autres présents. Le sultan avait un petit-fils, Mohammed, un beau garçon d'une vingtaine d'années, qu'il affectionnait éperdument. Mohammed était de nature assez mélancolique, il aimait rêvasser la nuit, étendu sur le toit du pavillon qu'il occupait au palais, pavillon qui était contigu à celui où les captives étaient enfermées.

Un soir, entendant chanter cette complainte bourguignonne, murmurée par une jolie voix, il se laissa émouvoir par le charme de cette musique ; il en comprenait vaguement les paroles, ayant une légère teinture des langues d'Europe. Le lendemain et le surlendemain, il revint à la même place pour écouter à nouveau la chanteuse ; plus il l'entendait, plus il était touché par la sincérité de cette plainte.

Dans le pavillon des femmes logeait une jeune Arabe qui se nommait Rita et qui y exerçait un rôle correspondant à celui de lingère. Cette jeune femme avait pris la captive

française en grande amitié ; elle s'était faite, en quelque sorte, la confidente de son malheur et sa consolatrice, confidences et consolations qui s'échangeaient par des gestes ou des regards.

Rita, étant mariée à un fonctionnaire du Maghzen, sortait librement. C'est donc elle que Sidi Mohammed interrogea, et elle sut intéresser le prince au sort de Jeanne en lui décrivant la beauté de la jeune Française, sa tristesse, sa douceur. Elle le fit avec tant de chaleur que, sans l'avoir vue, le petit-fils du sultan en devint amoureux. Il demanda à son grand-père de la lui donner, le sultan consentit et voilà comment Jeanne Lanternier devint, un beau jour, sultane.

Cet étrange mariage fut heureux. Jeanne aima bien vite son beau prince malgré la grande différence qu'il y avait entre eux ; lui en était chaque jour plus éperdument épris ; elle lui donna un fils et, dès lors, la tendresse de Sidi Mohammed ne connut plus de bornes. Jeanne fut déclarée épouse « validée » et, lorsque Mohammed monta sur le trône, la sultane Jeanne continua à exercer sur son esprit une grande influence, telle même qu'elle parvint à faire jeter entre le Maroc et la France les premières bases d'une alliance.

Il ne faudrait pas croire que l'amour ait fait oublier à la jeune femme son affection pour ses parents. Dès qu'elle le put, elle se préoccupa de savoir ce qu'ils étaient devenus. Hélas ! La vérité dépassait ses craintes. Lanternier avait été tué en essayant de s'échapper, sa femme était morte en captivité et leurs trois filles avaient été emmenées dans les douars du Sud sans qu'il fût possible, malgré tous les efforts, de découvrir leurs traces. Quant à Jérôme, ayant pendant un temps continué seul et courageusement l'exploitation de la ferme, il avait été emporté par une maladie.

C'était un bizarre destin que celui de la sultane bourguignonne pour qui ce mari d'une autre race était l'unique famille. Il est vrai de dire que Mohammed ne cessa de se montrer d'une bonté parfaite pour son épouse

française, la choyant, l'entourant de mille prévenances et allant au-devant de ses moindres désirs.

En plus de cet excellent mari, Jeanne avait une amie, Rita, la jeune Arabe à qui elle devait en grande partie d'avoir été élue par Mohammed. Cette amie, elle l'avait comblée et la gardait constamment dans son intimité. Ce bonheur dura des années, jusqu'au moment où le sultan attentif remarqua une légère mélancolie sur les traits de son épouse. Il chercha à l'égayer et, n'y parvenant pas, il lui demanda enfin :

— Qu'as-tu donc, ma chère âme, et que désire ton cœur ? Tu sais que je n'ai rien à te refuser.

— Ô mon maître chéri, ce que souhaite mon cœur est impossible à réaliser. Je songe à un petit village pauvre situé parmi les collines et que jamais je ne reverrai.

— Dis-moi où est ce village, s'écria le sultan, et, par la barbe du Prophète, j'enverrai mes mehallas heureuses s'en emparer et mes chameaux rapporteront ces maisons morceau par morceau. Le village de tes rêves sera réédifié où tu voudras.

Jeanne se mit à rire et elle embrassa son impérial époux.

— Je sais, ô mon bien-aimé, que ta puissance est immense, que tes mehallas victorieuses peuvent ce que tu veux ; je sais surtout, et c'est ce qui m'est le plus précieux, que ton amour te porte à satisfaire mes moindres désirs ; mais le village dont je te parle est loin, il est au pays des roumis, c'est celui où je suis née et où j'ai été élevée.

Mohammed embrassa sa femme et il se retira songeur.

Quelques mois plus tard, les gens de Dijon virent arriver une grande berline de voyage dont les occupants les intriguèrent fort. Il en descendit des hommes très bronzés de peau dont l'un était même un nègre authentique ; ils étaient vêtus à l'arabe avec des djellabas blanches et de grands burnous, coiffés de turbans, et escortaient deux femmes toutes deux strictement voilées. Les voyageurs exotiques s'installèrent dans le meilleur hôtel de la ville où

ils prirent un appartement dont ils ne sortaient pas, car ils y préparaient eux-mêmes leurs repas.

On avait déjà vu en France des Arabes d'Algérie, mais ceux-là n'étaient pas vêtus comme les Algériens ; les soldats en permission qui rentraient d'Afrique disaient qu'il s'agissait de Marocains.

Au bout de deux jours, une voiture fermée ayant été commandée par les Arabes, les femmes y montèrent seules et se firent conduire au village de Chissey, dans le Val d'Amour. Elles mirent pied à terre devant une maison assez récemment reconstruite ; c'était celle de Lanternier, le pauvre pignard, qui avait été relevée de ses ruines et était maintenant habitée par ses neveux. Après avoir longtemps contemplé la façade, les femmes voilées se rendirent à la vénérable église du douzième siècle, et l'une d'elles s'agenouilla au pied du maître-autel où elle pria longuement.

Lorsque les visiteuses repartirent, les villageois s'étaient groupés autour de leur voiture et jamais ils ne devinèrent que c'était une de leurs compatriotes, sultane du Maroc, qui était venue se recueillir dans le sanctuaire où elle avait été baptisée.

Le vieil employé des biens Habous avait fini son récit.

— C'est une belle légende, remarqua l'un de nous.

— Une légende ! répliqua le vieillard. Non, c'est une histoire vraie. Jeanne Lanternier a bien été sultane du Maroc et en compagnie de Rita, sa servante dévouée, elle a réellement effectué une fois dans sa vie, sous l'escorte de hauts personnages de la cour du Maghzen, le pèlerinage de son pays natal.

— Est-ce certain ?

— J'en suis d'autant plus sûr que, dans mon enfance, j'ai connu Rita... c'était ma grand-mère.



Le parasol de Théodore



ESSIEURS, M. le maréchal vous attend.

Le général Bedeau, les colonels Pélissier, Yousouf, Tartas, Morris, Gachot, Cavaignac et plusieurs autres officiers supérieurs pénétrèrent dans la tente du maréchal de France, Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie. Le chef, un homme grand, sec, à la figure dure, aux cheveux drus, au teint bronzé par les années passées sous le soleil d'Afrique, au regard sévère, était debout.

Aucun luxe dans cette tente, même aucune des commodités qu'un officier d'un si haut grade peut se permettre, rien qu'un lit pliant, une table articulée et des caisses pour servir de sièges.

— Messieurs, dit le maréchal, tout le monde a bien fait son devoir aujourd'hui. Je passerai tantôt la revue des troupes, car je tiens à leur exprimer moi-même ma satisfaction. Auparavant nous allons prendre les mesures propres à exploiter notre victoire.

Ce petit discours dans la bouche de Bugeaud équivalait aux louanges les plus chaleureuses de n'importe quel autre général. En effet, si aucun chef ne fut jamais plus attentif au bien-être du soldat, si aucun ne se mêla plus à sa vie, ne partagea mieux ses fatigues, au point d'être familièrement appelé par tous « le père Bugeaud », nul n'était plus inflexible dans le service et plus avare de compliments.

La bataille qui venait d'être gagnée, ce 14 août 1844, sous un soleil de plomb, était la bataille d'Isly.

Après la prise de la smalah d'Abd-el-Kader, en mai 1843, l'émir s'était réfugié au Maroc ; il avait excité les Marocains contre la France et fait proclamer la guerre sainte par le chérif Moulay Abd-er-Rhaman ; le fils de celui-ci, Moulay Mohammed, était venu offrir la bataille à Bugeaud sur les bords de la petite rivière de l'Isly. Le maréchal, bien qu'il n'eût avec lui que dix mille cinq cents hommes et seize canons, accepta le combat ; la lutte fut violente ; zouaves, chasseurs à pied, bataillons légers, spahis, chasseurs à cheval, tous se comportèrent admirablement et, à midi, l'armée marocaine fuyait en cohue sur la route de Fez, laissant sur le terrain huit cents morts et deux mille blessés, tandis que les Français ne perdaient que vingt-sept officiers et soldats tués et comptaient quatre-vingt-seize blessés.

Bugeaud n'était pas homme à souffrir qu'une semblable victoire fût sans lendemain ; il avait déjà élaboré son plan de poursuite grâce auquel on devait en finir une fois pour toutes avec l'émir et ses alliés. Ce plan, il était en train de l'expliquer aux chefs de corps après qu'il se fut renseigné minutieusement sur l'état de chacune des unités de troupe.

Pendant qu'il parlait, on entendit à la porte de la tente, qui était dressée selon l'usage au centre du camp, le bruit d'une vive altercation.

— Legrand, dit Bugeaud impatienté en interpellant un de ses officiers d'ordonnance, allez donc voir qui fait tout ce tapage et vous m'en rendrez compte. Il n'y a pas de raison pour que le soir d'une bataille la discipline soit relâchée.

Le capitaine Legrand salua, sortit et revint presque aussitôt.

— Monsieur le maréchal, dit l'officier, c'est un homme qui a réussi à pénétrer jusqu'ici et qui insiste pour vous parler.

— Un Algérien ? demanda le maréchal.

— Non. Il affirme être Français bien qu'il soit habillé à l'arabe et qu'il ait l'apparence d'un indigène. C'est un bel

homme à la barbe grisonnante ; il doit compter une soixantaine d'années.

— Il faut savoir ce qu'il veut. Quelque espion peut-être...

L'officier d'ordonnance sortit et rentra.

— Je n'ai rien pu tirer de lui ; il soutient, monsieur le maréchal, qu'il vous doit une visite, et qu'il remplit un devoir de courtoisie.

— C'est un fou, trança Bugeaud. A-t-il dit son nom ?

— Il prétend se nommer Théodore. J'oubliais un détail : il porte sous le bras un splendide parasol de soie verte frangée d'or.

— Oui, c'est ça, un fou, répéta le maréchal. Qu'on le chasse et, s'il ne veut pas déguerpir, qu'on le mette aux fers.

Nouvelle sortie de l'officier, nouvelle apparition.

— Est-ce fait, Legrand, et vais-je pouvoir travailler en paix ?

— Monsieur le maréchal, l'homme n'est pas un fou. Si ses propos sont étranges, il s'exprime de façon fort sensée ; il a griffonné ce billet à votre intention.

Le maréchal arracha des mains de son officier d'ordonnance un petit carré de papier maculé et sali sur lequel on lisait des mots tracés d'une grande écriture maladroite. Bugeaud lut tout haut :

« Ce n'est pas gentil de la part de Thomas de vouloir chasser son ami Théodore. »

Cette phrase sembla plonger le maréchal dans une profonde perplexité. Thomas était en effet l'un de ses prénoms et il se demandait comment, en plein bled, il pouvait se trouver un Français habillé à l'arabe portant un parasol vert frangé d'or qui connût son prénom et qui demandât à le voir.

— Faites-le attendre, ordonna le maréchal.

La commission exécutée, l'officier d'ordonnance revint.

— L'homme dit que c'est urgent et il ajoute : « Si Thomas ne le reçoit pas, Théodore s'en ira avec le cadeau qu'il voulait lui faire. »

Cette fois, Bugeaud était vivement intrigué.

— Il faut tout de même que je sache. Excusez-moi un instant, messieurs. Oh ! vous pouvez rester, ce ne sera sans doute pas long. Introduisez l'individu.

L'homme qui se présenta répondait bien à la description du capitaine Legrand ; seulement l'officier d'ordonnance n'avait pas pu peindre l'expression bizarre et ironique des traits de l'inconnu.

— Vous avez voulu me parler, laissa tomber sèchement le maréchal, dites vite ce que vous avez à dire, je suis pressé.

L'inconnu, lui, ne semblait pas pressé du tout ; il prit son temps et d'une voix où ne perçait aucune inquiétude, ni aucune timidité, il débita posément :

— Monsieur le maréchal, ce que je désire, c'est vous remettre ce parasol.

— Me remettre ce parasol !... rugit Bugeaud.

— Oui, monsieur le maréchal, et ce n'est pas uniquement parce qu'il est fort beau et garantit très bien du soleil que j'ai tenu à vous offrir ce présent, mais ce parasol n'est pas un parasol ordinaire, il appartient à Moulay Abd-er-Rhaman lui-même. Le chérif l'avait confié, comme signe de son pouvoir, à son fils Moulay Mohammed qui commandait ses troupes. Quand la déroute s'est mise dans le camp marocain, Moulay Mohammed s'est enfui sans s'occuper de cet objet sacré. Le nègre qui en était chargé ne s'en est pas soucié davantage ; il l'a jeté pour courir plus vite, alors je l'ai ramassé soigneusement et le voilà.

— Au fait, gronda le maréchal.

— Je vous dirai, continua l'inconnu avec la même placidité, qu'une fois en possession du parasol, insigne du commandement en chef des Marocains, comme je ne suis ni guerrier ni désireux de me faire tuer, je me suis caché dans un trou pendant la poursuite. Mon accoutrement aurait pu me faire prendre pour un Arabe et il eût suffi d'une regrettable erreur de l'un de nos soldats pour me faire expédier dans un paradis qui n'eût pas été celui de

Mahomet. Maintenant que tout est terminé à notre avantage et que nous avons remporté la victoire, je suis accouru. Je dis « nous », étant moi-même Français.

Cette explication avait amusé Bugeaud, c'est sur un ton plus bienveillant qu'il demanda :

— Que faisiez-vous donc, vous, Français, au Maroc, au milieu des troupes qui nous attaquaient ?

— Monsieur le maréchal, il y a vingt ans...

— Je ne vous parle pas d'il y a vingt ans, je vous parle de tout de suite.

— Il y a vingt ans, reprit l'inconnu imperturbable, je m'étais embarqué sur la *Sainte-Lucie* en qualité de cuisinier ; ce navire a échoué sur les côtes inhospitalières de ce pays et j'ai été vendu comme esclave. Je dois convenir que j'ai eu de la chance dans ma malchance, car j'ai été acheté pour le compte de l'empereur lui-même et attaché à son service personnel pour lui préparer certains plats européens dont il était friand. À sa mort, son successeur a continué à utiliser mes talents. Malheureusement, ce successeur mourut à son tour et Moulay Abd-er-Rahman, qui a horreur de la cuisine française, menaça de m'envoyer aux mines - genre de travail qui n'est ni dans mes goûts ni dans mes aptitudes. Le hasard a pourtant voulu que le fils du sultan - sur lui la bénédiction ! - eût des goûts différents de ceux de son auguste père. Je servis donc Moulay Mohammed et c'est en qualité de cuisinier que je le suivis en campagne. Il y a quelques heures, j'appartenais encore au service de bouche de ce prince. Vous savez le reste et voici le présent que je vous destine.

L'inconnu déposa sur la table, au milieu des cartes, le superbe parasol vert.

— On vérifiera votre histoire, s'écria Bugeaud, pour l'instant vous resterez prisonnier. Vous n'avez rien à ajouter ?

— Pardon, monsieur le maréchal, répliqua le cuisinier. Je vous ai dit ce que j'avais fait depuis vingt ans, mais vous ne

m'avez pas demandé mes occupations antérieures.

— Je m'en moque pas mal.

— C'est un tort, monsieur le maréchal, car c'est le plus intéressant. En 1804, j'étais grenadier aux vélites de la Garde impériale ; j'avais alors pour compagnon et pour ami un certain Thomas. Son nom de famille importe peu. La veille d'Austerlitz nous avons été nommés caporaux ensemble. Que tout cela est loin !

— Oui, c'est loin, dit le maréchal rêveur.

— Le jour d'Austerlitz nous avons attaqué côte à côte. Notre charge fut repoussée. Comme nous battions en retraite, Thomas fut frappé d'une balle à la jambe. Je ne voulais pas le laisser aux mains des Autrichiens, je l'ai emporté sur mon dos et l'ai ramené dans nos lignes. Au moment où je le déposais à terre, un boulet m'a fracassé une cuisse. Cela m'a valu trois mois d'hôpital.

L'inconnu s'arrêta un instant et remarqua combien son récit intéressait son interlocuteur.

— J'étais encore couché quand Thomas est venu me voir, il avait été promu sergent ; j'ai été heureux de sa visite. Depuis lors, je ne l'ai plus revu. J'avais tout de même une politesse à lui rendre et c'est pourquoi, monsieur le maréchal, puisque vous étiez dans la région, je vous apportais mon présent, afin que vous le lui remettiez. Je suis bien navré que vous ne puissiez me donner des nouvelles de mon ami Thomas, ni me dire où je pourrais le rencontrer.

Bugeaud s'était complètement départi de son air rogue et son attitude n'avait plus rien de sévère. Ses officiers, qui le regardaient avec attention, crurent apercevoir des larmes au coin de ses paupières, mais ce ne pouvait être qu'une illusion. Ce qu'il y a de certain, c'est que le maréchal ouvrit les bras et qu'il s'avança vers son visiteur en murmurant :

— Embrasse-moi, Théodore !

L'accolade des deux hommes dura un bon moment ; lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre, ils avaient tous les

deux les yeux humides... et ce n'était certainement pas une apparence.

Le parasol vert du sultan se trouve actuellement au musée Condé à Chantilly, parmi tant de souvenirs des campagnes africaines. Il est signalé aux visiteurs par une petite étiquette ainsi conçue :

« Parasol de commandement du fils de l'empereur du Maroc, Moulay Abd-er-Rahman. »

On a oublié d'ajouter : « Offert par Théodore à son ami



Thomas. »

Le lion de Meknès



MEKNÈS, la noble cité qui s'élève au centre d'une immense plaine, dont on voit de loin les longues murailles et dont l'harmonie est malheureusement gâtée par les affreuses coupoles en forme d'œuf d'autruche de l'hôpital moderne, Meknès fut, pendant un temps, la plus glorieuse des villes impériales. Dans ses remparts, d'autres remparts encerclent une deuxième ville qui est le palais.

Si les plus belles parties de cet édifice colossal, véritable Versailles marocain, œuvre du grand Moulay Ismaël, tombent en ruines, il subsiste de nombreux pavillons, de grands corps de logis qui en imposent encore au visiteur. Les souverains actuels ont abandonné Meknès ; ils n'y font que de très rares séjours et les murailles du palais n'enferment plus guère que les vieilles sultanes et les vieux lions.

Pour les vieux lions la chose est facile à comprendre : les sultans et les grands seigneurs marocains ont le goût des ménageries ; on faisait volontiers présent à l'empereur du Maghreb d'un fauve pris dans les montagnes de l'Atlas, dans le Soudan ou sur les confins sahariens ; quand ces animaux devenaient vieux et qu'ils contristaient la vue du maître, on ne les mettait pas à mort, car le Musulman répugne à répandre le sang, et, d'ailleurs, c'eût été faire injure au donateur, mais on les reléguait à Meknès.

Pour les vieilles sultanes, c'est une autre affaire. On sait que la polygamie existe dans tout l'Islam ; elle est même une nécessité politique chez les souverains ; outre les épouses, le harem comporte des servantes, des esclaves qui, une fois entrées dans le patrimoine de leur maître, n'en doivent plus sortir. Ce n'est pas tout ; sous la loi coranique, une femme ne peut jamais être abandonnée, de sorte que, lorsqu'un musulman meurt, sa femme ou ses femmes, ses esclaves et ses servantes, sont incorporées dans le harem de son héritier ; c'est ainsi que le harem d'un sultan est extrêmement peuplé puisqu'il est composé de celui de tous ses prédécesseurs aussi longtemps qu'il y a des survivantes. On imagine qu'il y a dans le nombre de fort antiques personnes. Les sultans ne pouvant s'encombrer de tous ces débris familiaux, les expédient à Meknès qui devient ainsi les Invalides des vieilles femmes et des vieux lions.

Les eunuques ont la garde des unes et des autres. Moyennant un forfait de tant par tête - plus élevé, bien entendu, pour une tête de lion que pour une tête de femme - ils nourrissent leurs pensionnaires. La vérité nous oblige à reconnaître qu'avant que Mme la maréchale Lyautey, dans son active bonté, se fût inquiétée du sort de ces épouses de la territoriale, il se produisait souvent au sujet de leur alimentation de regrettables oublis. Les femmes étaient privées de couscous plus fréquemment que ne le commande le calendrier musulman. Les lions aussi jeûnaient de temps en temps mais, depuis la leçon infligée par Ouda à Sidi Schlah, chef des eunuques, la nourriture des fauves était devenue plus régulière.

Ouda était un lion superbe et généreux, selon la formule ; il y a quelques années on pouvait encore le voir arpenter philosophiquement sa cage avec sa belle crinière fauve largement tachée de blanc. Sidi Schlah, qui par son astuce, son obséquiosité et son manque de scrupules, s'était hissé jusqu'à la première fonction domestique du harem de Meknès, était un eunuque qui n'était ni superbe - loin de

là - ni surtout généreux. C'était lui qui touchait l'argent que le sultan Moulay Abd-el-Aziz - que Dieu l'ait en sa miséricorde ! - destinait aux habitants du palais. D'une avarice et d'une cupidité révoltantes, il empochait l'argent et laissait, pendant des jours, les femmes et les lions sans nourriture.

Par surcroît, Sidi Schlah était cruel et, quand il entendait les plaintes des femmes et les rugissements des lions dont le ventre criait famine, il souriait et promenait complaisamment la main sur son propre abdomen qu'il avait rempli de couscous bien gras, arrosé, malgré les ordres du Prophète, de liquides fortement fermentés.

Les femmes disposaient, pour se promener, d'un vaste enclos que l'on qualifiait de jardin. Qualification trop flatteuse, car ce pseudo-jardin, complètement négligé, n'offrait ni une herbe, ni une plante, ni un arbuste, ni une fleur ; les dallages de ses allées étaient brisés et s'en allaient en poussière ; les fontaines ne jaillissaient plus ; les bassins étaient transformés en dépotoirs où l'on jetait toutes les loques et tout le rebut des habitantes du lieu.

L'enclos des femmes communiquait librement avec une cour autour de laquelle s'alignaient les cages des fauves. À la place d'honneur était celle d'Ouda, lion de l'Atlas déjà vieillissant, mais dont l'âge n'avait altéré que la force et la beauté, et non point l'appétit.

Pour se distraire, les sultanes en disponibilité allaient parfois rendre visite à leurs voisins et ceux-ci les considéraient avec un œil allumé par la faim comme s'ils pensaient qu'il s'agissait de repas médiocres mais cependant substantiels proposés à leur convoitise.

Or, il advint qu'un jour la doyenne des ex-favorites, nommée Béhobé, eut une idée. Elle réunit dans un coin du harem, auprès des ruines d'un banc de pierre, quelques-unes de ses vieilles compagnes, celles qu'elle savait être les moins bavardes, et elle leur tint ce langage :

— Mes sœurs, voici deux jours que nous n'avons goûté aucune nourriture. C'est pourtant la fête de l'Aïd-Kébir où chacun mange et boit jusqu'à la limite de ses forces. Nos gardiens le savent bien puisque nous les entendons rire et chanter, ce qui indique qu'ils ont l'estomac garni.

— L'infâme Sidi Schlah, interrompit Fatima, qui avait été l'épouse chérie du prédécesseur du prédécesseur de Moulay Abd-el-Aziz glorieusement régnant, s'enivre régulièrement chaque jour ; lorsqu'il est rentré hier soir et qu'il a fait sa tournée d'inspection parmi nous, il était abominablement pris de boisson.

— Je le sais, rétorqua Béhobé, je sais aussi qu'il est sorti aujourd'hui et qu'il reviendra ce soir dans le même état qu'hier ; c'est pourquoi je vous propose d'exercer sur lui notre vengeance. Le sort que je lui réserve incitera probablement le nouveau gardien qu'on nous donnera à nous traiter avec plus d'égards.

Ayant dit, la doyenne exposa son plan à ses compagnes qui toutes l'approuvèrent.

S'étant partagé leurs rôles, les conjurées entraînèrent les autres femmes dans différents coins du harem en leur racontant des histoires et en occupant leur esprit futile par des évocations de vieux souvenirs. Profitant de cela, Béhobé se glissa dans la cour des lions.

Les fauves qui, durant ces deux jours et ces deux nuits, avaient rugi presque sans arrêt, clamant leur faim à tous les échos, étaient maintenant assoupis. Ouda, de même que ses congénères, reposait dans un coin de sa cage rêvant sans doute au temps lointain où, libre dans le désert, il chassait l'antilope.

C'est vers la cage d'Ouda que Béhobé dirigea ses pas. Doucement, à petits coups précautionneux, elle tira le verrou qui fermait la porte de la cage. Le lion ne s'éveilla pas et la vieille femme repartit comme elle était venue.



La doyenne exposa son plan à ses compagnes.

Très tard dans la nuit, Sidi Schlah réintégra le palais. Il était, ainsi que cela avait été prévu, complètement ivre ; il titubait et zigzaguait, fredonnant une monotone chanson. Son ivresse ne l'empêcha pas de remplir ses fonctions habituelles ; il pénétra dans le harem, fit le tour des chambres où couchaient les sultanes. Tout lui parut en ordre ; les corps étaient allongés sur les tapis loqueteux des divans ; aucune femme n'était éveillée.

Le chef des gardiens entra alors dans la cour des lions ; là, le sommeil était moins profond ; la fraîcheur de la nuit avait tiré les fauves de leur engourdissement ; ils grognaient, claquaient des mâchoires affamées. Sidi Schlah ricana : « C'est drôle qu'ils aient faim quand moi j'ai trop mangé et peut-être un peu trop bu, mais de cela il vaut mieux ne pas parler. »

Le moins satisfait de son sort semblait être Ouda. Sous le clair de lune, on voyait se dresser sa haute silhouette efflanquée et ses yeux brillaient au milieu de l'épaisse masse de crinière. Dans sa méchanceté native, le chef des eunuques eut cette idée d'ivrogne d'aller braver son pensionnaire ; il se dirigea vers la cage du lion.

— Ha ! ha ! Sidi, dit-il, le jeûne ne te plaît pas ; les Croyants viennent de finir leur ram'dan(20), tu peux bien commencer le tien. La nourriture ne t'en semblera que meilleure.

Le lion comprit-il l'ironie des paroles de son malhonnête gardien ? C'est possible, car nul ne sait ce qui se passe dans l'esprit des bêtes. Il poussa un rugissement plus violent, puis il se jeta sur les barreaux de sa cage.

Sidi Schlah eut un geste d'indifférence qu'il n'acheva pas. La porte dont le verrou était tiré avait cédé sous le poids du lion. Subitement celui-ci se trouva libre, face à face avec l'eunuque ; il bondit sur lui et le terrassa.

Le lendemain, assez tard, lorsque les gardiens s'éveillèrent, ils furent surpris de ne point trouver leur chef parmi eux ; ils pensèrent qu'étant ivre il avait dû tomber

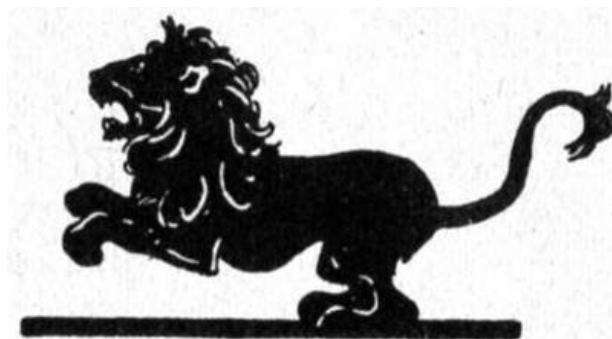
dans quelque coin du palais et ils partirent à sa recherche. Ils appelaient :

— Sidi Schlah ! Sidi Schlah !

Rien ne répondait.

Ils explorèrent le harem où les femmes dormaient encore. Mieux vaut prolonger son somme pendant lequel on ne souffre pas de la faim. Les eunuques alors entrèrent dans la ménagerie. Un spectacle affreux les attendait : Ouda, le lion de l'Atlas, ronflait paisiblement au centre de la cour, la tête sur les pattes, sa langue à moitié sortie de sa gueule, tandis que, dans leurs cages, les autres lions rugissaient d'envie et de jalousie ; c'est qu'autour d'Ouda, visiblement repu, s'éparpillaient des os soigneusement dépouillés de leur chair et un crâne humain auquel étaient encore attachés quelques cheveux. Des lambeaux de vêtements traînaient çà et là et les eunuques reconnurent la djellaba et la chéchia de leur chef.

On parvint avec peine à faire entrer Ouda dans sa cage. Un successeur fut donné à Sidi Schlah et celui-là, profitant de la leçon, veilla à ce que les lions eussent quotidiennement leur ration ; mais Allah est grand ; s'il est clément et miséricordieux, il est aussi juste, c'est le Rétributeur. Comme les femmes n'avaient pas mangé leur gardien, comme on n'avait pas peur qu'elles ne le fissent et que l'on ne sut jamais quel rôle Béhobé avait joué dans la mort de Sidi Schlah, elles furent, comme par le passé, oubliées plus qu'il n'était équitable dans le partage du couscous.



La cité au fond du lac



QUAND, il y a de cela quelques années, un jeune aviateur du centre de Casablanca rentra au mess à l'heure du déjeuner, revenant d'une randonnée dans le sud, l'histoire qu'il raconta le fit mettre à l'amende de cinq bouteilles de champagne. Si l'amende fut si légère, c'est que celui qui l'encourait était le dernier venu des officiers pilotes et qu'il faut avoir quelque indulgence pour ceux qui, ne connaissant pas le bled, peuvent se laisser abuser par des apparences.

Écoutez plutôt ce que racontait le jeune sous-lieutenant :

— J'étais parti dans la direction de Marrakech et j'avais parcouru une trentaine de kilomètres environ, lorsque, voulant revenir, je décrivis un très large virage ; déporté par le vent, je me trouvai au-dessus d'un lac qui est indiqué sur la carte sous le nom de Daïet-el-Roumi, ce qui signifie « le lac des Chrétiens ».

— Merci du renseignement. Quel précieux interprète ! Tu as fait une belle découverte !

Tels étaient les cris qui partaient des différents points de la petite et blanche salle à manger. Le jeune homme continua :

— Étant à l'aplomb du lac qu'éclairaient en plein les rayons du soleil, j'eus l'impression d'apercevoir au fond de l'eau comme une ville. Intrigué, je descendis à cinquante mètres et me mis à tourner en rond. C'était effectivement

une ville que je distinguais, avec ses maisons, ses colonnes, ses monuments. Je connais Pompéi ; je connais Timgad ; la cité que je voyais ressemblait, en plus petit mais mieux conservée, à l'une de celles-ci.

Ce fut un beau tapage qui se termina, ainsi que nous l'avons dit, par une amende.

Néanmoins, les propos du pilote firent leur chemin et parvinrent aux oreilles du commandant. On décida de vérifier les dires du jeune homme ; on survola le lac dans les conditions d'éclairage analogues à celles qu'il avait rencontrées et l'on put se convaincre que le Daïet-el-Roumi cachait véritablement dans son sein une ville romaine, avec son forum et ses monuments, en parfait état de conservation.

Les archéologues se passionnèrent. Malheureusement, la cité engloutie restait hors de la portée de leurs investigations, car, à moins de vider le lac, ainsi qu'on l'a fait en Italie au lac Némi pour mettre à sec les galères de Caligula, ce qui eût été un travail difficile en raison de sa superficie et de sa profondeur, on ne pouvait songer à l'explorer.

Quelle était cette cité dont aucune carte ne conservait le souvenir, dont aucun auteur ne donnait de description ? Comment avait-elle été noyée ? Autant de points d'interrogation restés sans réponse. La supposition la plus vraisemblable était qu'un tremblement de terre ou quelque autre cataclysme volcanique avait produit un affaissement du sol et que ce creux avait été envahi par les eaux.

Lorsqu'un des archéologues, acharné à son enquête, eut l'idée d'interroger le vieux Mohammed-el-Tubal, oulema d'une meddersah de Fez, celui-ci éclata de rire.

— Votre cité, dit-il, n'est autre que Djebella et c'est Sidi Bou-Selham, « l'homme au turban », qui est cause de son engloutissement.

Il faut que le lecteur sache qu'au Maroc, « l'homme au turban » est l'auteur de tous les miracles et qu'on lui

attribue tous les prodiges inexplicables par les voies naturelles. Sidi Bou-Selham, plus ou moins accointé avec le diable, fait à Allah une concurrence redoutable, d'autant plus redoutable qu'il opère toujours avec le sourire.

On raconte que « l'homme au turban », ayant vu un jour un pêcheur qui traînait péniblement son filet, lui dit :

— Pourquoi pêches-tu avec un filet ?

— Parce que, répliqua l'autre ahuri, je ne connais que ce moyen de prendre du poisson ; depuis quarante ans je pêche ainsi, mon père a fait de même et le père de mon père et le père de mon grand-père.

— Jette donc ces filets lourds et encombrants, rétorqua « l'homme au turban », tu n'as qu'à plonger tes deux bras dans la mer et, quand tu les retireras, tu trouveras un poisson accroché à chaque poil de tes mains.

Sidi Bou-Selham, tout farceur qu'il était, avait l'apparence d'un homme sérieux ; sa longue barbe blanche, les rides profondes de son visage et surtout la cordelette verte qui attachait son énorme turban et le désignait comme un hadj ayant fait le pèlerinage de La Mecque, inspiraient le respect. Le pêcheur l'écouta, il plongea ses bras dans la mer et retira autant de poissons qu'il avait de poils à chacune de ses mains.

À partir de ce moment il ne voulut plus pêcher autrement ; il fit cadeau de ses filets à un de ses parents et s'en alla à la mer avec ses bras nus. Jamais plus il ne prit un seul poisson et il dut, après de longues expériences infructueuses, racheter ses engins de pêche.

Pour en revenir à la cité engloutie, disons que Sidi Bou-Selham nourrissait un furieux ressentiment contre les habitants de la Chaouïa qui l'avaient abondamment raillé, soit à la suite d'un de ses tours, soit à cause de ses hâbleries. L'histoire n'a pas conservé le souvenir de ce détail. Longtemps « l'homme au turban » chercha dans son cerveau fertile le meilleur moyen de tirer une vengeance

retentissante de ces gens sans déférence. Il crut l'avoir trouvé et il se mit à rire très fort.

Sidi Bou-Selham se rendit au bord de la mer et, là, il se mit à parler aux génies de l'Océan. « L'homme au turban » connaissait le langage qui convient à tous les genres d'esprits, à ceux de la terre, à ceux de l'eau, à ceux de l'air, à ceux du feu, et il possédait les arguments propres à les décider ; aussi ne doit-on pas être étonné si, à la fin de la conférence, Sidi Bou-Selham reprit le chemin de la Chaouïa, escorté par la mer qui, ayant quitté son lit, le suivait à la trace comme un chien fidèle.

En route, il fut arrêté par Allah en personne qui l'interpella :

— Mon serviteur, que fais-tu là et pourquoi traînes-tu à ta suite les eaux de la mer ?

— Seigneur, répliqua Sidi Bou-Selham qui ne se troublait pas même devant la face du Très-Haut, j'ai été outragé par ceux de la Chaouïa et, pour les punir, je veux que la mer s'étende sur leurs pâturages et sur leurs champs.

— Mon serviteur, répliqua le Miséricordieux, tu agis comme un homme privé de raison. En noyant les pâturages et les champs de ceux de la Chaouïa, tu submergeras les tiens et alors d'où tireras-tu ta nourriture ? C'est toi qui, en définitive, seras puni.

L'apparition s'évanouit. Sidi Bou-Selham resta un bon moment immobile à se gratter le nez, puis, se retournant vers l'eau de la mer, il lui donna l'ordre de rentrer dans ses limites. Celle-ci obéit. Malheureusement il s'était produit une fuite dans la masse liquide, si bien qu'une partie de l'eau se précipita dans une vallée au bout de laquelle était une ville romaine qu'elle engloutit.

Voilà ce que Mohammed-el-Tubal, l'oulema Fassi, racontait à propos de la ville de Djebella, mais on porte tant de choses au compte de Sidi Bou-Selham, « l'homme au turban », qu'il est fort possible que cette légende ne soit pas absolument conforme à la vérité.



Les conteurs du petit café maure



EKNÈS, la cité impériale, la ville de Moulay Ismaël, n'est pas seulement remarquable par les nobles vestiges de son palais fameux, c'est encore un des sites les plus charmants de l'Empire fortuné. Les poètes ont chanté à l'envi la douceur de son climat, la qualité de ses fruits, la beauté de ses arbres, le parfum de ses fleurs.

Écoutez ce qu'en dit Ibn-el-Katib :

« La beauté appartient à Meknassa les Oliviers : par l'excellence de l'atmosphère de cette ville, par la pureté des eaux qui l'arrosent et par l'inaltérabilité de ses celliers... Les joues de la rose s'empourprent dans ses vallées et, semblables à des dents, les fleurs de l'oranger apparaissent languissantes au milieu de ses frondaisons. Salut, ô ville dont le territoire fertile est le domaine de la paix. »

C'est de Meknès également que l'illustre savant Djédir-el-Ghassani a écrit :

« ...Garde-toi de nier la beauté de Meknassa, car elle n'a jamais cessé d'être connue. Si la main du temps venait à effacer les traces de cette ville, la beauté laisserait là sûrement quelque vestige. »

Il semble que ce charme et cette douceur aient agi sur le caractère des gens de Meknès qui se contentent de vivre et de goûter paresseusement les séductions de la nature.

Allez faire un tour, le soir, avant que ne se couche le soleil, à la place El-Hédime, devant le Bab-el-Mansour, cette place où se réunissent les bateleurs, les vendeurs de toutes choses, les mendiants et les charmeurs de serpents, avec leur clientèle de badauds. Sur cette place, il y a un petit café et, dans ce café, un coin garni de nattes que le kawadji - le patron du lieu - réserve à des clients fidèles. Là, autour de tasses de café odorant ou de thé à la menthe, se tiennent régulièrement Araya, le Chleuh, Dramanah, ancien soldat qui appartient aux mehallas heureuses du Maghzen, Harranah, l'homme du Sud, Djali, le Fassi et Mehmed, de la Chaouïa. Ce sont des conteurs renommés ; ils narrent, sans se lasser eux-mêmes, ni fatiguer leurs auditeurs, de bonnes histoires qui attirent l'attention des autres consommateurs, tous connaisseurs en la matière.

— Le sultan Abib - qu'il soit béni ! - commence Araya, le Chleuh, avait une fille qui ne voulait pas se marier. Elle préférait rester dans la maison de son père où elle se plaisait à forger des contes et des fables qu'elle débitait à longueur de journée à ses servantes assises autour d'elle et qui trouvaient plus agréable d'entendre parler leur maîtresse que de laver le linge, de préparer le couscous ou d'éplucher les oignons qui font pleurer les yeux. Il s'était présenté plus de cent jeunes gens des meilleures familles qui désiraient obtenir la main de la princesse et toujours elle disait non.

» — Il est impossible, gémissait le malheureux père, qui cependant ne voulait pas obliger sa fille à prendre un époux malgré elle, que tu restes éternellement dans ma maison. Je n'ai pas de frère, tu es fille unique ; que deviendras-tu après moi ? Ton entêtement me cause bien de l'inquiétude.

» — Ô père, je ne refuse pas de me marier, mais je ne veux pour mari qu'un homme dont l'esprit soit subtil.

» — Et comment, interrogea le sultan qui commençait à voir poindre une lueur d'espoir, comment reconnaîtras-tu la subtilité d'esprit de ton prétendant ?

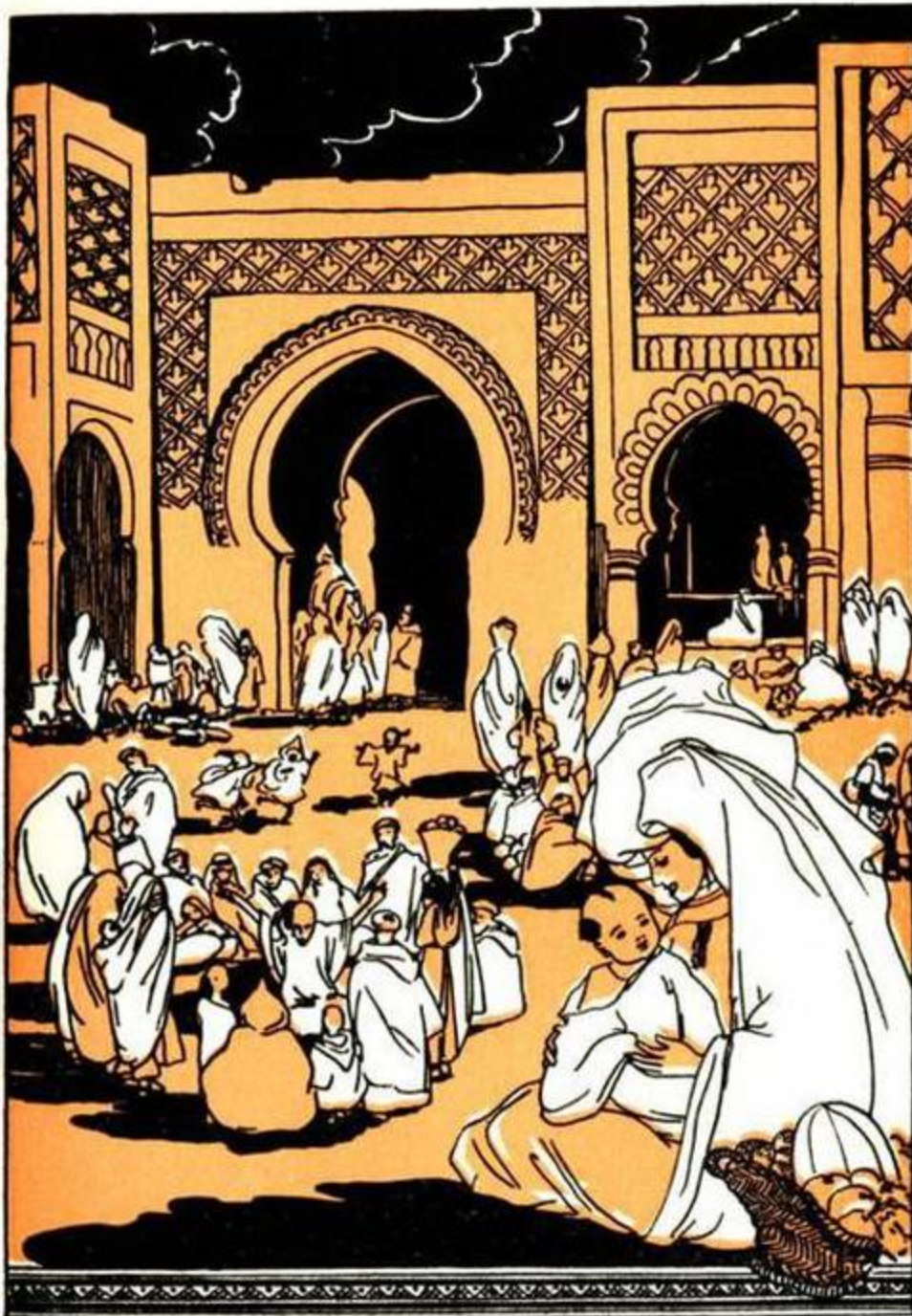
» — À ceci : Ouvre un concours, je dirai un mensonge énorme et celui qui en trouvera un équivalent aura ma main.

» C'était là, on en conviendra, un sage raisonnement, car il faut, vous en témoignerez tous, mes amis, plus de subtilité pour débiter un mensonge, même ordinaire, que pour dire une vérité, fût-elle merveilleuse.

» Bien que cette manière de décider du choix d'un époux ne parût pas au sultan conforme aux usages et à la bienséance, il ne voulut pas contrarier sa fille, trop heureux de la voir enfin venir à la raison. Il fit annoncer dans toutes les villes, dans toutes les bourgades, dans les douars des pasteurs de la Chaouïa, du Souss, des pays Chleuh et jusque dans le Soudan, qu'il donnerait sa fille à celui qui dirait un mensonge plus énorme que celui même qu'elle composerait. »

— Quel était donc ce mensonge ? demanda Dramanah, l'ancien soldat.

— Celui-ci : « J'ai fait construire une marmite si grande qu'il a fallu trois cent soixante clous pour en assembler les éléments. Chaque clou a été rivé par un forgeron et chaque forgeron n'entendait pas le martèlement de l'autre forgeron tant était grande la distance qui séparait les ouvriers occupés à fabriquer ma gigantesque marmite. »



Ils narrent, sans se lasser eux-mêmes, ni fatiguer leurs auditeurs, de bonnes histoires.

» De tous les coins de l'Empire fortuné arrivèrent des prétendants. Des fils de caïds, des chorfa, d'opulents négociants. Ils étaient admis au palais et comparaissaient devant le sultan aux côtés de qui se tenait, voilée, la princesse, sa fille.

» Chacun débitait un mensonge, mais, auprès du mensonge de la princesse, ce n'était qu'un tout petit mensonge, digne, au plus, d'un enfant qui fait ses dents.

» Des semaines et des semaines passèrent. Les uns après les autres, les prétendants se retiraient confus, non sans que le sultan leur eût offert un somptueux festin et des présents inestimables pour les consoler. La princesse triomphait. Son orgueil était flatté d'avoir dépassé ces jeunes hommes dans leurs mensonges, et, de plus, elle était heureuse de pouvoir continuer à mener l'existence qui lui plaisait, tout en paraissant obéir aux vœux de son père. Par contre, le sultan se désolait, lui qui savait bien que chaque concurrent évincé était un ennemi pour lui et pour l'Empire fortuné.

» Enfin, un jour entre les jours, arriva un jeune Chleuh ; il n'avait rien de commun avec les fils de caïds, les chorfa ou les riches négociants ; c'était un pauvre diable qui avait fait le voyage monté sur une malheureuse bourrique, c'était un meskine pour tout dire. Il n'y avait cependant pas moyen de l'évincer, car les conditions du concours étaient formelles et chacun avait le droit de s'y présenter.

» Après s'être incliné respectueusement devant le sultan et devant la princesse, le Chleuh commença ainsi :

» — J'ai fait pousser un chou, il a trois cent soixante feuilles et chaque feuille peut abriter trois cent soixante cavaliers ; aucun cavalier ne peut voir son voisin tant il est éloigné de lui.

» — Et dans quoi espères-tu faire cuire ton chou ? interrogea la princesse.

» — Dans ton chaudron, répliqua le Chleuh.

» — Vraiment, s'écria la fille du sultan, tu as fait un plus beau mensonge que le mien, voici ma main.

» Le meskine épousa la princesse, ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. »

Dramanah, l'ancien soldat, prit alors la parole :

— Moi, je connais l'histoire de Selham, le charmeur de serpents, et du sultan Yadi - que Dieu le conduise par la main !

» Le sultan Yadi - qu'il soit béni ! - s'ennuyait dans son palais ; il avait fait venir Mohammed, le jongleur, mais bientôt les jongleries le lassèrent et il lui fit couper la tête. Il fit venir Driss, le conteur, mais bientôt il connut toutes ses histoires par cœur et il lui fit couper la tête. Il fit venir Yousouf, le joueur de raïta, mais bientôt sa musique lui écorcha les oreilles et il lui fit couper la tête. D'autres et d'autres se présentèrent pour distraire Yadi, le bienfaisant, mais tous, au bout de peu de jours, paraissaient insupportables au sultan qui les envoyait au supplice. Désormais les conteurs, les musiciens, les jongleurs, les danseurs, tous et tous désertèrent la ville où vivait ce puissant monarque et lorsque, de loin, ils apercevaient les terrasses de son palais, ils se détournaient et fuyaient à toutes jambes.

» Un matin, pourtant, Selham, le charmeur de serpents, fut assez hardi pour demander à être admis auprès du maître afin de l'amuser. D'abord Yadi, le miséricordieux, éprouva quelque plaisir à voir la manière dont les reptiles sortaient du sac de Selham au son de sa flûte, grimpaient le long de ses jambes, s'entortillaient autour de son cou et de ses bras. Ce plaisir néanmoins ne dura qu'un temps. Un soir, comme Selham se retirait, le sultan lui dit :

» — Mon ami, je suis las de tes tours et je vais ordonner à mon caïd méchouar de te faire trancher la tête.

» — Seigneur, répliqua Selham, c'est là une idée d'entre les idées ; laisse-moi cependant une chance de vie, tu en éprouveras toi-même de la satisfaction.

» — Je veux bien, répliqua le sultan, à une condition, c'est que tu viennes demain au palais en cavalier et en piéton à la

fois.

» — Selham s'inclina. Le lendemain, le sultan qui s'était placé sur la terrasse pour guetter la venue du charmeur, fut tout stupéfait. Selham était monté sur un tout petit âne, cet âne était si petit que les pieds de l'homme touchaient terre, de sorte que Selham était tout à la fois cavalier et piéton.

» — Tu as résolu, dit le monarque, le problème que je te posais, mais ce n'est pas fini. Si tu veux éviter le bourreau, il faut que tu répondes à trois questions, et voici la première : Combien y a-t-il d'étoiles au ciel ?

» — Seigneur, répliqua le charmeur, il y a autant d'étoiles au ciel que de poils sur mon âne sans ceux de sa queue ; compte-les.

» — C'est bien, répliqua le sultan, et maintenant : Dans quel endroit sommes-nous de la terre ?

» — Au milieu... mesure.

» Cette fois, le maître daigna sourire.

» — Voici la troisième question : Combien y a-t-il de poils dans ma barbe ?

» — Autant que dans la queue de mon âne, coupe ta barbe, je couperai la queue de mon âne et on fera le calcul.

» Le sultan s'avoua vaincu, il accorda la vie sauve à Selham et lui fit cadeau d'une bourse pleine d'or, ce dont le charmeur se réjouit jusqu'aux limites de la joie. »

Tout le groupe s'esclaffa. Seul, Harranah, l'homme du Sud, garda la réserve de celui qui a une meilleure histoire qu'il veut placer. Il ne se fit pas prier pour la commencer.

— Moi, dit-il, j'ai connu Yakali de Meknès. C'était un fabricant de tapis merveilleux ; les tapis qui sortaient d'entre ses mains se vendaient au poids de l'or. Il n'avait qu'un défaut, il était vaniteux. Il aimait répéter :

» — Nul dans l'Empire fortuné ne fait des tapis aussi beaux que les miens ; nul ne sait aussi bien que moi répartir les couleurs et les faire chanter pour l'agrément de l'œil. En toutes choses je suis le plus malin des malins.

» Or, il se trouva qu'un jour un certain marchand passant par Meknès l'entendit parler ainsi ; il s'approcha de l'échoppe de Yakali et lui dit en prenant en main un de ses beaux tapis :

» — Ya Yakali, tu es un artisan d'entre les artisans et cependant je sais un homme qui fait des tapis aussi beaux sinon plus beaux que les tiens. En toutes choses il est plus malin que toi.

» Yakali eut un haut-le-corps ; on ne pouvait rien lui dire qui le vexât aussi profondément.

» — Quel est donc cet homme et où est sa demeure ? demanda-t-il.

» — Comme toi, il se nomme Yakali et il habite Fez.

» Ce renseignement, Yakali de Meknès l'enferma dans sa poitrine ; petit à petit, il se prit à haïr son concurrent inconnu et son cœur lui conseilla d'aller le voir et de lui jouer quelque méchant tour pour prouver qu'il était plus malin que lui.

» Ainsi, il partit un jour pour Fez, la magnifique. Arrivé dans la ville aux belles fontaines, il ne perdit pas son temps à la parcourir, il alla tout droit vers le souk des marchands de tapis. Il aperçut dans une échoppe un homme accroupi qui fabriquait un tapis ; il s'approcha de lui.

» — Sur toi le salut !

» — Le salut sur toi !

» — Je suis Yakali de Meknès. Dans ma ville on sait que je suis très malin et je voudrais rencontrer Yakali de Fez qui fabrique aussi des tapis. On dit qu'il est également très malin, mais je voudrais bien lui jouer un tour pour lui prouver que je suis plus malin que lui.

» L'homme qui fabriquait le tapis répliqua :

» — C'est facile, je vais le chercher et le ramène à l'instant. En m'attendant, tu prépareras le piège dans lequel tu le feras tomber. Seulement, ô Yakali de Meknès, comme je suis pressé et que je n'ai pas de temps à perdre, puisque tu fais

aussi des tapis, continue celui que j'ai commencé, car il m'est commandé et doit m'être payé un bon prix.

» — Il sera fait selon ton désir.

» Yakali de Meknès s'accroupit à la place laissée vide par son confrère et il se mit au travail en ruminant dans sa tête le beau tour qu'il allait jouer à ce Yakali de Fez que l'on disait si malin. Il riait en lui-même à l'idée de la confusion de l'autre. Trois heures passèrent, puis quatre heures. Le tapis était fini. Yakali, impatient, se leva. Avisant un passant, il demanda :

» — Pourrais-tu me dire où est passé le propriétaire de cette échoppe ? Il m'a affirmé qu'il allait revenir à l'instant et voilà que quatre heures se sont écoulées et il n'est pas là.

» Le passant répliqua :

» — Viens avec moi et je te le montrerai.

» Yakali de Meknès suivit l'inconnu qui lui désigna, au coin d'une place, dans un petit café, le propriétaire de l'échoppe occupé à jouer aux dames avec des amis. Mécontent, Yakali de Meknès s'écria :

» — Voilà pourtant comme il cherche, ainsi qu'il me l'a promis, Yakali de Fez à qui je veux jouer un bon tour pour lui prouver que je suis plus malin que lui.

» Alors l'inconnu se mit à rire.

» — Il n'a pas à le chercher, c'est lui-même. Seulement je crois que c'est lui qui a joué le bon tour et que, des deux malins, c'est lui le plus malin. Il a fait travailler durant quatre heures Yakali de Meknès et il lui a fait finir son tapis tandis que lui s'offrait du bon temps. » Djali, le Fassi, prit la parole :

— C'est l'histoire de l'entêtement de Nouya et de son mari Aden que je veux vous conter.

» Aden était le plus entêté d'entre les hommes et Nouya la plus obstinée d'entre les femmes - que je sois puni si je mens ! Un jour qu'ils étaient tous les deux à table, assis devant un succulent méchoui, ils s'aperçurent que la porte de la maison était ouverte.

» — Va donc la fermer, dit Aden.

» — Ferme-la toi-même, répliqua Nouya.

» — Je suis le mari et tu dois me servir, insista Aden, et, en cela, on reconnaîtra qu'il avait raison.

» — C'est moi qui, depuis ce matin, vaque aux soins de la maison, c'est moi qui ai lavé ta djellaba, c'est moi qui ai donné sa pitance à l'âne et c'est moi qui ai cuisiné ce méchoui dont tu te lèches les doigts.

» Nouya n'avait pas tout à fait tort, mais là où on ne saurait l'approuver, c'est quand elle se mit à invectiver, à crier, en un mot, à faire une scène à son mari. Bien qu'il soit écrit dans le Livre : « L'homme est prompt de sa nature », ce fut Aden qui se montra le plus patient. Après avoir laissé tempêter son épouse jusqu'au moment où elle se tut, faute de voix, il déclara sur un ton auquel il n'y avait pas de réplique :

» — C'est bon, le premier qui ouvrira la bouche pour parler, celui-là ira fermer la porte.

» Cette décision était toute sagesse, car chacun sait que la femme, plus que l'homme, a de la peine à tenir sa langue quand il s'agit de tenir des propos oiseux.

» Néanmoins, comme Nouya était encore plus obstinée que bavarde, elle garda le silence et les époux se remirent au plat de méchoui sans échanger une parole, tandis que la porte demeurait ouverte.

» Or, il advint qu'un chien, passant par hasard dans la rue, aperçut cette porte qui n'était pas fermée et qu'il entra dans la maison. Nul ne se levant pour le chasser, le chien pensa que l'on ne s'apercevait pas de sa présence et il fit au milieu de la pièce ce qu'il serait malséant de raconter ; puis il leva le nez et il flaira. L'odeur du méchoui lui flatta singulièrement l'odorat, il s'approcha de la table, et, prenant le silence de ses hôtes pour un consentement, il sauta dessus(21).

» En sautant, le chien renversa le bol d'eau qui se trouvait près d'Aden. Celui-ci ne dit rien.

» Le chien, ayant un instant flairé le plat, se mit à y manger. Les époux demeuraient silencieux. Quand l'animal eut fini, ne laissant au fond du plat que l'os de la jambe du mouton, Nouya prit cet os et l'attacha à la barbe de son mari ; aussitôt, le chien se précipita et tira sur l'os et, en même temps, sur la barbe d'Aden.

» — J'aime mieux aller fermer la porte, dit Aden. »

Ce fut alors Mehmed, de la Chaouïa, qui parla :

— Un Chrétien, un Croyant et un Juif, qui étaient en voyage, n'avaient, pour se rassasier tous les trois, qu'un plat de couscous ; il y en avait si peu qu'à peine un seul homme pouvait y trouver sa nourriture.

» Un bon couscous est fort appétissant avec tous les ingrédients nécessaires pour le rendre agréable au palais : beurre en abondance, poivre rouge, piments doux et ces herbes qui accroissent la saveur. Raison de plus pour que chacun voulût en manger jusqu'à la limite de ses forces et non se contenter d'une simple bouchée qui augmente l'envie sans rassasier.

» — Il faudrait, dit le Chrétien, jouer aux dés et le gagnant mangera le couscous.

» — Non, dit le Croyant, il est écrit : « Les jeux de hasard sont une abomination inventée par Satan. » Je ne puis donc partager ton avis. Pourquoi ne lutterions-nous pas entre nous et le vainqueur mangerait le couscous ?

» — Non, protesta le Juif, la force brutale n'est pas un argument, je propose ceci : Nous dormirons tous les trois et, au réveil, celui qui aura fait le plus beau rêve mangera le couscous.

» Il n'y avait rien à dire contre cette sage proposition. Le Chrétien, le Croyant et le Juif s'endormirent enveloppés dans leurs manteaux. Lorsqu'ils se réveillèrent, chacun d'eux raconta son rêve.

» Le Chrétien dit :

» — Moi, j'ai rêvé que je rencontrais saint Pierre. Il me disait : « Tu as toujours été un bon chrétien, fidèle à la loi de

Dieu, je vais te faire visiter son paradis. » Alors saint Pierre, me prenant par la main, m'a promené au pays des Bienheureux ; tout était lumière et beauté ; des anges à la face radieuse chantaient sur la harpe les louanges du Très-Haut ; cette musique m'a réveillé.

» Le Croyant dit :

» — Moi, la jument Bourak m'a emporté au ciel, j'y ai trouvé le Prophète - sur lui le salut ! Il m'a adressé la parole en ces termes : « Mon fils, tu as toujours suivi les préceptes du Livre, je veux te faire connaître le Jardin destiné aux Croyants. » Me prenant par la main, il m'a emmené à travers ce jardin. Partout il y avait des fleurs, des bassins d'eau vive, des fontaines fraîches et les plus belles houris me faisaient des signes d'amitié. L'éblouissement m'a réveillé.

» Le Juif paraissait un peu embarrassé.

» — Raconte-nous donc ton rêve, dirent les deux autres.

» — Oh ! répliqua le fils d'Israël, le mien est bien simple, comparé aux vôtres, cependant il n'est pas sans mérite. Moi, j'ai rêvé que je rencontrais un homme ; ce n'était ni saint Pierre, ni le Prophète, ce n'était qu'un homme, mais il était armé d'une trique ; il ne m'a pas proposé de me faire visiter le Paradis ou le Jardin des Bienheureux, il ne m'a pas fait de compliments, mais il m'a menacé de me casser la tête si je ne mangeais pas à l'instant. Alors, je vous ai appelés, seulement, comme l'un de vous était au Paradis et l'autre au Jardin, vous ne m'avez pas entendu... et j'ai mangé le couscous. »



L'homme aux oreilles coupées



Il y a quelques années on parlait beaucoup à Tanger de Raisouli. On peut même dire qu'on ne parlait que de lui. Même lorsque, au mois de décembre 1923, il mourut, cet événement n'empêcha pas son nom de défrayer les conversations tangéroises et l'on discuta pendant des mois et des années sur le fait de savoir si vraiment il était mort et si cette mort était due au poison ou à quelque cause naturelle.

L'hypothèse de l'empoisonnement avait le plus de succès, car on ne pouvait s'imaginer que Raisouli fût jamais quelque chose comme tout le monde même *in articulo mortis*.

Moulay Ahmed ben Mohamed ben Raisouli descendait, disait-il, de l'antique famille des Idrissites qui régnèrent sur le Maghreb et qui furent détrônés par la dynastie actuelle. Il avait levé l'étendard de la révolte contre le Maghzen et prétendait, avec l'appui de son bon ami Guillaume II d'Allemagne, régner un jour à Fez. L'affaire commença mal pour lui. En 1902 il fut capturé par les soldats du sultan, jeté en prison à Mogador et condamné à cinq ans de réclusion. Mais, aimait-il à répéter, « le Très-Puissant entendit sa voix et ouvrit les portes de son cachot ». Il s'évada et se retira dans les montagnes du Riff.

Là il vécut redoutable et redouté, commandant une harka importante, affichant ses prétentions au trône et faisant

déployer au-dessus de sa tête le parasol vert, insigne du pouvoir. Comme il lui fallait de l'argent pour mener son train de vie et pour entretenir la fidélité de ses troupes, il exerçait sur une grande échelle le métier de brigand.

On n'a pas oublié qu'en 1904 il enleva un riche Américain, M. Pendicaris et son beau-fils, M. Varley, qu'il ne relâcha que contre une rançon de deux cent soixante-quinze mille francs. Son plus beau coup fut la capture de sir Harry Maclean, le chef anglais de l'armée du sultan. Il le garda plusieurs mois et ne le remit en liberté que moyennant cinq cent mille francs.

Quand le protectorat français du Maroc fut établi, créant une zone d'influence espagnole et accordant un statut international à la ville de Tanger, Raisouli s'attaqua ouvertement aux troupes du roi Alphonse XIII. Il leur mena la vie si dure que le haut-commissaire espagnol dut composer avec lui et lui verser une sorte de tribut. Il exigeait même des officiers supérieurs qui traversaient les territoires sous son contrôle un sauf-conduit signé de lui et toujours remis contre douros sonnants.

Un colonel espagnol s'imagina, une fois, pouvoir se dispenser de cette formalité. Il s'engagea hardiment dans le bled avec un interprète. Il n'était pas allé loin qu'il fut entouré par des cavaliers de Raisouli et amené devant le brigand.

— Pourquoi n'as-tu pas de sauf-conduit ? demanda celui-ci à l'officier castillan.

Ce dernier répliqua fièrement :

— Parce que je suis dans la zone soumise à mon pays et que je n'ai d'autre chef que le haut-commissaire.

— Tu es mal informé, répliqua très doucement Raisouli, le bandit à la barbe rousse.

Il fit couper la tête de l'interprète.

— Voici, dit-il, ce qui t'éclairera mieux sur la situation.

Le colonel ne fut relâché que contre des excuses du haut-commissariat et une « indemnité ».

Tel était le personnage dont on s'entretenait à Tanger et on avouera qu'il méritait bien l'attention qu'on lui portait.

Un jour, c'était très peu de temps après la mort de Raisouli, nous eûmes l'occasion de piloter un ami à travers la ville internationale. On peut dire que Tanger mérite un coup d'œil de trois heures ou un séjour de six mois. Son charme n'opère pas tout de suite ; ce que l'on voit d'abord de la cité, ce sont ses tares, l'aspect désolé de ses places, la saleté de ses ruelles tortueuses et grimpantes.

Nous avons promené notre ami sur la plage, nous l'avons mené aux deux marchés, nous lui avons fait admirer la façade de la Jâma el Kébir - la grande mosquée - puis le palais du jalifa du sultan et enfin la Kasbah.

Il était las, ruisselant de sueur et demandait grâce. Nous le conduisîmes tout près des murailles de la vieille citadelle à un endroit d'où la vue s'étend merveilleusement sur le détroit et sur la côte. Il y avait ici un petit café maure, un très modeste café, un peu guinguette, dont nous connaissions le kawadji. C'était d'ailleurs un endroit que, malgré sa simplicité, fréquentait la meilleure société tangéroise.

À peine étions-nous assis que nous aperçûmes à une autre table un Européen en train de déguster un thé à la menthe et avec lequel nous échangeâmes un coup de chapeau.

— Qui est-ce ? demande notre ami, l'air interloqué. Cet homme a quelque chose d'extraordinaire, mais je ne saurais dire quoi. C'est quand il a soulevé son feutre que cette bizarrerie m'est apparue.

— Sa coiffure, sans doute ?

— C'est cela.

L'objet de la curiosité de notre compagnon était un grand gaillard à l'allure dégagée, au teint recuit, qui n'était pas de la première jeunesse. Tout en lui révélait l'Anglais et même le *gentleman*, tout, sauf sa coiffure. Ses cheveux, d'un roux ardent, étaient partagés par une raie médiane et tombaient de chaque côté de sa figure jusqu'au ras des maxillaires.

— Oui, c'est cela, reprit notre ami, sa coiffure. Quelle idée de se cacher ainsi les oreilles !

— Il n'en a pas.

— Par exemple !

— Vous n'avez jamais entendu parler de John Stick, le correspondant du *Light*, le grand quotidien de Londres ? [\(22\)](#)

Depuis de longues années, John Stick habite Tanger où il fréquente tout le monde. Il est lié avec ce que la ville compte de plus notable et de plus insignifiant. Tout étranger de passage, s'il est tant soit peu marquant, Stick l'a interviewé ou l'a reçu dans sa villa.

Quand éclata le soulèvement de Raisouli, le journaliste anglais se trouva dans son élément. Il intrigua, combina, se remua. Ses chroniques eurent un gros succès et firent à Stick une réputation universelle. Joignez à cela que, par ses relations, il parvint à réaliser de fructueuses affaires avec les Espagnols, avec les Français et aussi... avec Raisouli. Ceci par l'intermédiaire d'un curieux bonhomme d'origine indéfinissable nommé Yousouf.

Le correspondant du *Light* amassa rapidement une fortune considérable. Il acheta une belle villa tout près du consulat d'Angleterre et monta supérieurement son train de maison. Il avait pourtant un terrible défaut : il était joueur. On joue beaucoup à Tanger et on joue cher, soit entre les riches commerçants de la ville, soit avec les voyageurs qui séjournent un peu de temps. Malgré ses appointements fabuleux - les Anglais savent payer la bonne copie - malgré ses bénéfices commerciaux, Stick se trouva plus que gêné.

Ce fut à ce moment qu'un de ses confrères, Perry, du *Daily Despatch* - un bien modeste confrère et qui était à Stick ce que la chaîne du Riff est au massif de l'Himalaya - un brave petit correspondant de guerre de rien du tout, éprouva le désagrément d'être enlevé par des hommes de Raisouli.

L'émotion fut grande à Tanger, considérable en Europe, énorme à Londres. Les colonnes des journaux se remplirent de détails émus et indignés. C'était une atteinte portée à la

réputation de la Presse, à l'honneur de la Grande-Bretagne, un défi à la Civilisation.

On envoya des émissaires au bandit marocain qui les reçut avec son plus gracieux sourire et se déclara prêt à rendre le journaliste... mais contre une rançon de mille livres sterling. Il fit remarquer que s'il agissait ainsi, c'était uniquement pour faire plaisir à ses amis britanniques. L'Angleterre fit les fonds, le reporter fut relâché.

— Mille livres sterling pour Perry, c'est bien payé, remarqua Stick lorsqu'il apprit la nouvelle.

Seulement cette aventure lui avait inspiré une idée. Il convoqua Yousouf dans sa villa et il conféra longuement avec lui.

Quinze jours plus tard, Stick se promenait à cheval, le plus paisiblement du monde, dans les jardins qui environnent Tanger au-delà du faubourg d'El-Marxan quand il fut enveloppé par une vingtaine de cavaliers au burnous noir qui appartenaient à la garde personnelle de Raisouli. On a prétendu qu'il y avait eu combat. Nous ne le croyons pas, le correspondant du *Light* n'était pas l'homme des gestes inutiles. Ses ravisseurs l'emmenèrent dans les montagnes au campement du brigand.

Le bruit fait autour du rapt de Perry recommença, mais accru proportionnellement à l'importance du personnage. L'Angleterre se sentit à nouveau offensée, le *Light* ne voulut pas rester en arrière du *Daily Despatch*. On se livra encore cette fois au petit jeu des émissaires et des marchandages. Raisouli exigeait sept mille livres sterling.

Devant cette somme considérable, les négociateurs renâclaient. Ils invoquaient des précédents, ramenaient les chiffres à des taux plus raisonnables. Le chef marocain ne voulait rien entendre. Il répliquait invariablement :

— Je n'ai d'autre désir que de complaire à Sa Majesté britannique, pourtant je ne puis descendre au-dessous de la somme réclamée. Dans cette affaire, j'ai des frais.

On finit par céder. Les sept mille livres sterling furent apportées au campement du brigand et Stick put reprendre la route de Tanger.

Ses difficultés d'argent paraissaient momentanément aplanies. On le vit jouer très gros jeu et entamer une spéculation qui du reste ne fut pas heureuse.

Nous pouvons révéler quelle était la source de cette soudaine prospérité. Le journaliste avait, par l'intermédiaire de Yousouf, conclu un arrangement avec le bandit. Il avait été convenu qu'il se laisserait prendre à la condition de partager par moitié la rançon. Le tour avait paru si drôle et également si profitable à Raisouli qu'il n'avait pas un instant hésité à entrer dans les vues de son prisonnier bénévole.

Ce que nous savons, les gens de Tanger ne tardèrent pas à le soupçonner. Pourtant Stick avait la réputation de bien se défendre et d'être pourvu d'une langue dangereuse, aussi personne ne l'avisa-t-il des bruits qui couraient et qui étaient bien fâcheux pour son *standing*.

Le journaliste jouait et par conséquent perdait. Il y mettait plus d'entrain encore que par le passé et tenait des bancos avec plus de désinvolture. Il savait où l'on trouve des livres sterling.

Un beau jour il fut complètement à sec, Yousouf fut convoqué séance tenante. Une semaine plus tard Stick alla faire une promenade hygiénique de l'autre côté de la plage. Les cavaliers de Raisouli surgirent, l'encerclèrent et l'entraînèrent.

C'était réglé comme un ballet et aussi bien exécuté. Malheureusement, dès que les protagonistes eurent quitté la scène, les comparses sabotèrent leurs rôles. Les journaux de Tanger, d'un commun accord, firent le silence autour de l'événement, les journaux britanniques imitèrent cette discrétion et le *Light* ne laissa pas un instant deviner à ses lecteurs la perte qu'ils avaient éprouvée en la personne du correspondant particulier du journal à Tanger.

Puisque personne ne parlait de la chose, l'honneur de la vieille Angleterre n'était plus engagé et la considération du *Light* ne subissait pas d'atteinte.

En vain Stick fit-il savoir par des lettres éplorées qu'il était au pouvoir du plus dangereux ennemi des Roumis, qu'il subissait des mauvais traitements, que sa vie était en péril ; personne ne bougea. On n'envoya dans le Riff ni émissaire, ni ombre d'émissaire.

Raisouli, qui s'était montré avec le journaliste plein d'une joviale cordialité, commençait à faire la tête. On eût dit qu'il regrettait les attentions dont il entourait son prisonnier.

Stick de son côté s'inquiétait. Il savait le chef marocain sujet à de redoutables sautes d'humeur et, dans ces cas-là, il avait le sabre ou l'ordre d'exécution prompts.

Tout n'était pas perdu néanmoins. Les communications ne sont pas toujours rapides avec les ministères. Il y a des fonctionnaires tatillons qui ne veulent décaisser sept mille livres qu'en s'entourant de minutieuses précautions.

Souvent l'Anglais était convoqué sous la tente de Raisouli qui l'interrogeait volontiers sur des sujets de politique étrangère, car il se passionnait pour les dissensions qui divisent entre eux les Roumis non seulement de peuple à peuple mais au sein des nations.

Stick profitait de ces tête-à-tête pour exhorter le Marocain à la patience.

— Ne crains rien, ma rançon viendra et je crois même, étant donné qu'on te l'a fait plus longuement attendre, que tu pourras te montrer plus exigeant. Ne crois-tu pas que dix mille livres sterling constitueraient un chiffre fort acceptable ?

Une visite de Yousouf mit fin à ces agréables perspectives.

— Je sais de source sûre, déclara cet homme, que les Roumis sont décidés à ne pas verser une peseta pour la libération de leur frère. J'ai entendu raconter que l'on attendait à Tanger un autre correspondant du *Light*.

Il ne fallait plus se bercer d'illusions, l'affaire était manquée. Stick dit donc à Raisouli :

— Puisque mes compatriotes ne veulent pas payer pour moi de rançon, je n'ai qu'à m'en retourner chez moi. Je ne tiens pas à perdre ma position au *Light*.

— Hum ! Hum ! proféra Raisouli.

Et ces « hum ! hum ! » effrayèrent considérablement Stick qui crut bon d'insister.

— N'est-ce pas tout naturel ? C'est bénévolement que je suis ici et je puis me considérer en quelque sorte comme ton hôte.

Le brigand mit un doigt dans son nez, ce qui était chez lui signe de réflexion. Enfin, il daigna répliquer :

— Tu en parles à ton aise. Évidemment tu es en droit de te regarder comme mon hôte. Moi-même je te considère de la même façon. J'ajoute que tu es mon ami. Seulement tout le monde te croit mon captif.

— Depuis quand Raisouli règle-t-il ses actions sur l'opinion d'autrui ?

— Bien sot est celui qui ne tient aucun compte de l'opinion des hommes. Mon prestige et mes finances seraient gravement compromis si l'on savait que l'on peut se libérer des chaînes de Raisouli sans verser de rançon. Ce jour-là personne ne voudrait plus payer.

— Tu ne songes tout de même pas à me garder ici toujours ?

— Non pas, le temps et les rencontres quotidiennes pourraient avoir raison d'une amitié qui m'est précieuse.

— Alors ?

— Je vais réfléchir et te répondrai d'ici peu.

Le chef marocain tint parole. Dès le lendemain il convoqua le journaliste sous sa tente. Il avait l'air radieux.

— Écoute, mon ami, l'ange Gabriel a déposé cette nuit dans mon esprit une idée d'entre les idées. Tu pourras regagner librement ta demeure et moi je ne subirai aucun dommage.

Ces paroles aimables, cette jovialité ne déridèrent pas l'Anglais qui demanda avec méfiance :

— Quelle est cette idée ?

— Je vais te faire couper les oreilles, ainsi puis-je concilier mon amitié pour toi et mes propres intérêts, car sachant que je ne libère personne gratuitement les gens de cœur continueront à me payer une rançon pour les prisonniers qui leur sont chers.

Devant l'air déconfit du pauvre Stick, Raisouli éclata de rire et lui confia en guise de consolation :

— C'est une opération bénigne en comparaison de ta vie, de ta liberté et de mon amour-propre.

Stick s'en alla donc sans oreilles et c'est pourquoi il porte à l'heure actuelle cette étrange coiffure.

Ce qui est le plus curieux dans son cas, c'est qu'il n'a pas gardé rancune à Raisouli. Il a continué à faire avec lui des affaires et même à se livrer en sa faveur à de la contrebande d'armes. On raconte que le chef marocain l'aurait couché sur son testament et qu'il a hérité de plusieurs objets précieux lui ayant appartenu. Nous ne savons pas si ses oreilles faisaient partie du legs.



-
- 1 Ogre.
 - 2 Tanger.
 - 3 Petites chapelles.
 - 4 C'est ainsi que le Coran qualifie l'ange Gabriel. Il l'appelle aussi « le Fort ».
 - 5 Pouvoir magique de fabriquer de l'or.
 - 6 Ensemble des impôts.
 - 7 Habitant de Fez.
 - 8 Un harem aux pays d'Islam est le lieu où habitent les femmes, qu'il y en ait une ou qu'il y en ait plusieurs.
 - 9 « Saint » : titre donné à tout musulman qui fait le pèlerinage de La Mecque. Un personnage qualifié de « hadj » a droit, comme signe distinctif, à un cordelet vert qu'il porte à son turban.
 - 10 Oui.
 - 11 Bien, bon.
 - 12 Notre seigneur, le sultan.
 - 13 Combats.
 - 14 Razzia - ce dernier mot a été inventé par les Français.
 - 15 Notre seigneur, le sultan.
 - 16 Voiture arabe à deux roues.
 - 17 Agenouillés.
 - 18 Regarde.
 - 19 Petite chapelle. Il s'agit ici des tombes des Mérénides.
 - 20 Carême musulman que termine l'Aïd-Kébir.
 - 21 Les Arabes mangent sur des tables basses autour desquelles ils se tiennent accroupis sur des coussins.
 - 22 Nous modifions volontairement les noms des personnages et des journaux.